Digitized by Google

Digitized by Google

AZ 1596.1

Digitized by Google

SPICILÉGE

DE LITTÉRATURE

ANCIENNE ET MODERNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

SPICILÉGE

DE LITTÉRATURE

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

RECUEIL *d'Ouvrages grecs et latins, de tous les âges et de tous les genres, ignorés ou peu connus : Traductions nouvelles et inédites, avec des Analyses de livres rares, des Notes critiques, des Recherches sur les Auteurs, des Rapprochemens littéraires, dans lesquels on compare ces Auteurs anciens avec ceux de la France et des autres Peuples de l'Europe.*

PAR J. L. COUPÉ,

ANCIEN Professeur de l'Université de Paris, ancien Garde de la Bibliothèque du Roi, ancien Censeur royal; Auteur des Soirées Littéraires, de la Traduction du Théâtre de Sénèque, de celle des Poësies latines du Chancelier de l'Hôpital, etc.

PANÉGYRIQUES.

PREMIÈRE PARTIE.

AZ 1596/1

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DES SCIENCES ET ARTS,

RUE VENTADOUR, N.° 474.

BRUMAIRE AN XI. — 1802.

Digitized by Google

Ingenia doctissimorum hominum rem publicam *facere.*

ASINIUS POLLIO.

« Je voudrais bien pouvoir former un » *trésor public* de tout l'esprit des plus » savans Hommes du Monde. »

BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

S.-S.

Digitized by Google

A SON ALTESSE

SÉRÉNISSIME

M.me LA PRINCESSE DE ***.

« *Quoi donabo novum hunc levem libellum?*
» *Corneli, tibi, namque tu solebas*
» *Meas esse aliquid putare nugas.* »

CATULLE.

TRADUCTION.

« A qui pourrai-je offrir un si frivole ouvrage?
» C'est à vous, qui toujours avez mis quelque prix
» A mon cœur, beaucoup plus qu'à mes faibles écrits;
» A vous, belle Princesse; acceptez-en l'hommage. »

O vous donc, qui avez été long-tems l'ornement de la France, et qui faites encore aujourd'hui l'admiration d'une contrée étrangère, parce que la grâce, et sur-tout une si grande bonté, sont les vraies citoyennes du monde, et trouvent des adorateurs par tout où il y a des ames généreuses, Princesse, recevez avec bonté mes panégyriques. Ce serait bien

Digitized by Google

ici le moment de faire le vôtre. Non, votre cœur s'y refuse; et je choquerais votre modestie, peut-être même votre fierté: car plus on est louable, plus on rejette la louange: c'est un tribut offensant, et trop peu fait pour le véritable mérite. Aussi je me suis bien gardé de vous l'offrir, dans le cours brillant de votre gloire et de vos prospérités. On pourrait me le permettre aujourd'hui, que le tourbillon révolutionnaire vous a déplacée du rang où votre naissance et vos qualités personnelles vous avaient établie; et sans doute, lorsque vous en êtes tombée, par un de ces coups du sort devenus trop communs, lorsqu'il ne vous reste plus d'autres ressources que votre courage, d'autres consolations que votre conscience, on n'aurait pas l'inhumanité de m'ôter la douceur de publier tout ce que vous valez, ni le moindre droit d'inculper mes éloges de flatterie, puisqu'après avoir répandu tant de bienfaits, il ne vous reste plus que le désir d'en répandre encore, sans pouvoir le satisfaire. Mes éloges seraient donc absolument désintéressés, et je vous louerais par le plaisir seul de vous louer, comme vous faisiez le bien par le seul besoin que vous aviez d'en faire.

Digitized by Google

Mais je ne profiterai pas même de cette permission : je n'en aurais pas la possibilité, et je ne sais comment il arrive, qu'après vos bontés soutenues depuis plus de trente ans, et si bien senties par moi, je ne vous en suis que plus dévoué, sans que je puisse trouver un seul compliment pour vous, sans y penser même. Les regrets, après une absence de quatorze ans, ces regrets dont je ne saurais vous peindre l'amertume, ne me l'inspirent pas. Et ce sentiment que vous répandez, sans en permettre l'expression, n'est pas pour moi seul. Vos vrais amis, hommes et femmes, l'éprouvent de même; et c'est bien le cas de dire avec Sénèque, que les affections légères parlent, mais que les grandes sont muettes. Combien de fois nous avons tous senti ce charme dans vos conversations ! O douces et pures soirées de Limours, vous n'êtes plus que des songes, mais des songes dont la mémoire se prolongera jusqu'à notre dernière heure. Quel tableau ravissant, lorsqu'une mère si aimable, avec ces deux filles formées par ses soins, et dignes d'elle, animait, attirait, charmait tout le salon; lorsque la nuit se passait dans ces entretiens d'autant plus attachans, que la décence y présidait cons-

Digitized by Google

tamment, que la vertu était toujours là pour surveiller la gaieté, que le bon goût y écartait l'excès du savoir, que le cœur y dominait bien plus que l'esprit, que le naturel y tenait lieu de l'art; enfin, quel bonheur on goûtait, lorsqu'en s'arrachant de ce salon enchanté, on s'écriait involontairement: elle sera toujours la reine du château! Hélas, il n'est plus ce délicieux Limours! on a détruit l'asile des Grâces et le berceau des héros, ces précieux monumens de Louis XII et d'Anne de Bretagne, cette tour imposante de Diane de Poitiers, tout ce noble ensemble de bâtimens, où le goût moderne avait rectifié le goût antique en les réparant. Des mains barbares ont anéanti le séjour de la protectrice de l'humanité, ce séjour consolateur où le pauvre trouvait des ressources intarissables. On a ravi cette belle bibliothèque toujours ouverte au savoir et à l'amitié, avec tous ces tableaux intéressans des héros et des femmes célèbres de la France, avec tant de meubles magnifiques qui n'avaient pas été achetés au détriment des malheureux, sans laisser seulement à une mère la douceur de conserver les portraits de ses enfans. Il y a quinze ans que les voyageurs, arrivés à la hauteur de Chau-

Digitized by Google

musson, et découvrant toute l'étendue du parc avec le château, s'écriaient : voilà l'habitation de la bonne Princesse. Aujourd'hui qu'ils n'y voyent plus qu'un amas de cendres, entouré d'épines et de ronces, ils se taisent, en versant seulement quelques larmes. Ils ne savent ce que peuvent être devenus ce charmant parloir de Clarisse, établi au milieu des fleurs de toute espèce, et de tourterelles; ni tous ces mouvemens de terre, qui offraient tant de sites variés, ni ces prairies voisines, ni ces beaux bois rejetés dans le lointain. Ils croyent être revenus au tems des fées malfaisantes. Et, cependant, la maîtresse de ce château est errante maintenant dans un climat étranger. Mais, dans quelque état que le ciel puisse la réduire, elle serait toujours, même dans les débris de l'Univers, la plus belle ruine de Palmyre.

Pardon, mille pardons, ma princesse, de vous retracer des souvenirs si amers. Je ferais bien mieux de me rapprocher de votre douce philosophie. On me dit que votre caractère surnage à tous les événemens malheureux dont vous êtes une des plus éclatantes victimes, et je le crois sans peine; car ce n'était pas dans la vue d'une

Digitized by Google

instruction oisive que vous consacriez tant de momens à l'étude de la morale, et que vous lisiez avec tant d'ardeur, dans les plus beaux jours de votre vie, les écrits des anciens sages; mais c'était pour fortifier encore votre ame, et la préparer à toutes les vicissitudes de la fortune. Il semble que ce soit pour soutenir avec toute votre hauteur celle qui vous était destinée, que vous avez formé vous-même ce recueil unique qui renferme les plus grandes et les plus belles maximes de la sagesse humaine; et maintenant que l'orage a frappé votre tête, dévouée au malheur malgré toute votre innocence, vous vous enveloppez, selon le précepte d'Horace, dans votre vertu comme dans un manteau. Prévenue par ce poëte philosophe, que la foudre frappe plus souvent les tours altières que les humbles cabanes; vous opposez un courage tranquille à l'orage, vous entendez tonner de toutes parts, et vous seriez calme encore quand le monde brisé en éclats tomberait sur vous; vous n'avez pas même de ressentiment contre les auteurs de vos peines; vous vivez, comme la salamandre, au milieu du feu: vous offrez enfin, selon l'expression de Sénèque, le plus beau spectacle que la terre puisse offrir au

Digitized by Google

ciel, celui de la vertu luttant contre le malheur. Ainsi Erasme nous représentait, il y a plus de deux cents ans, une grande princesse qui avait aussi des bontés pour lui. Le sang de cette héroïne coule dans vos veines, et votre courage l'atteste bien.

Voilà ce que je voudrais pouvoir imiter. Mais malgré tous mes efforts, l'intervalle sera toujours immense entre votre manière de supporter les événemens, et la mienne; et il n'y a pas plus d'égalité de caractère, que d'égalité de condition entre nous. Je n'ai cependant pas été trop affecté de la perte de ma fortune. Vous avez vu que quand nous avons reçu cinq coups de fusil dans notre voiture, à Chaumont, je n'ai tremblé que pour vous. Je n'ai point peur de la mort, mais je n'ai pas encore bien appris à soutenir les peines de la vie, quoique treize années de révolution eussent assez dû m'en donner l'habitude. Vous agissez au contraire toujours avec la même dignité au milieu des ruines. Toujours fidelle au noble cri de vos ancêtres, à leur macle sans tache, *macla fine maculâ*, à leur belle devise, inscrite au bas de leur hermine de Bretagne, *plutôt mourir que me ternir*; ayant adopté pour

Digitized by Google

la vie cette autre devise touchante de la maison dans laquelle vous êtes entrée, la douceur vient de la force, *è forti dulcedo*, sous l'emblême du lion qui porte à la bouche un rayon de miel, vous ne perdez jamais de vue vos principes de générosité et de douceur au milieu de tous les écueils de la vie. Si tous vos semblables vous avaient ressemblé, nous n'aurions pas eu de révolution. Comment aurait-on pu ne pas admirer, ne pas aimer en effet une fierté si douce sans nulle hauteur, une beauté si noble avec si peu de prétention, une bonté si naturelle et si bien soutenue, avec tant de grâce et d'obligeance qui ne s'oubliaient jamais? Est-ce la liberté, l'égalité, la fraternité, qu'on aurait exigées de vous? Vous portiez tous ces sentimens dans votre ame; et tout le bien que vous faisiez aux malheureux en était la preuve. Vous les approchiez de vous, vous versiez le baume de la consolation dans leur sein flétri, vous étiez, dans toute l'étendue du terme, une véritable patriote, non de ce patriotisme atroce et perfide qui traînait les plus vertueuses victimes à l'échafaud, mais de celui qui nous aurait épargné bien des crimes, et continué l'exemple de bien des vertus. Voilà ce que

Digitized by Google

vous faites toujours en dépit de l'adversité; et moi, condamné à une paresse éternelle, à peine ai-je encore la force d'écrire, et de traîner lourdement ma pensée d'objets en objets.

Ma Princesse, recevez cependant mes panégyriques, ou plutôt ceux des autres. C'est un genre agréable qui pourra vous distraire un peu sur les bords du Danube, puisque ceux de la Seine n'ont plus l'espérance de vous revoir jamais. Pourquoi n'est-il pas donné à ma médiocrité de faire un chef-d'œuvre? Ce ne serait pas aux puissances de la terre que j'en aurais fait hommage : je les révère sans doute, mais elles ne me connaissent pas, elles ne m'auraient pas lu, je n'ai d'ailleurs aucune ambition ; mon cœur seul, ma reconnaissance, ce sentiment si pur qui ne finira pas, puisqu'il est fondé sur la vertu, auraient seuls décidé de mon choix, et vous auriez été sans concurrence mon Auguste et mon Mécène. Mais au défaut de chef-d'œuvre, ne dédaignez pas ce faible écrit. Vous ne le placerez pas au premier rang de votre petite bibliothèque : les grands auteurs le rejeteraient avec mépris, et tant de gloire lui convien-

Digitized by Google

drait peu ; je ne le sais que trop, ce n'est qu'une obole que je vous présente.

« Mais quand nous serions rois, que donner à des Dieux ?
» C'est le cœur qui fait tout.

Adieu, ma Princesse : que j'apprenne enfin que vous êtes heureuse, et j'oublie toutes mes peines.

Paris, 18 *Juin*. — 1802.

Digitized by Google

PLAN DE L'OUVRAGE.

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

Le public a bien voulu recevoir favorablement mes *Soirées littéraires*, composées dans un tems malheureux, et dont le défaut de moyens ne m'a permis que d'imprimer vingt volumes. Mais j'avouerai avec franchise, que cet ouvrage péchait dans un point essentiel : les morceaux y étaient confondus; et souvent, après la traduction d'un poëte intéressant, je passais trop brusquement à un autre genre de littérature. L'intérêt seul des auteurs que je faisais renaître, m'attirait l'indulgence des amateurs. Je l'aurais méritée peut-être si j'avais mieux gradué mes sujets : au lieu d'un vaste magasin où tout se trouvait épars, j'aurais pu former une galerie d'autant plus intéressante, que tous les tableaux y auraient été disposés en leur place naturelle, et sous le jour le plus avantageux.

Digitized by Google

Mais je veux du moins éviter ce défaut dans ce nouvel ouvrage, que je vais risquer encore avant de terminer ma carrière. Je joindrai l'ordre à ce qu'il aura de piquant, et chaque volume formera un tout dans mon spicilége. Le premier qui va paraître donnera une idée de l'ensemble. Il portera le titre de *Panégyriques* ; et l'on y trouvera un Discours préliminaire sur cette partie brillante du genre démonstratif, qui n'a jamais été traitée dans notre langue d'une manière suffisante. J'y recherche les différentes manières de louer usitées chez tous les peuples de la terre, chez les Hébreux, les anciens Orientaux, les Grecs, les Romains, chez les peuples modernes, en observant dans ce travail le génie des nations, l'influence des climats, des lois, des tems. Je traduis ensuite, ou j'analyse, les plus beaux panégyriques d'Isocrate, ceux de Périclès, d'Aspasie. En passant de la Grèce à Rome, j'indique le ton qui régnait dans les oraisons funèbres des grands hommes de la république, prononcées par leurs enfans. Je rappelle la manière enchanteresse de Cicéron dans ce genre pompeux. Je tombe au panégyrique de Trajan, par Pline, en me contentant d'en traduire quelques morceaux

Digitized by Google

et de les juger selon les règles de l'art. Sans perdre l'ordre des tems, je n'ai garde d'oublier l'éloge que l'empereur Julien fit de son oncle, qui avait voulu l'assassiner, ni celui qu'il composa en l'honneur de l'impératrice Eusébie, sa bienfaitrice. Vient ensuite le panégyrique du grand Théodose, par Latinus Pacatus, que je traduis en entier, et qu'on ne lira sûrement pas avec indifférence. Je traduis de même celui de l'empereur Maximien, par Claude Mamertinus; celui de Gratien, par Ausone; différens éloges en vers latins, par Claudien. La suite des siècles qui se précipitent m'amène à nos vieux panégyriques français. J'examine successivement ceux du siècle de Louis XIV jusqu'à nos jours, en m'attachant sans cesse à faire connaître les plus ignorés, quand ils sont dignes de reparaître à la lumière, en les mettant à côté de ceux des Bossuet, des Fléchier, des Daguesseau, comme on voit figurer dans nos galeries les images des Guesclin et des Dunois, avec celles des Turenne et des Catinat. Enfin, je me suis appliqué à faire entrer dans un seul volume tout ce qu'on peut désirer sur le panégyrique, dont je détermine l'usage en marquant les écueils qu'il faut éviter.

Digitized by Google

Les autres volumes sont composés, en différens genres, selon la même méthode. Par exemple, l'un des suivans, qui portera le titre de *Satires*, débutera par des recherches sur ce genre de composition. On en attribue l'invention aux Romains, mais ils ne lui en ont donné que le nom : la chose même vient des Grecs, ou plutôt de la perversité de notre triste nature humaine, toujours portée à déprécier et déchirer tout ce qui est supérieur à elle. La satire est donc l'arme de l'envie; mais elle a été forgée dans la Grèce; et ses principaux cyclopes sont Hipponax d'Ephèse, dont les vers mordans forçaient ses rivaux à se pendre; Archiloque, que la rage elle-même avait armé de l'impitoyable ïambe :

Archilochum proprio rabies armavit iambo ;

Aristophane par qui le vertueux Socrate,

dans un chœur de nuées,
D'un vil amas de peuple attira les huées ;

Enfin, les auteurs de l'ancienne comédie, dont un de nos savans Etienne, a recueilli les fragmens, et dont la criminelle licence fut abrogée par les démagogues Athéniens eux-mêmes.

Chorus que
Turpiter obticuit sublato jure nocendi.

Digitized by Google

Mais chez les Romains, Lucile donna un nouveau caractère et comme une nouvelle physionomie à la satire, en lui assignant ce nom qu'elle a toujours porté depuis.

Lucile le premier osa la faire voir,
Aux vices des Romains présenta le miroir,
Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied, du faquin en litière.

Toutes les fois que ce poëte impétueux tirait du fourreau le glaive de la satire, en frémissant d'indignation, il faisait rougir l'auditeur dont les crimes avaient engourdi la conscience, et forçait enfin son ame de suer de remords secrets.

« Ense velut stricto quoties Lucilius ardens
» Infremuit, rubet auditor, cui frigida mens est
» Criminibus; tacitâ sudant præcordia culpâ.

Je peins ensuite le plus parfait de tous les poëtes satiriques du monde,

Horace, à cette aigreur mêlant son enjouement;

et l'obscur mais vertueux Perse, et le sublime déclamateur Juvénal. Je n'oublie ni le grec Lucien, ni l'africain Apulée, qui écrivit en latin, ni l'étonnant Pétrone. L'Arétin lui-même, ce terrible fléau des princes, trouve place dans mon travail, avec Michel Cervantes, avec Barclay, auteur des satires intitulées *Euphormion* et *Argénis;* avec l'an-

Digitized by Google

glais Swift; avec notre Rabelais, curé de Meudon. Je couronne toutes ces satires par celles de notre vieux Regnier, de notre illustre Despréaux, et de nos principaux auteurs de ce genre.

Je forme un tableau semblable de tous les politiques et publicistes anciens et modernes, et de tous les pays, ne faisant que montrer par rapprochement les plus connus, tels que Platon, Aristote, Cicéron, Machiavel, Puffendorf, Grotius, Montesquieu, Jean-Jacques, et m'attachant à ceux que l'on connaît bien moins, comme Bodin, Juste Lipse, Georges Schonborner, etc., dans la certitude qu'on y trouvera encore des choses très-belles, des choses pleines de vertus, et par conséquent fort utiles.

En un mot, j'ai tâché de remplir toute l'étendue de mon épigraphe :

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

et si je ne l'ai pas remplie, on aura peut-être un peu d'indulgence pour mes cheveux blancs, et même pour le malheur, qui mérite bien aussi quelques égards.

Digitized by Google

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

SUR LA PARTIE DE L'ART ORATOIRE

QU'ON NOMME

PANÉGYRIQUE.

Le panégyrique est, sans comparaison, la plus brillante partie de l'art oratoire. Il ne fut originairement consacré qu'à chanter la Majesté Divine. Les mortels reconnaissans et pieux se réunissaient d'abord dans une vaste campagne, et ensuite dans des temples. Alors, un homme éloquent et vénérable se levait, et célébrait le Créateur du ciel et de la terre, le soin qu'il prenait de conserver son ouvrage, et les bienfaits sans nombre dont il comblait ses enfans. On lui donnait le doux nom de père, on le remerciait de sa bonté éternelle, on reconnaissait sa puissance infinie; et comme au berceau du monde les prêtres étaient poëtes, ce fut en vers qu'on

Digitized by Google

rendit les premières actions de grâce à l'Eternel. La véritable gloire n'étant due qu'à l'Auteur de tout bien, il était aussi le seul qu'on glorifiait dans les heureux siècles d'innocence.

Mais la terre étant devenue rivale du ciel, les premiers mortels que l'ambition entraîna à la fureur des conquêtes, s'arrogèrent depuis le tribut des louanges, et l'on fut contraint de donner à des hommes ce qu'on offrait librement à la Divinité. Le panégyrique perdit ainsi sa dignité première, mais il en conserva des restes précieux; il en retint la noblesse et l'origine même, puisque toutes les louanges publiques adressées à des hommes, débutaient toujours, chez les Anciens, par une prière adressée au Modérateur suprême. *Deus optimus, maximus*, se sont faits long-tems entendre les premiers de tous, à la tête des éloges solennels.

J'ai donc cru que des recherches sur un genre de composition aussi intéressant ne déplairaient pas à mes lecteurs; d'autant plus que je ne vois pas qu'on en ait jamais parlé avec une étendue suffisante. En effet, ce que nous en trouvons dans l'Encylopédie est fort peu de chose; on s'est contenté d'y

Digitized by Google

copier ce qu'en dit le Dictionnaire de Trévoux.

Développons le panégyrique avec plus de détail; et après avoir montré son origine, disons quelle est son étymologie, quel est le ton qui lui convient, quel usage et quel abus on en a faits, quels sont les caractères divers du panégyrique chez les Hébreux, les Orientaux, les Grecs, les Romains, les Français et tous les Peuples modernes. Nous finirons ensuite par l'examen des plus beaux panégyriques que l'on connaisse, soit en vers, soit en prose.

Panégyrique vient de deux mots grecs, πας, qui veut dire *tout*, et αγειρειν, qui signifie *assembler*, parce que tout le monde s'assemblait pour entendre ces sortes d'éloges, qui se prononçaient les jours de fêtes et dans les grandes solennités; souvent même à l'ouverture des foires ou marchés publics, et qui étaient composés en l'honneur d'un Dieu, d'un héros, d'un homme important, ou de quelque femme célèbre : *Panegyricus, vel oratio in laudem alicujus composita.* C'est là qu'on déploye tout ce que l'éloquence a de plus brillant.

Il semblerait, d'après ceci, qu'avec une belle imagination il serait facile d'exceller

Digitized by Google

dans le panégyrique. L'imagination, sans doute, y contribue beaucoup, mais elle ne suffit pas; il faut qu'elle soit guidée par le goût. Rien n'est plus difficile à saisir qu'une louange délicate, qui fait le plus grand charme de cette composition ; mais pour l'obtenir on a bien des obstacles à vaincre. Ce n'est pas assez de plaire à celui qu'on loue, il faut encore ne pas choquer l'amour propre ou l'orgueil de ceux qui écoutent. Le panégyrique doit ressembler à une belle musique, où l'on n'entend rien qui ne soit doux à l'oreille. Arrêtons-nous donc un peu pour examiner le ton qu'il convient de lui donner.

Ni trop, ni trop peu, est un principe de goût applicable à tous les genres, et surtout à celui que nous traitons. A moins d'avoir l'atticisme des Grecs, l'urbanité romaine, l'ancienne politesse et l'ancienne galanterie françaises, on ne réussira jamais dans le panégyrique. Or, cette délicatesse, qu'on sent bien mieux qu'on ne peut l'exprimer, vient, sans doute, en partie de la nature, qui nous en donne au moins les dispositions premières par une plus grande finesse dans nos organes. Mais elle s'épure encore plus ensuite, par la lecture des écrivains estimables de l'antiquité, et sur-tout

Digitized by Google

par le charme de la bonne compagnie : il se forme de là une habitude précieuse contractée à l'ombre des Grâces. C'est ainsi qu'on vit paraître dans Athènes tant d'hommes excellens, au siècle de Socrate ; tant d'autres à Rome, sous Auguste ; puis, encore en Italie, sous la domination des Médicis ; et en France pendant le règne immortel de Louis XIV. O jours précieux, et qui ne reviendront plus ! quand tous les amateurs de l'Europe venaient se perfectionner à Paris, et puiser le bon goût dans la société de la tendre Deshoulières, de l'élégante Sévigné, de la galante La Suze, de la belle Montbazon, de tous nos savans aimables, du grand Condé encore, de tant d'hommes brillans et de femmes élégantes, auxquels donnait le ton un monarque triomphant, et plus galant lui-même que toute sa cour ! Nous avons vu encore des restes précieux de cette galanterie à jamais mémorable ; et le sauvage citoyen de Genève en sentit le prix comme tant d'autres, quand il prononça que les hommes les plus savans devaient passer un an à Paris, s'ils voulaient avoir l'idée du bon goût et la véritable fleur du beau langage. J'ai connu les deux derniers modèles de la France,

Digitized by Google

dans ce genre séduisant, et qui ont poussé leur carrière jusqu'à près de cent ans, l'un et l'autre; je ne les donnerai pas de même pour deux modèles de vertu, car c'étaient le duc de Richelieu et Voltaire; mais il était difficile d'avoir autant de grâce, et l'on n'est plus aimable après eux.

Or, cet avantage rare qu'on ne trouvait que dans notre capitale, cette politesse délicate, cette magie enchanteresse du discours, donnaient au panégyrique le ton que je recherche ici. Voyez tous les éloges séduisans que donnaient à Louis le Grand les plus beaux génies de la France, dans leurs discours de réception à l'Académie, nos plus célèbres poëtes dans leurs vers, Quinault lui-même dans ses opéra, et vous aurez la mesure exacte du panégyrique avec le ton qui lui est propre.

Trouverions-nous des hommes assez ennemis des Grâces pour vouloir nous priver de l'usage d'un genre si charmant, et pour nous empêcher de louer ce qui est louable: il ne s'en est que trop rencontré parmi nous, dans le tems de cette abominable terreur, qui fera à jamais l'opprobre de la France. Nous avons vu des misérables, aussi ignorans que féroces, aussi ennemis de la po-

Digitized by Google

litesse que de l'humanité, qui se persuadèrent qu'on ne pouvait être républicain sans être grossier ; qui nous défendaient de louer les innocentes et vertueuses victimes qu'ils immolaient. La douceur d'un panégyrique mérité ne pouvait plaire à de pareils monstres : ils ne savaient qu'invectiver, outrager, assassiner ! Quelques années encore de plus, la France redevenait barbare sous leur régime attroce. Mais ils ne sont plus, ils se taisent du moins, et nous pouvons maintenant parler de louange ; nous pouvons dire que l'éloge d'un grand homme est un juste tribut, et que c'est encore un encouragement de vertu pour les autres ; et que si le panégyrique de Miltiade donna un héros de plus à la Grèce, dans la personne de Thémistocle, le même hommage que nous rendrons à la vertu, peut produire le même effet parmi nous.

Mais je distingue la louange de la flatterie, et je suis loin de confondre l'usage modéré d'une chose juste avec son abus. Horace et Virgile ont sans doute passé les bornes dans les éloges qu'ils donnent à Auguste. Leurs Muses sont deux véritables sirènes, mais il faut avouer qu'elles sont enchanteresses et qu'elles produisent une illusion bien déli-

Digitized by Google

cieuse. Sous leurs crayons divins, Auguste serait véritablement un Dieu, si l'on pouvait oublier l'horreur de son triumvirat. Mais au moins il régnait par la clémence dans le tems que ces éloges lui furent adressés, il réparait ses crimes. Que dirons-nous de Lucain, qui donne à Néron un si mercenaire encens, et de Patercule, qui après avoir si dignement manié le burin de l'histoire, vient si honteusement échouer dans le panégyrique de Tibère? De pareilles flatteries sont insupportables, et voilà l'abus qu'il faut éviter.

Observons maintenant comment le caractère du panégyrique varie dans les différens climats. Chaque peuple a son cachet, selon l'influence du ciel, selon l'éducation, selon le gouvernement.

Les cantiques des Hébreux sont sublimes, et cela n'est pas étonnant, c'est l'Eternel qu'ils chantent sous son inspiration divine. Aussi l'on ne voit chez aucun Peuple du monde, de louanges qui approchent de la majesté des leurs. C'est pour cela que les plus grands poëtes modernes se sont efforcés de rendre les incomparables images de la poësie hébraïque. Depuis la renaissance des lettres, tout ce que l'Europe eut

Digitized by Google

d'hommes brillans s'exerça sur ce sujet, en latin, en français, dans toutes les langues. Sans parler ici, ni d'Angé-Politien et de tous les Savans de l'Italie, ni du calviniste Buchanan, ni de tant de luthériens instruits, de tant de jésuites et de religieux habiles, le licencieux Marot traduisit en vers les pseaumes de David; Racine nous donna en français les plus beaux cantiques de l'Ecriture; Jean-Baptiste Rousseau forma ses plus superbes odes à cette source sacrée.

Mais les Hébreux ne chantent pas seulement la Divinité, ils célèbrent encore leurs personnages fameux; ils solennisent leurs victoires et ceux qui les ont guidés dans les combats. Les filles d'Israël félicitent, dans leurs chants et leurs danses, Saül qui avait tué mille Philistins, et David qui en avait tué dix mille. On célèbre jusqu'à des femmes, Judith et Débora. Et quand le brave Machabée fut enseveli dans son triomphe, toute la Judée retentit de cet éloge funèbre: *Comment est mort cet hommepuissant qui sauvait le peuple d'Israël!* Mais dans tous ces éloges, le style était majestueux, simple, sans prétention. On n'y voit pas tous ces apprêts pompeux, ni ce clinquant séducteur, ni toutes ces pen-

Digitized by Google

sées ingénieuses, par lesquels on a voulu depuis farder la vérité. Les prophètes et les chantres sacrés s'élèvent sans effort : les grands appareils ne conviennent qu'à la flatterie, et dans ces tems heureux et purs, les fidelles Hébreux ne savaient encore que louer ; c'est-à-dire, dispenser un encens légitime.

Les autres peuples orientaux étaient plus exagérés. Accoutumés à vivre dans les champs et sous un ciel si beau, les innocens Nomades de l'Arabie et des contrées voisines, ne voyant rien de si ravissant dans la nature que le soleil, la lune, les étoiles, prirent d'abord pour des Dieux ces superbes flambeaux, et donnèrent ensuite leurs noms aux mortels généreux et triomphans. Un chef de tribu qui répandait ses largesses champêtres dans le sein de l'infortuné, devint pour eux comme un autre astre du jour. Une femme qui avait le même caractère de bienfaisance, était la jeune Aurore, qui versait dans le monde la pourpre et l'azur en même tems que sa rosée céleste. Par une suite naturelle de la vie qu'ils passaient dans de belles plaines et sur des collines ombragées de bois antiques, ils tirèrent encore leurs éloges, ou plutôt la ma-

Digitized by Google

tière de leurs éloges, des objets qui frappaient le plus agréablement leur vue. Ils comparèrent leurs héros à des cèdres majestueux ou à d'altières yeuses, leurs héroïnes aux fleurs les plus brillantes, et leur imagination s'élevait à l'ombre des parfums de leurs heureux climats. Même encore aujourd'hui, et après tant de siècles, lorsque le monde moral est généralement dénaturé, les Arabes, les Orientaux, les Turcs, conservent dans leurs éloges ces images charmantes et ces comparaisons délicieuses de la pauvre espèce humaine avec les fleurs; et cela vaut assurément beaucoup mieux que l'esprit, les antithèses, et tout le froid attirail métaphysique qu'on a depuis introduits dans les panégyriques modernes.

Suivons l'ordre des tems et descendons dans la Grèce. L'usage de louer les grands hommes y existait bien long-tems avant Pindare : un peuple aussi sensible avait le besoin le plus impérieux de faire l'éloge de ce qu'il aimait et de ce qu'il admirait. Anacréon, couronné de roses, chantait les belles; Pindare, plus majestueux, élevait jusqu'au ciel les vainqueurs d'Olympie; Sophocle et Euripide évoquaient de l'Elysée les vieux guerriers; Périclès, tout brillant de la gloire guerrière,

Digitized by Google

quittait la cuirasse pour célébrer à la tribune ses compagnons d'armes; Alcibiade, si étonnant par son incompréhensible mélange de vertus sévères et de vices aimables, ne charmait pas moins les oreilles des Athéniens par la douceur de ses louanges, que leurs yeux par l'éclat de sa beauté; les orateurs, en public, prodiguaient l'encens aux grands hommes; les philosophes eux-mêmes se permettaient le panégyrique dans leurs écoles, et l'amour de la gloire transportait toute la Grèce. Mais cet amour alla trop loin; on en abusa, et la plus délicieuse flatterie survint. Les Grecs étaient fort enclins à cet excès, et on l'a vu dans cette multitude de traductions que j'ai faites de leurs plus beaux poëtes dans mes Soirées littéraires. Si Juvénal les a taxés d'infidélité dans leur propre histoire,

Et quidquid Græcia mendax
Audet in historia;

on est bien mieux fondé encore à leur faire le même reproche dans leurs panégyriques; mais il faut avouer que c'étaient les plus charmans menteurs de l'univers. On doit se rappeler tous les attraits de leurs sophistes, que j'ai fait connaître en détail dans les mêmes Soirées.

Digitized by Google

Venons à ces fiers Romains, dont l'orgueil tint si long-tems la terre à leurs pieds. Tant qu'ils conservèrent leur vertu sauvage, le panégyrique n'eut pas d'accès chez eux; un éloge aurait outragé le dur Fabricius, l'inhumain Torquatus, tous ces vieux sénateurs qui mangeaient leurs fèves dans une écuelle de bois, et qui aimaient mieux commander à ceux qui avaient de l'or, que d'en avoir eux-mêmes. Mais quand leurs enfans eurent subjugué l'Italie, triomphé de Carthage, usurpé l'Asie, ils s'humanisèrent avec ce métal long-tems dédaigné, et la louange devint aussi un besoin pour eux. Ce ne fut cependant pas aux vivans que le premier encens fut déféré à Rome: on n'y chanta d'abord que ceux qui n'étaient plus, et le fils d'un homme illustre y faisait seulement l'oraison funèbre de son père. C'était un acte de piété filiale, et on écoutait de pareils discours sans envie, parce qu'on n'en porte guères aux morts. Quel intérêt ne trouverions-nous pas dans les oraisons funèbres de Scipion, de Fabius-Maximus, de Caton? Mais la faulx du tems a détruit les panégyriques comme les héros, et il ne nous reste plus rien d'eux que leur nom et leur vertu. On loua depuis les

Digitized by Google

vivans dans cette capitale fameuse, et ce fut alors que le panégyrique devint beaucoup plus difficile, parce qu'on choqua l'amour-propre de tous les émules du héros vivant, malgré toute la vertu qu'il pouvait avoir, ou plutôt pour cette vertu elle-même,

> Urit enim fulgore suo, qui prægravat artes
> Infrà se positas,

suivant la superbe expression d'Horace.

Mais le plus grand orateur de Rome, devait en être aussi le plus grand panégyriste, et il le fut. Jamais homme, en effet, n'égala Cicéron dans cette composition ravissante. Soit qu'il parlât dans le sénat sur les grands intérêts de l'Empire, soit qu'il développât à la tribune les dispositions d'une loi nouvelle, soit qu'il défendît devant les tribunaux la cause de l'innocence opprimée, il ne manquait jamais, pour s'assurer de ceux qu'il voulait gagner, de leur verser un grain de cet encens délicat qu'il savait si bien faire brûler, et ce grain opérait à l'instant l'effet qu'il désirait. Qu'on relise son discours pour Ligarius, que j'ai traduit dans mes *Soirées;* comment César pouvait-il résister à tant de charmes? Aussi César s'avoua-t-il vaincu, et un orateur désarmé triompha du maître de l'Univers. Telle

Digitized by Google

était la magie du panégyrique, et tel est l'usage que Cicéron savait en faire, comme on le verra encore dans un autre discours que j'analyserai de lui dans ce volume.

Après la mort de ce Dieu de l'éloquence, c'est-à-dire, sous les empereurs, le panégyrique changea de ton, et dégénéra en flatterie, au doux son de laquelle ces superbes Césars aimaient à s'endormir, jusqu'au moment où ils tombaient sous le poignard d'un usurpateur pour devenir des Dieux. On peut voir dans Tacite et dans Juvénal, avec quelle bassesse les sénateurs eux-mêmes allaient flatter l'indigne Tibère, et comment les lâches descendans des Emile et des Scipion se roulaient aux pieds d'un tel maître. Sénèque, avec son prétendu stoïcisme, ne fut pas exempt de cette adulation honteuse, puisqu'il en donna lui-même des leçons à Néron, ainsi que je l'ai prouvé dans mon Discours préliminaire sur son théâtre. Mais ces affreux tyrans de Rome ayant enfin cédé l'Empire à des empereurs humains et généreux, une flatterie si dégoûtante n'osa plus paraître dans le panégyrique, et j'en offrirai la preuve dans ceux de Trajan, par Pline; de Théodose,

Digitized by Google

par Pacatus; de Maximien, par Mamertinus; de Gratien, par Ausone.

Examinons maintenant les succès que nos beaux esprits de la France ont pu avoir dans la même carrière. S'il ne fallait que savoir tourner un compliment pour y briller, à quel peuple n'en disputerions-nous pas la palme? Mais un compliment n'est qu'une fleur, et un éloge d'une certaine étendue doit être un parterre entier, composé avec goût de tous les ornemens de Flore. Le commencement du dix-septième siècle prodigua trop ces trésors séduisans parmi nous, et après l'abus qu'on avait fait dans les livres des citations grecques et latines, on abusa même de cette élégance et de cette aménité que demande l'éloge; on donna dans la fadeur. Les romans de mademoiselle de Scudéry nous offrent sur-tout cet excès, ainsi que ceux de Lacalprenède. Chaque discours du grand Artamène à sa maîtresse, est un panégyrique d'apparat, où l'on distingue l'exorde, la proposition, la réfutation, la contention, la péroraison; c'est l'Amour rhétoricien qu'on croit entendre. Les orateurs et les poëtes s'abandonnèrent au même penchant que les romanciers. On raffinait encore à la cour sur cette galanterie immo-

Digitized by Google

dérée. On devint précieux dans les palais comme dans les boutiques des bourgeois, et il fallut que Molière et Boileau vinssent à pleines mains verser le ridicule sur ces ingénieuses flagorneries, échappées de la cour de Louis XIII, pour en dégoûter nos aïeux.

Mais sous ce règne même, à qui celui de Louis XIV doit ses plus grands hommes, l'Académie française prit naissance, et le panégyrique s'épura, avec tous les autres genres de littérature, au sein de cette assemblée célèbre.

Ce serait une chose instructive autant que curieuse, d'examiner les progrès de l'Oraison funèbre en France, depuis François I.er jusqu'à nos jours. Je note ici particulièrement l'oraison funèbre, parce que c'est l'espèce de panégyrique dans lequel nous avons le plus réussi. En écrivant ceci, j'ai sous les yeux celle de François I.er, par Claude d'Espens; celle de la reine de Navarre, sa sœur, et celles encore de tous nos derniers monarques Valois. On ne saurait croire combien elles nous offrent toutes d'instruction, d'esprit, même de génie. Toutes les richesses s'y déploient avec une abondance infinie: il n'est pas de passages

Digitized by Google

sublimes des grands auteurs grecs et latins qui n'y figurent. Qu'y manque-t-il donc? La chose la plus difficile et la plus rare, le goût. On y voit trop de prodigalité; on y couvre les tombeaux de trop de guirlandes. Au lieu d'exciter la douleur par le sentiment, on n'y cherche qu'à plaire; au lieu de nous montrer le triste cyprès,

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragale

on divertit notre chagrin, lorsqu'il faut nous arracher des larmes.

Ah! ce n'est pas ainsi que Bossuet parlait aux vivans, quand il louait les morts. Il faisait trembler, au contraire, ses auditeurs; il n'était interrompu que par leurs sanglots involontaires; il faisait passer dans leur ame tous les grands sentimens dont il surabondait; il les élevait jusqu'au ciel avec lui; et sous sa plume éloquente, le panégyrique d'un mort était encore la plus belle leçon pour les races futures.

Dans un degré inférieur, paraît encore avec gloire l'élégant Fléchier, trop fréquent sans doute en brillantes antithèses, mais, à ce défaut près, toujours sage, toujours éloquent, toujours harmonieux. Bossuet est comme un fleuve majestueux et rapide auquel personne n'a ni la force ni la vo-

Digitized by Google

lonté de résister, et qui enrichit encore ses rives sans y penser ; mais tel qu'un ruisseau au doux murmure, Fléchier n'oublie jamais de caresser les fleurs qu'il trouve dans la prairie voisine.

Si Mascaron n'apporta pas dans le panégyrique un talent égal à celui de ces deux hommes, souvent il approche de la grandeur de l'un et de la nombreuse élégance de l'autre. Le P. de Larue, le P. Anselme, Massillon, ont d'autres beautés par leur manière différente de jeter les fleurs sur la tombe des morts ; et si l'abbé Maury eût trouvé dans le même genre des sujets aussi grands à traiter, il aurait peut-être égalé les premiers. Je ne dois pas oublier ici le superbe éloge du père de Louis XVI, par Thomas, ni ceux des Académiciens, par Fontenelle, beaucoup plus beaux, selon moi, que tous ceux que nous ont donnés depuis d'Alembert et Condorcet. Nous avons encore en français une foule de panégyriques de Saints, que l'on ne lit guères à présent, et dont plusieurs, cependant, sont de la plus grande éloquence ; car il faut avouer que nul peuple moderne ne nous surpasse dans cette partie du genre démonstratif.

Mais en général nous louons bien mieux les

Digitized by Google

morts que les vivans; et cela doit être aussi, en raison de la pente que nous avons pour l'adulation, comme je l'ai observé ailleurs, sans qu'il soit nécessaire de le répéter ici; ajoutez à cela, que tel héros qu'on loue pour ses victoires, finit souvent d'une manière bien peu louable. Pompée aurait été fort heureux, dit Juvénal, s'il fut mort de la fièvre qu'il eut dans la Campanie, avant la bataille de Pharsale; et ceux qui ont donné de si grands éloges à Néron, les deux premières années de son règne, se sont trop hâtés: c'est pour cela que l'Ecriture nous recommande de ne louer personne avant sa mort, et Ovide lui-même nous donne le même précepte. Or, cette sage leçon n'a guères été suivie en France, et nos pères ont trop prodigué la louange à leurs contemporains vivans. Voiture disait d'un hableur de sa connaissance : *Il ment comme un panégyrique.* Il avait pourtant aussi la réputation de prodiguer un peu l'encens, cet ingénieux Voiture, comme je l'ai fait voir dans un article de mes soirées, qui porte son nom. Balzac louait avec plus de dignité, mais cette dignité n'empêchait pas toujours en lui une flatterie délicate. Le sévère Dablancourt, en

Digitized by Google

franc gaulois, disait qu'on ne devait louer les hommes que par leurs actions; et Bayle ajoutait, que ce n'était jamais dans les panégyriques des héros qu'il fallait aller chercher leur vrai mérite. On se dégoûta à la fin de ces fades adulations, et tous ces beaux complimens imprimés finirent par rester chez les libraires :

> Un éloge ennuyeux, un froid panégyrique,
> Peut pourir à son aise au fond d'une boutique.

mais nos beaux discours de ce genre, c'est-à-dire, ceux qui, sans être sortis des bornes de la vérité et qui sont vraiment éloquens, ne mourront pas.

Disons aussi un mot de la manière de louer chez les Espagnols. Ce peuple si plein de l'amour de la gloire, devait naturellement être jaloux des louanges qui en sont la récompense naturelle ; aussi c'est en chantant leurs Pélage et leurs Rodrigue qu'ils suscitèrent de nouveaux héros à l'Espagne. De toutes ses provinces, la galanterie que leur communiquèrent les Maures, et sur-tout les aimables Abencérages de Grenade, répandit encore parmi eux le désir de plaire. Or, ce désir et celui de la gloire leur amenèrent insensiblement une politesse, une manière de louer, des com-

Digitized by Google

plimens ignorés de leurs pères qui n'étaient que des soldats grossiers. Et de là naquit le panégyrique en Espagne; mais c'était un panégyrique pompeux, exagéré selon le génie des Maures, qui avaient eux-mêmes imité les Orientaux. La superbe des Castillans n'admettait pas de louanges humaines, et c'était toujours dans le ciel qu'elle allait chercher ses comparaisons. Cette nation, pleine d'un souverain mépris pour tous les autres peuples, ne voulait rien avoir de leurs manières et de leur goût. Il fallait monter sur des échasses pour louer un héros. On semait l'encens dans tous les ouvrages d'esprit. Lopez de Véga et le Calderon en mirent jusque dans leurs comédies, et un bon Castillan avait sans cesse une maîtresse à célébrer, ou un grand capitaine à porter aux astres. Qu'on en juge par les Amadis, cet illustre roman né chez les Espagnols. Les Français furent les premiers qui jetèrent une couche légère de ridicule sur leurs amans exagérés et sur leurs gigantesques matadores qui pourfendaient les fiers à bras bien plus rudement encore que le pyrgopolinicès de Térence. Mais l'ingénieux Michel Cervantes leur porta le dernier coup dans son dom Qui-

Digitized by Google

chotte. Les Espagnols, enfin, commencèrent à louer avec plus de sobriété, et leurs panégyriques, où l'on retrouve cependant encore quelquefois un goût de terroir; reconnaissent maintenant des bornes.

Je ne ferai qu'indiquer ici les Portugais, parce qu'en parlant en détail de leurs poëtes latins dans le volume XI de mes *Soirées* j'ai donné plusieurs exemples de leur manière de louer. J'y renvoie donc; on verra que j'y cite un poëme épique de cette nation, fort supérieur à celui du Camoëns, et qui reste cependant enterré dans les grandes bibliothèques, parce qu'il est écrit en latin, et qu'il n'a jamais été traduit. Ce n'est pas seulement un beau poëme dans la langue de Virgile, que la Chauléide de dom Diègue Paiva, c'est encore un superbe panégyrique des héros portugais qui ont conquis trente royaumes sur les côtes mozambiques et dans les contrées voisines.

Les Anglais ne louent point, ils estiment, et cela vaut beaucoup mieux. Mais il fut un tems où ils exprimaient leur admiration et leur amour comme les autres peuples. Ce fut dans ces beaux jours où leur grand roi Arthur se trouvait à la tête de tous

Digitized by Google

ces preux chevaliers de la table ronde, avec ces honnêtes princesses et tant de belles dames. On chantait alors à Londres les terribles coups de lance des généreux réparateurs des torts ; on vantait les attraits des ravissantes captives qu'ils avaient délivrées. Et en offrant aux uns la couronne de laurier, en prodiguant les roses aux autres, on n'épargnait ni le charme du panégyrique, ni la grâce de la galanterie. Voilà sans doute le tribut qu'on offrait à la bravoure et à la beauté dans les antiques tours des paladins d'Albion, si cependant ces jours brillans de la chevalerie ne sont pas aussi d'agréables rêves comme ceux de l'âge d'or. Quoi qu'il en soit, ne cherchons plus aujourd'hui dans la bonne compagnie d'Angleterre, rien autre chose qu'une philosophie sérieuse, de grands talens, peu d'apprêts et d'ostentation, plus d'amitié réelle que d'expressions, et par conséquent fort peu de louange. La patrie de Newton, de Milton, de Pope, se contente de mériter des éloges, sans les désirer, comme sans les donner à d'autres. On pourrait appliquer aux Anglais ce coup de pinceau de Salluste, en parlant de Caton, *esse quàm videri.*

Digitized by Google

Quant aux Ecossais, je trouve que cette ancienne colonie de Calédoniens fit retentir long-tems ses montagnes sévères de cantiques en l'honneur de l'éternel; qu'elle chanta ses vieux héros qui se perdent dans la nuit des siècles; qu'elle célébra sur-tout les actions généreuses. Si Ossian n'eut pas l'honneur de l'invention dans cet art divin de verser de l'encens, il eut du moins bien des imitateurs après lui; et lorsque les Pictes vinrent conquérir sur les Calédoniens ce climat si pittoresque, quoique si sauvage, la poësie s'y maintint, et c'est au panégyrique que les muses s'appliquèrent. Long-tems après, Buchanan commença, à Edimbourg, sa carrière, par des éloges en vers; il loua l'infortunée Marie Stuart, qu'il conduisit depuis à l'échafaud. Cette même princesse, qui avait apporté l'Ecosse en dot à un de nos Rois, composa elle-même à Paris des chansons délicates et flatteuses, dont quelques-unes sont encore conservées en manuscrit dans la plus grande de nos bibliothèques.

Mon sujet qui m'entraîne en développant les progrès et la marche du panégyrique parmi les nations modernes, m'a fait oublier les Italiens, par où j'aurais dû com-

Digitized by Google

mencer. Ce sont eux, en effet, qui nous en ont tracé les règles. Ils les tenaient des Grecs échappés de Constantinople à l'invasion barbare de Mahomet II, et ils nous les transmirent avec toutes les autres parties de la littérature. Ces Grecs fugitifs, dont j'ai déjà parlé avec tant de détail dans mes *Soirées*, ornèrent d'abord le style des beaux esprits de Florence. Le charme s'en communiqua à Rome et dans les autres villes de l'Italie comme un rayon céleste. Médicis, qui entretenait ce feu sacré, en reçut aussi les premiers hommages. Relisez le Traité de la Gloire, d'Alcyonius, et vous verrez comme à cette aurore de la renaissance des lettres on excellait déjà dans le panégyrique. Rendons justice aux Italiens : il n'existe pas de nation en Europe qui ait autant de finesse, d'esprit, de délicatesse. Avec de tels avantages, avec une langue si douce et si harmonieuse, que ne devraient-ils pas faire, et que n'ont-ils pas fait, seulement dans l'emploi de la louange! Je sais que dans l'immensité de panégyriques sortis des presses de l'Italie, il en est beaucoup d'exagérés, et qu'on s'est cru forcé d'accorder aux circonstances. Je ne regarde ceux-là que comme de séduisans men-

Digitized by Google

songes, qui m'amusent pourtant par ce goût naturel qui nous entraîne à ce qui flatte. Mais les Italiens ont des éloges décernés à la vertu, et ceux-là, tracés d'une main loyale et franche, sont des chef-d'œuvres. La vérité les avoue, et le génie les admire encore. Tels sont les panégyriques de plusieurs pontifes vertueux et grands, de plusieurs princes qui ont été les pères de leurs peuples, de plusieurs savans illustres. Parmi ces louanges éloquentes, je ne comprends pas celles que Paul Jove a distribuées avec excès. Je ne parle ici que des panégyriques supérieurs et sincères, dont j'ai déjà donné quelques traits, et auxquels je me propose d'en ajouter d'autres.

Les Allemands, avec moins d'imagination que les Italiens, sont plus raisonnables, et louent par conséquent avec bien moins d'éclat. Mais leurs éloges, fondés sur des faits, satisfont souvent davantage que ceux où l'on ne voit que de l'esprit et des ornemens pompeux. J'ai vu plusieurs panégyriques des Césars de l'Allemagne, qui étaient des modèles d'une éloquence sage et tempérée.

Je ne parlerai pas ici des Danois, des

Digitized by Google

Suédois, des Polonais, des Russes, parce que je ne connais ni leurs langues ni leurs panégyriques ; mais ce genre brillant doit avoir été connu parmi tous les peuples policés ; il existe de toute antiquité dans la Chine. Les gymnosophistes l'ont employé dans les Indes dès le tems de Zoroastre. Il faudrait être Hottentot ou Samoïede pour n'avoir pas le désir de plaire. Or, le désir de plaire produit une expression obligeante ; on risque une louange légère, on dispose un petit compliment, on développe un éloge, on finit quelquefois par ourdir un panégyrique, dans lequel chacun fait parler à sa mode son cœur, son esprit, son imagination en l'honneur d'une personne qu'on estime ou qu'on admire. Tout cela est bon, pourvu que l'intérêt ne s'en mêle point, et qu'on ne brûle pas un encens mercenaire.

J'ai indiqué, à peu près, les différentes nuances dont chaque peuple embellit ses panégyriques ; mais ces nuances n'empêchent pas que ce genre de composition n'ait ses règles certaines, comme les autres arts, et l'on ne peut bien trouver ces règles que chez les anciens.

Digitized by Google

Aristote n'oublie pas de nous tracer dans sa rhétorique, la route qu'il faut prendre et les moyens qu'il faut employer pour louer avec dignité et avec grâce; et ce philosophe profond n'indique pas seulement à l'orateur ce qu'on appelle, *loci communes rhetoricae*, il lui montre encore les principales couleurs dont il doit faire usage, et lui apprend la manière de les broyer, pour qu'il en résulte plus de fraîcheur et d'éclat.

Mais avant qu'Aristote donnât ce beau traité, que les plus grands orateurs devraient étudier encore comme renfermant toute la magie de l'art, Isocrate avait déjà joint l'exemple au précepte dans la partie du panégyrique. Ce grand rhéteur, après avoir formé à son école les hommes les plus éloquens d'Athènes, composa lui-même des éloges qui firent le désespoir de ses rivaux, et furent les plus parfaits modèles pour la postérité. Jamais nul Grec, nul Romain, et à plus forte raison nul orateur de nos pauvres nations modernes, ne prodigua tant de fleurs et de pompe avec tant de grâce et de goût. Il est vrai qu'il composait lentement. Son seul discours, qui porte par excellence le titre de *panégyrique*, lui coûta dix ans

Digitized by Google

de travail. Il ne soigna pas moins tous les autres, comme je vais le prouver plus bas en parlant de celui qu'il composa en l'honneur de la belle Hélène. L'élégant Théophraste charmait comme lui les oreilles des Athéniens par ses brillans éloges. Ainsi ils louaient, ils instruisaient même les autres dans l'art de louer, ces fameux républicains de la Grèce. Denis d'Halicarnasse, Hermogènes, Plutarque, Longin, étaient pleins d'admiration pour ce genre aimable; et les Romains, qui tirèrent de la Grèce leurs plus belles instructions, eurent aussi leurs Isocrate pour apprendre à leur jeunesse l'art d'*orner* un grand homme. Cicéron descendit de toute sa hauteur pour devenir lui-même un maître de rhétorique, et le panégyrique ne fut pas oublié dans ses leçons.

Quintilien, dont l'ouvrage excellent est comme le résultat de tout ce que les anciens ont dit de plus beau sur l'art oratoire, y ajoute quelques réflexions particulières sur la manière de louer. Lisez sur-tout le septième chapitre de son troisième livre, sur la louange et le blâme. Les rhéteurs latins qui sont venus depuis n'ont fait que le répéter. Continuons de résumer ici ce que les grands

Digitized by Google

maîtres de l'art ont enseigné de plus précieux sur le panégyrique, et qu'on ne s'est pas encore donné la peine de nous transmettre en français. La louange, dit Aristote, n'était originairement qu'un discours qui démontrait la grandeur de la vertu. Il distinguait la louange de l'éloge, dont le but, selon lui, est d'appliquer le mérite d'une action vertueuse à celui qui est assez grand pour s'élever jusque-là. Ainsi dans un panégyrique, qui est composé de la louange et de l'éloge, on ne devrait jamais célébrer que la vertu et l'action de la vertu. Le rhéteur Ménandre et le premier des Scaliger ne s'écartent guère pour le sens de cette définition du prince des philosophes, quoique leurs expressions ne soient pas les mêmes. Cicéron dit que la science du panégyrique a été le berceau de la véritable éloquence, et qu'elle en est toujours comme la nourrice. Denis d'Halicarnasse croit qu'elle nous met sur la voie de la persuasion, sans laquelle il n'y a point d'orateur. Hésychius ajoute, que pour plaire à une assemblée nombreuse il faut s'être exercé long-tems dans le panégyrique, et que c'est pour cela que Lysias, à qui on donna par excellence l'épithète de Παναγυριζοντος, y excella d'une

Digitized by Google

manière si brillante, mais bien moins encore qu'Isocrate. Vossius nous détaille toutes les espèces de panégyriques dans ses *institutiones oratoriae*, qui sont pleines de goût et de savoir. Les premiers ne chantent que la Divinité, auteur de tous les biens; les seconds célèbrent les grands hommes et les femmes illustres qui ont bien mérité de l'humanité; les troisièmes s'amusent à relever de petits objets, ou même des animaux, comme Virgile a loué les abeilles; Lucien la mouche, et tant d'autres des sujets bien plus petits encore, comme on l'a vu dans mon précédent ouvrage. Or, pour traiter dignement ces matières diverses il faut avoir le rare talent d'amplifier avec goût. Mais ici je renvoie mes lecteurs à Aristote, pour connaître les huit modes d'amplification. Je les renvoie aussi au savant Vossius, qui leur apprendra avec quelle majesté il faut louer le maître du ciel, et quelle teinte différente on doit employer quand on ne loue qu'un homme. Cet illustre Batave leur donnera des modèles, et leur citera un beau discours de Maxime de Tyr, un autre de Dion Chrysostôme, intitulé le Borysthénitique, d'autres exemples encore tirés de Lactance, de Némésius,

Digitized by Google

des plus grands orateurs et des plus grands poëtes. Je recommande encore aux jeunes professeurs la *Bibliotheca rhetorum* du P. le Jai, jésuite, en deux volumes *in*-quarto, comme une source féconde où ils pourront trouver des préceptes sages et de beaux exemples. Ils y ajouteront avec fruit les *Eloges* de Laurent Crasso, écrits en italien et imprimés à Venise en 1665; ceux de notre Scévole de Sainte Marthe, composés en latin, même ceux de notre Hilarion de Coste, quoiqu'ils ne soient pas fort élégans. Ce sera leur ouvrage de les épurer; car il faut s'accoutumer, quand on veut s'instruire, à tirer des perles du fumier d'Ennius.

Nos Rhétoriques françaises de Rollin, de Gibert, de Lamy, de Gaillard, de Crévier, ne renferment rien de plus dans le genre que je recherche ici. Ceux qui voudront, après tous ces préceptes, en avoir quelques exemples dans notre langue, pourront consulter les harangues de Vaumorière, *in*-quarto, Paris 1688, qu'ils joindront à toutes nos oraisons funèbres; et un autre volume *in*-quarto intitulé : *Eloges des empereurs, rois et princes fameux*, par

Digitized by Google

Antoine Godeau, évêque de Vence, Paris 1677.

Voici un écueil qu'il faut éviter sur-tout:

Il arrive dans le monde des événemens, qui portent tous les esprits à l'abus des éloges. Je me souviens qu'à la bataille de Fontenoy, la France se trouva comme inondée de complimens à l'honneur de Louis XV. Voltaire le premier emboucha la trompette; d'autres prirent le flageolet ou la lyre. Tous nos théâtres retentissaient des chants de la victoire. On formait des volumes entiers de harangues latines et françaises; les couplets dans les rues étourdissaient les passans; Vadé faisait voler aux Porcherons et à la Rapée toutes les Dames des Halles et de la Place Maubert, qui chantaient leur bon roi, en s'enivrant, en dansant jusqu'à tomber sous les sons discordans du violon. Le maître d'école de Fontenoy, lui-même, envoyait son petit contingent de vers flamands au monarque vainqueur. Avec tant de complimens pour le roi bien aimé, on distribuait à la ronde quelques injures patriotiques pour les Puissances étrangères, sans épargner ni l'aimable Marie-Thérèse, ni le Grand Frédéric; car les extrêmes se rapprochent, et la satire ne suit que trop sou-

Digitized by Google

vent la flatterie. Mais le tems a déjà emporté bien loin, et cet excès d'éloges, et cet excès d'invectives : on ne parle plus guère de Louis XV, tandis qu'on ne saurait prononcer qu'avec admiration le nom de Frédéric, et avec amour celui de Marie-Thérèse. La mort, qui est la dernière ligne des choses humaines, *mors ultima linea rerum :* la mort seule met le sceau au véritable éloge, comme au véritable blâme.

« Mors sola fatetur
» Quantula sint hominum corpuscula.

Encore un mot :

Il paraît qu'Aphtonius, sophiste célèbre d'Antioche au second siècle, est celui des Anciens qui s'appliqua le plus à donner des principes sur l'art de louer; car nous trouvons dans le peu qui nous reste de sa rhétorique, que Rodolphe Agricola traduisit en latin, sous le titre de *Progymnasmata rhetoricae*, les bienséances oratoires qu'il convient de prendre pour célébrer dignement les personnes et les choses. Je ne sais si l'abbé Maury avait lu ce vieux sophiste, qu'on ne lit guère, lorsqu'il publia quelques réflexions sur ce genre, pour accompagner les panégyriques de Saints, qu'il avait prêchés, ou si le goût seul les inspira à notre

Digitized by Google

éloquent abbé; car ce ne serait pas la première fois qu'un homme de génie aurait inventé une chose déjà découverte sans en avoir eu la moindre connaissance. Quoi qu'il en soit, les observations du sophiste d'Antioche et celles du prédicateur de Paris sont justes; mais tous deux n'en ont parlé que par circonstance, et il entre dans mon plan d'en parler avec bien plus d'étendue.

Mais pour remonter à la bonne source, je viens maintenant à Périclès, à Aspasie, à Isocrate, et je ferai en sorte que ce volume contienne ce qu'il y a de plus précieux dans la plus belle partie de la rhétorique.

Digitized by Google

RECHERCHES

SUR

LES PANÉGYRIQUES.

IDÉE DES ÉLOGES

COMPOSÉS PAR PÉRICLES

ET PAR LA COURTISANE ASPASIE.

Je commence par Périclès.

Cet homme, le plus illustre de tous les Grecs de son tems, devint comme le monarque de la république d'Athènes, non pas tant par ses brillantes victoires et par sa modération si rare dans l'exercice de la domination suprême, que par sa divine éloquence, à laquelle il savait donner tous les tons. Cicéron, qui n'est pas un juge indifférent dans le grand art de la parole, nous le représente tantôt lançant la foudre et les éclairs, comme Jupiter du haut des cieux, ce qui fit donner le titre d'*olympien* à l'orateur dont je parle; tantôt il nous le montre charmant encore le peuple, dans le tems même qu'il le gourmandait; toujours parlant d'une manière large et magnifique, sans jamais aller par saut

Digitized by Google

et par bond, mais développant son sujet dans toute son étendue quoique sans profusion ; employant de belles et grandes pensées ; animant tout par un style enchanteur et des images frappantes et naturelles ; laissant de longs souvenirs et des aiguillons puissans dans l'ame de ses auditeurs. On disait que la Déesse de la persuasion résidait sur ses lèvres. Les auteurs de l'ancienne comédie, eux-mêmes, qui s'étaient arrogés le droit de déchirer les plus belles réputations, et à qui il permettait aussi par grandeur d'ame ou par politique de l'insulter sur le théâtre, étaient contraints par la force de la vérité de le regarder comme le Dieu de l'éloquence. C'est un tonnerre, disait Aristophane, et un tonnerre qui trouble tout, qui renverse tout, et qui domine toute la Grèce. Cicéron ajoute que les Athéniens étaient tour-à-tour ravis de la douceur de ses discours, étonnés de son incroyable abondance, épouvantés de sa chaleur et de son énergie quand il peignait leurs vices dominans. Ceux qui voudront connaître plus particulièrement ce modèle des orateurs, qui fut pendant quarante ans le maître absolu d'un état démagogique, peuvent consulter Quintilien, Plutarque, et plusieurs excellens Mémoires de notre académie des inscriptions.

Malheureusement tous ses ouvrages sont perdus, et ce n'est que dans le Ménexène de

Platon et dans l'histoire de Thucydide que nous pouvons puiser une idée des éloges qu'il composa, et qui sont les seuls de ses discours dont nous ayions à parler ici. Nous n'en connaissons que deux.

Il prononça le premier en l'honneur des Athéniens qui avaient péri dans la guerre de Samos. Trois jours avant la pompe funèbre on avait dressé, suivant l'usage, une vaste tente où les ossemens des morts, exposés publiquement, recevaient les offrandes des citoyens. Ces tristes dépouilles de l'humanité y avaient été apportées par les chariots des tribus; les parens étaient là en pleurs auprès d'un monument établi dans le plus beau faubourg de la ville; on déférait toujours à l'homme le plus illustre l'honneur de faire ces sortes d'oraisons funèbres, et celle-ci fut prononcée par Périclès, à qui nul Athénien ne pouvait le contester. Ce discours, que nous n'avons plus, dut être très-beau et bien sensible, puisque quand l'orateur fut descendu de la tribune, toutes les femmes, au rapport de Plutarque, vinrent l'embrasser et le couvrir de fleurs.

Thucydide nous a conservé, du moins en extrait, la seconde oraison funèbre que prononça Périclès après la première campagne de la guerre du Péloponèse. Lorsqu'il eut jeté des fleurs sur la tombe des défenseurs de la patrie, à la tête de tous les citoyens, il monta

Digitized by Google

à la tribune et fit entendre ce discours où il s'occupa bien plus à louer les vivans que les morts : je me sers de la traduction de Perrot d'Ablancourt, que j'ai un peu rajeunie.

« Athéniens, dit Périclès, ceux qui haranguent dans ces assemblées funèbres, ne manquent pas de célébrer d'abord la loi antique qui nous ordonne de venir ici louer les braves qui sont morts pour la patrie ; mais je crois que des funérailles publiques suffiraient à leurs manes généreux, et que leurs belles actions, preuves éclatantes de leur valeur, les célèbrent assez, sans faire dépendre leur gloire de l'éloquence d'un orateur, qui ne peut pas toujours les louer dignement, ou qui les louant avec excès, risque de les compromettre, en s'exposant lui-même à l'incrédulité et quelquefois au mépris de ses auditeurs.

» Conformons-nous cependant à cet usage de nos ancêtres, bien ou mal établi ; et en parlant des héros que nous venons de perdre, tâchons de concilier le tendre intérêt de leurs amis avec la délicatesse de leurs rivaux.

» Ni les uns ni les autres ne doivent être fâchés que j'offre mon premier encens à nos vieux aïeux, qui par leur valeur et leur sagesse ont acquis ou conservé cet empire. Cet honneur leur est bien dû, puisqu'avec la gloire de fondateurs et de protecteurs d'Athènes ils

Digitized by Google

sont encore les pères de ceux que nous pleurons.

» Et nous-mêmes, qui vivons maintenant, n'avons-nous pas tous contribué par nos travaux et notre constance à maintenir cet état florissant de notre république, et ne l'avons-nous pas agrandie, embellie de tous les avantages de la paix et de la guerre? Je me garderai bien de vous en donner ici les preuves; elles sont trop fortement gravées dans votre mémoire, et vous n'oublierez jamais tous nos grands faits d'armes contre les Grecs et les Barbares. Mais il faut que je vous montre par quels moyens nous sommes arrivés à ce faîte de grandeur, puisque je ne vois rien de plus utile à la république que ce détail, ni de plus convenable à mon sujet. Nous louerons les morts après.

» Voici donc les causes de nos succès : c'est que nous autres Athéniens nous avons des principes, une conduite, une marche qui ne sont qu'à nous, et que loin de suivre les maximes de nos voisins, nous leur servons d'exemple sans jamais les imiter. C'est que n'ayant pour but que la félicité du peuple, nous avons adopté le gouvernement populaire. Ici nul privilége, nulle distinction; tout le monde a droit à l'empire; et ce n'est pas à la noblesse, mais au mérite que la carrière des honneurs est ouverte. Ni la pauvreté, ni l'obs-

Digitized by Google

curité de la naissance, n'empêchent jamais un homme de monter aux dignités, pourvu qu'il en soit reconnu digne, et qu'il puisse être utile à son pays. Cette liberté et cette égalité que nous avons en public, se retrouvent aussi dans nos maisons et nos sociétés particulières. Nous agissons, nous conversons ensemble avec gaieté et franchise, sans être suspects les uns aux autres, sans blâmer ceux qui peuvent et qui veulent sacrifier quelque chose à leurs plaisirs. Car nous ne faisons pas profession d'une vertu austère et farouche, qui fait toujours peur lors même qu'elle ne fait point de mal. Le déguisement d'ailleurs n'est pas dans le caractère d'un Athénien. Aussi ce n'est jamais par crainte que nous vivons bien, mais pour obéir à nos lois et à nos magistrats, en respectant jusqu'aux bornes de la bienséance, qu'il serait honteux de franchir, quoiqu'aucune loi écrite ne nous en impose la nécessité. Ajoutez que pour adoucir les peines et les chagrins inévitables de la vie, nous savons intéresser les beaux génies de notre capitale à composer des chef-d'œuvres pour notre théâtre; que nous célébrons des jeux publics; que nous étalons toute la pompe convenable dans nos sacrifices solennels. A la veille de ces représentations frappantes et de ces grandes fêtes, tout aborde ici de toute part à cause de la beauté de notre ville, de son étendue, de

Digitized by Google

son opulence. Nous recevons en amis fidelles de l'hospitalité, tous les étrangers qui nous arrivent; nous les menons à nos spectacles, à tous nos exercices, sans jamais craindre qu'ils ne s'instruisent ou ne se perfectionnent à nos dépens.

» Telle est notre générosité, et telle est notre fière confiance : nous attendons tout de notre valeur et de notre courage, sans donner une pensée à l'adresse, aux ruses, aux stratagêmes.

» Quant à l'éducation de nos enfans, elle est parfaitement conforme à nos mœurs et à notre génie; et si nous n'endurcissons pas notre jeunesse dans les travaux par de pénibles exercices qui soient au-dessus de ses forces, elle n'en vole pas avec moins d'ardeur aux combats. Après avoir été élevée d'une manière plus humaine que celle de nos voisins, ne s'en élance-t-elle pas à la gloire avec autant de feu, même en s'arrachant des bras de la mollesse? C'est le cœur qui fait l'homme, et nous avons du cœur. Voyez si les Lacédémoniens, nos rivaux, ont jamais osé nous attaquer sans avoir des alliés avec eux, tandis que nous sommes souvent entrés seuls dans les pays étrangers, et que nous y avons remporté des victoires éclatantes. Nul de nos ennemis n'a jamais combattu à la fois contre toutes nos forces, tant parce que notre puissance s'étend sur l'un et l'autre élément, que parce que nous avons toujours

Digitized by Google

soin d'avoir des corps d'armées épars sur différens points de la terre : d'où il arrive que lorsque nos rivaux viennent à défaire une partie de nos troupes, ils se vantent de les avoir détruites toutes; et que lorsqu'ils sont battus par quelques-unes de nos phalanges, ils trouvent encore le moyen de déguiser leurs défaites. Mais en dépit de cette vaine jactance, et quoique, pour parler franchement, nous aimions mieux le repos que le travail, quoique nous allions plutôt à la guerre par générosité que par contrainte, le danger ne nous fait pas plus de peur qu'à nos ennemis, et quand nous y sommes nous nous en tirons avec autant de gloire qu'aucun peuple du monde.

» Reconnaissons hardiment et sans craindre d'être contredits les autres avantages que nous avons sur eux. Formés en naissant à cette politesse qui distingue l'Attique, nous en portons le goût par tout, par tout nous aimons l'élégance, sans être passionnés pour le luxe. Nous sacrifions aux charmes de la philosophie, sans négliger nos devoirs. Les richesses ne nous sont pas indifférentes, mais c'est pour en faire un usage honorable, et non pour en étaler la vaine ostentation aux regards du public. La pauvreté n'est honteuse ici que dans celui qui ne fait pas tout ce qu'il doit pour la chasser. Les affaires publiques sont pour nous tous nos premières affaires, et

Digitized by Google

l'Athénien le plus occupé du soin de la vie n'ignore pas les maximes du gouvernement, parce qu'il sent bien que sans cela, étant partie intégrante et essentielle de la chose publique, il manquerait à l'Etat et à sa qualité de citoyen. Nous ne nous contentons pas de connaître ainsi les affaires de la cité, et de les juger intérieurement, nous en parlons encore, nous les discutons bien, et nous croyons que ce ne sont pas les paroles, mais l'ignorance et la passion qui nuisent aux choses. Une autre qualité nous distingue : c'est que parmi nous la hardiesse est judicieuse, au lieu que la plupart des peuples ne sont braves que parce qu'ils sont impétueux ou qu'ils s'étourdissent sur le danger. Et comme il est prouvé que ceux qui ont le plus de jugement sont toujours les plus rêveurs, les plus tardifs à entreprendre, il arrive aussi que de tels hommes joignant au trésor de la raison une ame généreuse et grande, savent, quand il le faut, s'arracher à toutes les douceurs de la vie, et se porter fermement aux plus grands dangers. Il est encore des vertus où nous ne suivons pas l'opinion commune : par exemple, nous aimons beaucoup plus à donner qu'à recevoir, et notre amitié en a beaucoup plus de force; parce que celui qui donne est déjà attaché par un premier mouvement d'affection, sans quoi il n'aurait pas donné; au lieu que celui qui

Digitized by Google

reçoit ne tient guère que par le lien de l'obligation, lien d'autant plus faible, que l'inclination est bien plus puissante que le devoir. Nous obligeons, beaucoup plus par le plaisir enchanteur d'obliger, que par intérêt; et nous cherchons des amis, non pour en recevoir du bien, mais pour leur en faire. Enfin l'on conviendra sans peine que notre ville est la véritable école de toute la Grèce. Il n'est aucun genre d'instruction dont un Athénien ne soit capable ; il a des dispositions à tout faire avec force, justesse, agrément; et ce n'est pas ici une de ces prétentions nationales que dicte l'orgueil, c'est une vérité incontestable, et la puissance où nous sommes montés dans le monde en est la preuve. Athènes a montré par mille exemples qu'elle est plus grande encore que sa réputation. Nous sommes les seuls par lesquels l'ennemi qui nous attaque ne rougit pas d'être vaincu ; les seuls qui ne murmurent pas en obéissant, parce que nous avons toujours des hommes dignes de nous commander. Nous pouvons citer une foule de traits de notre grandeur, capables de nous faire admirer de tous les peuples et de tous les siècles, sans avoir besoin de recourir aux témoignages flatteurs d'Homère et des autres poëtes de la Grèce ; car notre valeur s'est fait un passage à travers les terres et les mers ; elle a laissé en tous lieux d'illustres monumens de notre amitié ou de notre juste

Digitized by Google

indignation. C'est pour une telle patrie que ceux dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire n'ont pas craint de mourir à l'exemple de nos généreux ancêtres. Eh! qui de nous n'en ferait pas autant? qui de nous n'est pas déjà couvert d'honorables blessures?

» Rendons néanmoins, il en est tems, rendons à ces généreux mortels qui viennent de tomber pour nous de la vie à la gloire, rendons leur les honneurs qu'ils ont si bien mérités. Leurs vertus héréditaires nous ont agrandis en les honorant eux-mêmes. Oui, en les honorant : car la mort est la première à montrer la vertu des hommes, quoiqu'elle soit la dernière à la confirmer; et en mourant pour la patrie, on efface jusqu'aux torts qu'on pourrait avoir eus envers elle, par un service bien plus grand que l'offense. Mais ceux dont les dépouilles mortelles commencent à respirer sous ce monument, loin d'avoir jamais eu de torts envers notre république, étaient purs autant que magnanimes. Ils avaient à peine entendu la trompette guerrière, que l'amour d'un devoir sacré les avait déjà enflammés. Ils quittaient leurs plaisirs, leurs inclinations les plus chères, leurs parens, leurs richesses, tout ce qui rend la vie heureuse et douce; ils renonçaient à tant de charmes pour servir la patrie, pour mourir en son honneur, sans être retardés ni ralentis dans ce noble projet par les illusions de l'espé-

Digitized by Google

rance et par les idées flatteuses qu'ils s'étaient faites pour embellir une existence plus longue, sans être effrayés de la mort que les autres humains trouvent si souvent épouvantable. Ils faisaient taire la voix de la nature pour ne s'occuper que du salut de l'Etat. Ils ne voyaient que la gloire dans le plus grand danger, et ils s'y précipitaient, incertains sur l'événement, mais très-certains de l'honneur qui en rejaillirait sur leur mémoire. Ils ont cru qu'il valait mieux abréger ses jours en repoussant l'ennemi, que de les prolonger par une fuite honteuse; et avec ces grands sentimens ils ont évité la tache ineffaçable du blâme, et cimenté leur vertu dans leur sang. En un mot, ils ont mieux aimé mourir glorieux par un coup du sort, que de vivre infames par une lâcheté; et c'est à ces traits caractéristiques que nous les reconnaissons pour de vrais Athéniens. Que les autres peuples ambitionnent le don d'une vie plus longue, une mort glorieuse est douce encore pour nous. Hommes d'Athènes, étendons nos idées et nos sentimens, et ne considérons seulement pas ici l'avantage que renferment les victoires : vous le connaissez assez, tout cet avantage, sans qu'il soit besoin de vous le répéter. Il faut bien plutôt nous mettre sous les yeux la grandeur de la république, pour que nous devenions amoureux d'elle, sans jamais oublier qu'elle a été fondée par des

Digitized by Google

braves qui se connaissaient aussi en honneur et en vertu, et qui après avoir été toute leur vie fidelles à ces deux grands mouvemens de l'ame, ont voulu leur en donner une dernière preuve, en s'immolant eux-mêmes pour la patrie, lorsque la fortune est venue à leur manquer. Mais observez toujours que ce généreux sacrifice qu'ils faisaient à l'Etat, n'était pas perdu pour eux. Ils dévouaient leurs corps au salut de la chose publique, mais ils en retiraient le prix d'une louange éternelle; on consacrait leurs noms sur de superbes monumens, non pas seulement dans cette ville où leurs cendres reposent, mais encore dans la mémoire des hommes. La terre toute entière devient le tombeau des mortels illustres, et loin d'être resserrés dans un seul lieu avec une inscription vaine, ils s'étendent par tout où leur gloire est répandue.

» Tels furent nos pères. Pénétrons nous bien de leur générosité, et fertilisons encore ces précieuses semences de vertu qu'ils nous ont transmises. Croyons tous que notre félicité commune dépend de la liberté; et la liberté, du courage et d'une résolution forte, dont il faut donner des preuves constantes dans toutes les occasions. Encore une fois agrandissons nos ames, et persuadons-nous pleinement une chose que la raison confirme, c'est que tous, riches comme pauvres, nous devons

Digitized by Google

avoir un égal mépris pour la mort, quand elle peut servir la patrie; car le plus opulent peut se voir ravir tous ses trésors par un seul de ces traits de la fortune, devenus si communs, ce qui lui est bien plus pénible qu'une mort glorieuse et insensible, qui arrive au pauvre comme à lui-même en défendant son pays. D'après ces grandes images qui vous frappent, et d'après la certitude de notre fugitive existence, je ne dois peut-être pas tant m'occuper dans ce moment du soin de consoler les pères de cette brave jeunesse qui vient de tomber au champ d'honneur, que de celui de les féliciter; car après avoir essuyé tant de tempêtes dont la vie est couverte, est-il si malheureux d'arriver au port? Je sens néanmoins combien il est déchirant de se voir enlever un enfant vertueux en son printems. C'est ravir à l'amour paternel sa plus douce jouissance; c'est le priver des charmes de la plus tendre habitude; c'est détruire toutes ses espérances.

» Mais à des maux sans remède il ne faut pas ajouter une douleur infinie. Cicatrisons donc, s'il se peut, des blessures si cruelles, et redevenons hommes après avoir payé à la nature son tribut légitime. Pour arriver à ce point désirable, les pères de cette valeureuse jeunesse trop tôt éteinte, s'ils sont d'un âge moyen encore, sécheront leurs pleurs dans

Digitized by Google

l'espérance d'avoir une autre postérité et de donner de nouveaux ornemens à la patrie, sans penser soustraire ces enfans à naître aux guerres futures et à notre défense commune, car un pareil sentiment serait indigne d'un citoyen. Et ceux qui sont déjà sur le seuil de la vénérable vieillesse, ayant maintenant passé la meilleure partie de la vie, adouciront le peu qui leur en reste en s'endormant dans la gloire que leurs fils auront ajoutée à leur nom par un si beau trépas ; car ce grand désir de la gloire ne vieillit jamais, et c'est toujours ce qui touche l'homme de bien sous les cheveux blancs, bien plus que tous les trésors de l'univers. Ainsi tous, pères, enfans, frères, parens de ces hommes héroïques que ce monument renferme, vont se disputer à qui égalera le mieux la gloire de têtes si chères qui sont déjà dans le séjour des bienheureux ; car on admire toujours ce qui n'est plus, au lieu que l'envie accompagne sans cesse les vivans : il n'est que la mort qui juge bien la vertu et qui lui rende tout ce qu'elle mérite. Et vous, sensibles veuves de ces généreuses victimes, vous dont les perfections diffèrent de celles des hommes, vous retirerez aussi dans votre juste douleur les plus beaux avantages de votre sexe, en partageant la gloire de vos époux, et la république vous assure par ma voix une existence honorable.

Digitized by Google

» J'ai rempli, selon la coutume, le ministère qui m'était imposé, en rendant par mes paroles le juste tribut de louange à nos défenseurs. Ils en ont déjà reçu en partie les effets par la solennité de cette pompe funèbre, et l'Etat va acquitter ce qui reste, en adoptant, en nourrissant, en élevant tous ces précieux orphelins qui viennent de perdre des pères si estimables. La république s'empressera toujours d'acquitter ces dettes d'honneur, parce que les belles actions se développant sur-tout dans les lieux où elle est la mieux récompensée, nous voulons qu'Athènes soit son véritable théâtre, et que la générosité publique ne soit parmi nous qu'une juste reconnaissance.

» Allons encore jeter des fleurs sur ces tombes chéries, en y mêlant le second tribut de nos larmes. »

On a voulu de nos jours renouveler en France ces grandes cérémonies funèbres et cette éloquence antique ; mais avions-nous le patriotisme des Athéniens ? pleurions-nous comme eux la mort de nos guerriers ? nos orateurs étaient-ils des Périclès ?

Mais ne parlons que du discours qu'on vient de lire : le sujet en était aussi usé que celui de réception à l'Académie française. Mais les vrais génies savent longer la routine sans trop s'en écarter ; et Périclès, au lieu de

Digitized by Google

célébrer uniquement les morts, comme cela se pratiquait tous les ans, et depuis plusieurs siècles, croit avoir bien plus de succès en louant d'abord, en flattant même ceux qui l'écoutent. Il les enivre de leur propre gloire, avec ce charme qui n'était qu'à lui; et l'on conviendra que ce Périclès Olympien savait aussi bien dorer la pilule que le vrai maître de l'Olympe; ou, pour parler plus noblement, avec Cicéron, on reconnaîtra qu'en dominant les Athéniens, il ne cessait jamais d'être populaire à leurs yeux : *semper popularis et jucunda vox esse vidébatur.* Ce n'est qu'après avoir bien encensé les vivans, qu'il jette quelques fleurs sur la tombe des morts; et l'on avouera aussi que ces fleurs ne sont pas communes, quoiqu'elles soient toutes naturelles. Ces sentences si bien ménagées, cette morale si douce, ces images si vraies, cette sage abondance, ce style varié avec tant de grâce, se trouvent réunis dans ce seul ouvrage qui nous reste de Périclès.

La nature avait ébauché en lui le grand orateur; l'étude lui procura l'accroissement; et (faut-il le dire) une courtisane lui donna le dernier degré de perfection.

Cette femme est la célèbre Aspasie, de Milet, dont il faut que je parle maintenant. Les gens du monde ne la connaissent guère que sous les traits d'une beauté séduisante, et telle

Digitized by Google

que Moncrif la représente dans une vieille et jolie chanson qui commence par ses vers :

Elle m'aima, cette belle Aspasie,
Elle m'aima, ce fut sa fantaisie.

Mais cette fantaisie, ajoute la chanson, ne dura qu'un jour, ce qui convient assez à une courtisane. Voilà en général comme on la connaît ; mais elle fut bien autre chose. Que par ses attraits vainqueurs elle ait attaché le sage Socrate à son char, la belle Déotime avait déjà mené ce philosophe à la lesse, tant la vertu de ces hommes si vantés était fragile ; que le grand Périclès n'ait pu résister à ses charmes, il était Grec, et la volupté etait la première divinité d'Athènes ; ce n'est donc pas là ce qui étonne : les courtisanes de la Grèce, élevées avec soin dans les arts les plus aimables, et sachant conserver encore la décence, même un reste de pudeur, avec une conduite réservée, dans des liaisons que la vertu n'approuvait pas, exerçaient assez généralement cet empire chez un peuple enthousiaste de tous les plaisirs. Mais que du sein de la molesse, une de ces victimes d'amour et de fantaisie ait pu s'élever à la sagesse, et se soit arrogé la plus haute considération, qui n'est due qu'à la vertu ; qu'elle ait inspiré pour elle des sentimens d'estime ; que son amour ait agrandi l'ame de cet immortel Socrate, et l'éloquence de ce grand Périclès,

Digitized by Google

voilà ce qui est incompréhensible, quoique attesté par tous les Anciens; voilà tout ce qu'a été loin de faire notre trop fameuse Ninon de l'Enclos, dont nous sommes encore si engoués. Il semble qu'Aspasie était née pour faire la conquête amoureuse de tous les philosophes. Elle sut enchaîner encore un homme qui était à la fois le plus grand capitaine d'Athènes, le plus vertueux des Grecs, et l'un des plus beaux génies de son tems, Xénophon, bien moins célèbre par sa glorieuse retraite des *Dix Mille*, que par ses divins ouvrages auxquels les siècles eux-mêmes ne font qu'ajouter un nouveau lustre. Aspasie s'étant aperçu que la femme de ce héros savant soupçonnait leur intrigue, dit un jour à sa rivale : Si votre voisine avait des bijoux plus beaux que les vôtres, ne les préféreriez-vous pas? Sans doute, répondit ingénuement la femme qu'on voulait surprendre. Et si ses habits et ses ornemens étaient plus magnifiques, plus élégans, ne les aimeriez-vous pas mieux, poursuivit la trompeuse? Sans doute, lui répliqua-t-on. Mais si son mari était plus aimable que le vôtre, ajouta Aspasie? Ici l'épouse de Xénophon, voyant le piége, rougit sans rien répondre.

Mais laissons Aspasie comme courtisane, et considérons-la seulement comme un phénomène de génie, comme un vrai modèle d'éloquence. C'est aussi sous ces doubles traits que

Digitized by Google

les premiers historiens de la Grèce la peignent le mieux. Ménage n'a donné qu'une légère idée d'Aspasie, dans ses femmes philosophes; Bayle n'en parle qu'en passant, dans une note ajoutée à son article de Périclès : mais l'exact Burigny a rassemblé avec soin tout ce que les Anciens nous en ont transmis, et j'y renvoie mes lecteurs. Je ne prétends ici que la montrer comme maître de réthorique de Périclès. Saint-Preux, nous dit l'éloquent déclamateur de Genêve, instruisait sa prude Julie; et ici, une courtisane instruit le premier orateur de la Grèce ! Voilà ce que Cicéron nous assure; et Philostrate ajoute qu'Aspasie rendit avec usure, et en les embellissant, les leçons qu'elle avait reçues de l'illustre Gorgias. C'est elle qui inspira au dominateur d'Athènes cette éloquence victorieuse, que ses plus grands ennemis eux-mêmes comparaient aux éclats de la foudre. Elle fit sur lui le plus heureux et le plus bel essai de son éloquence, en lui communiquant par ses discours la haine qu'elle avait pour Samos, destructrice de Milet sa patrie; en l'engageant à la détruire elle-même. Par cette rare éloquence, bien plus encore que par ses charmes, elle vint à bout de se faire épouser par cet homme qui avait bien plus d'ambition que d'amour, et qui, par une telle alliance, risquait de perdre la seule idole de son cœur, l'exercice de la puissance suprême, si frêle en-

Digitized by Google

core dans ses mains victorieuses. En vain Aristophane et Cratinus la traitaient, sur le théâtre, de nouvelle Omphale, de nouvelle Déjanire de l'Hercule d'Athènes; en vain encore les enfans que Périclès avait eus d'un premier lit, se plaignaient hautement d'avoir une telle belle-mère, elle paraissait, elle parlait, et tout le monde était à ses pieds. Elle entrait cependant alors dans la vieillesse; ce qui prouve que sa considération tenait bien plus à son éloquence qu'à sa beauté. En voici une preuve, qui mérite d'être rapportée. Auparavant, les orateurs parlaient sans préparation et sous la seule inspiration du moment, et Périclès est le premier qui ait écrit ses discours. Or, il les écrivait pour être corrigés par Aspasie. C'était la grâce qui rectifiait les écarts du génie. Que dis-je? elle n'embellissait pas seulement par des teintes et des formes gracieuses les harangues de son époux, elle savait leur donner encore de l'énergie. De plus, elle composait elle-même pour lui des discours entiers; non de ces discours sans cesse délicats, fins, ingénieux, toujours plus agréables que pénétrans, toujours paraissant sortir de la bouche aimable d'une femme, mais de ces faisceaux de traits nerveux, rapides, retentissans dans l'ame, dont elle enrichît l'olympien d'Athènes. L'astre prédominant de cette femme était indépendant et de Périclès lui-même et de l'Univers. Elle faisait sa desti-

Digitized by Google

née toute seule ; et ce grand Périclès étant mort, elle resta sur son piédestal, toujours également admirée. Poursuivons. Veuve du plus illustre des hommes, âgée de soixante ans, elle se choisit encore un époux ; et quel époux ? un marchand de bestiaux. Ne riez pas de ce choix : la vieille Aspasie sait encore embellir ce qu'elle aime ; elle éleva son marchand de bestiaux aux premières dignités de la République. Dans sa jeunesse, on ne parlait que de sa grâce, de son esprit, de sa beauté. Mais dans la suite de sa carrière on parla bien plus de son éloquence. Elle devint à ce dernier titre l'idole des Athéniens. Sa réputation se répandit dans les pays étrangers. Cyrus le jeune honora Myrto, la plus chérie de ses maîtresses, du nom d'Aspasie ; et tous les peuples policés s'entretenaient de ses grâces et de son mérite. Elle inspira la verve des poëtes, et occupa la plume des historiens de la Grèce. Eschine, disciple de Socrate, fit un ouvrage qui portait son nom. Antisthènes, chef des Cyniques, composa sa vie. Elle fut elle-même auteur de plusieurs ouvrages, et de dialogues dont Athenée fait mention. Mais la nuit du tems, qui absorbe tout, les a dévorés. Platon ne nous en a conservé qu'un seul éloge qu'elle a composé aussi en l'honneur des Athéniens morts à la guerre. C'est Socrate qui en fait la lecture dans le Ménexène. Cicéron, qui le trouvait fort beau, nous dit qu'on le récitait

Digitized by Google

tous les ans à Athènes, où lui-même l'entendit quatre cents ans après la mort d'Aspasie. Je n'en rapporterai qu'un morceau. L'éloquente courtisane, après avoir étalé avec magnificence les exploits brillans des Athéniens depuis le commencement des guerres de Perse, anime son auditoire par une de ces figures hardies, si frappantes dans les grands orateurs de l'antiquité, et fait sortir des tombeaux les pères des Athéniens qui l'écoutaient. Voici ce que ces manes généreux disaient par sa voix à leur postérité :

« Enfans, vos victoires présentes font revivre notre bravoure passée : nous aurions pu vivre sans honneur, mais nous avons mieux aimé mourir avec gloire, que de couvrir de honte et nos pères et nos descendans; bien persuadés qu'un homme qui déshonore sa noble race ne mérite pas de vivre, et qu'il ne trouve d'amis, ni sur la terre parmi les hommes, ni après sa mort parmi les Dieux. N'oubliez donc jamais les leçons d'honneur que nous vous avons laissées, et que toutes les actions de votre vie soient guidées, marquées par la vertu. Songez que sans elle tout ce qu'on possède, tout ce qu'on fait est flétri par le vice et entaché d'opprobre. Les richesses, qui jettent tant d'éclat dans le monde, ne font jamais véritablement briller un lâche : ce n'est pas pour lui qu'il est riche, il n'est que le porteur d'une

Digitized by Google

magnificence étrangère. La beauté même et la force ne sont en lui que des ornemens déplacés, qui n'en font que mieux sortir sa turpitude. Et quelque estime qu'on fasse dans le monde du divin trésor de la science, ce n'est encore que le criminel instrument de l'artifice et de la ruse, quand il est séparé de la justice et des autres parties de la vertu. Non ce n'est pas là la sagesse. Faites donc de continuels efforts, détendez tous les ressorts de vos ames, pour vous élever au-dessus de nous et pour égaler nos ancêtres. Si vous n'êtes pas au moins nos égaux, nous rougirons de ces avantages que nous aurons sur vous. Vainquez-nous plutôt, et nous applaudirons à votre victoire. Vous nous vaincrez, nobles enfans, si, loin de descendre du poste d'honneur où nous vous avons établis, vous en partez comme d'un point fixe pour vous élancer au premier période de la gloire. Quelle honte à celui qui veut tenir un rang dans le monde, de ne valoir que par ses aïeux! Sans doute l'honneur des ancêtres est pour la postérité un magnifique trésor; mais ne pas entretenir ce trésor de gloire par des acquisitions nouvelles; le consumer soi-même, ainsi que celui des richesses, sans en rien transmettre à ses enfans; ne pas planter de nouveaux lauriers dans un champ si beau, c'est une honteuse dissipation, c'est une lâcheté impardonnable. Allez maintenant: si vous suivez ces maximes et

Digitized by Google

ces inspirations, vous êtes nos dignes enfans, et nous vous recevrons avec tendresse quand vous viendrez nous rejoindre dans le séjour de l'éternelle paix ; mais si vous ne nous apportez qu'une ombre dégradée et flétrie, vous n'êtes plus notre sang, ne vous attendez qu'à nos mépris. »

Je croirais faire tort au bon goût de mes lecteurs si je m'amusais à leur faire sentir le mérite de cet échantillon de l'étonnante Aspasie.

Jetons à présent un regard sur une suite d'ingénieux flagorneurs répandus pendant plusieurs siècles dans la Grèce.

ADULATIONS DES SOPHISTES DE L'ANTIQUITÉ.

Philostrate nous a laissé en grec des détails fort intéressans sur les trente-trois plus célèbres des sophistes, et j'ai analysé ce travail dans le dix-huitième volume de mes Soirées littéraires, page 48. J'y renvoie mes lecteurs, et j'ajoute ici, que ces discoureurs bannaux, si estimés de leur tems, si décriés depuis, n'étaient pas seulement des dialecticiens subtils, mais encore des panégyristes distingués. En cherchant la gloire, ils cherchaient aussi la forutne ; et pour atteindre cette déité volage,

Digitized by Google

il fallait flatter les puissances et faire sa cour aux riches. Le génie des Grecs ne se prêta que trop à cette bassesse, et tout homme vain qui avait des trésors, ne manquait jamais de trouver un encens mercenaire sous sa main libérale. Cet encens était d'autant plus doux, qu'il était préparé avec plus de grâce. Bien des têtes faibles s'en laissaient enivrer : c'est une odeur si enchanteresse pour la médiocrité ! mais les sophistes gagnaient peu avec les hommes véritablement grands. Alexandre ne put jamais goûter leurs flatteries ; Annibal s'en moqua ; Pompée rougissait de leurs complimens exagérés, et César évitait leur rencontre ; car plus on mérite la louange, dit Sénèque, plus on s'y refuse, *quò quis est laude dignior, eò laudem religiosiùs detrectat.* D'ailleurs un homme qui a fait de grandes choses les connaît encore mieux que son panégyriste, et souffre en conséquence de les voir détériorer sous une plume mal-habile. La flatterie ne va bien qu'aux orgueilleux, et le vrai héros n'a jamais d'orgueil, parce qu'il sent toujours qu'il aurait pu faire des choses qu'il n'a pas faites.

Il plaît à tout le monde et ne saurait se plaire.

Aussi, je le répète, ce n'est pas avec ceux-là que les sophistes réussissaient. Ces propagateurs de vanité se répandaient dans les cours des princes faibles, des tyrans su-

Digitized by Google

balternes, et, dans la suite des tems, ils inondèrent Rome sous les premiers empereurs. C'est là qu'ils étalèrent tout le scandale de leurs viles flagorneries. Ils y firent même des élèves, et quels élèves! des sénateurs eux-mêmes, les enfans des Scipion et des Emile. On sait, en effet, que ces méprisables descendans de tant de grands hommes, formés à une telle école, las d'encenser Tibère, et n'osant plus par respect louer la personne de ce monstre impérial, se rabattirent à faire l'éloge des poissons qui avaient l'honneur d'être mangés par lui : témoin ce beau compliment que fit le prince du sénat à un turbot du lac Lucrin, destiné pour la table du successeur d'Auguste. Le grave orateur, qui haranguait le poisson sur le bonheur dont il allait jouir, était malheureusement aveugle, et le croyait à sa droite, tandis qu'il était à sa gauche; mais, sans le voir, il ne l'en complimenta pas avec moins de grâce.

On peut voir dans Juvénal comment tous ces sophistes, après avoir essayé une pareille séduction dans la Grèce la semèrent à Rome. Ils abandonnèrent le séjour de Sicyone et d'Andros pour venir briller sur le mont Palatin ou sur le Viminal. C'étaient, au reste, des génies prompts, des imaginations ardentes, des orateurs sans cesse disposés à parler de tout, des hommes aussi entraînans que l'élo-

Digitized by Google

quent Isée. On pouvait hardiment les interroger sur tout ce qui tombait à la tête; on ne les trouvait en défaut sur rien. Grammaire, réthorique, géométrie, peinture, art du pugilat, science augurale, théorie de la danse, médecine, chimie, et la flatterie par excellence, un sophiste savait tout; il serait monté au ciel si vous l'aviez voulu,

Græculus esuriens in cœlum, jusseris, ibit.

Ils communiquèrent leur doux poison aux poëtes, ceux des littérateurs qui sont toujours les plus disposés à l'adulation. Ennius, Catulle, Lucrèce, n'en reçurent pas l'atteinte; mais Horace et Virgile s'y livrèrent un peu trop, quoiqu'avec un goût infini. Ovide en dépassa la mesure en demandant bassement grâce à un prince qui l'avait exilé; Lucain place sans façon l'horrible Néron au centre de l'Olympe, et serait bien fâché de ne le voir assis que sur l'un des pôles, qui tremblerait sans doute sous un si noble poids, et duquel un si bon prince ne pourrait voir sa Rome que d'un œil oblique,

Undè suam obliquo spectaret lumine Romam;

Martial n'osant s'adresser à Domitien lui-même, prend seulement la liberté de louer son cheval; un autre s'élève jusqu'au poinçon d'or avec lequel ce monstre couronné s'amusait à percer des mouches.

Digitized by Google

Tel est le terme honteux où vint aboutir une première flatterie. Mais je dois dire que deux des plus grands hommes de l'antiquité, Périclès et César, loin d'écouter cette sirène enchanteresse, permettaient plutôt la satire contre eux, que la louange. En effet, nous venons de voir que le premier laissait Aristophane, Cratinus, Eupolis, lancer contre lui le sarcasme sur le théâtre ; et nous apprenons que César ayant été déchiré par une épigramme aussi sanglante qu'ordurière, de Catulle, parvenue jusqu'à nous, alla trouver ce poëte plus que téméraire, à qui il dit : il me serait bien facile de me venger ; mais c'est ce que je ne ferai pas. Continuez, Catulle, de donner un libre cours à votre verve ; et moi-même, en continuant de vous pardonner, je ferai voir à Rome que je ne l'ai pas rendue si esclave que vous dites.

On est toujours étonné de voir avec quel charme les sophistes attiraient toute la Grèce à leurs leçons. Mais c'est qu'avec beaucoup d'esprit ils avaient encore l'art de flatter les vices dominans ; c'est qu'ayant remarqué le peu de goût que les hommes ont pour la vérité, ils avaient soin de couvrir son éclat importun des nuages de l'incertitude et de l'opinion ; c'est qu'en tournant en dérision les principes sévères de la morale, réduisant en problême l'existence d'un Dieu, exposant tous les attraits de la vo-

Digitized by Google

lupté, ils excitaient l'enthousiasme de la jeunesse, amie naturelle des nouveautés et de la licence. N'est-on pas toujours sûr de plaire aux hommes en les affranchissant des liens de leurs devoirs et en flattant leurs passions chéries ? C'est ainsi que dès l'aurore de notre révolution nous avons eu de même nos sophistes. Il n'y eut aucune ville, aucune bourgade de l'ancien empire des lis, où ils ne fissent tourner les têtes avec l'appât mensonger de la liberté et de l'égalité, tandis qu'ils n'aspiraient en effet qu'à la domination suprême, et où (ce qui est encore bien pis) ils calomniaient tout ce qu'il y avait d'honnête, pour louer tout ce qu'il y avait d'impur. La facilité avec laquelle ils entraînaient les faibles par leur éloquence artificieuse, et rompaient les freins les plus nécessaires de l'ordre social; le pompeux délire de toutes ces motions insensées qui retentissaient dans leurs comités tumultueux, et qui ont affligé la France par tant d'excès ; enfin tous ces grands mouvemens oratoires que le seul intérêt personnel dictait à nos patriotes ardens, n'étaient que des répétitions de l'ancien art sophistique. Rien ne se perd dans la nature, et le vice se retrouve bien mieux encore que la vertu. Puissions-nous avoir perdu pour jamais deux excès affreux qui déshonorent la littérature et corrompent la morale, la satire déchirante et la vile flatterie !

Après avoir noté les abus qu'on a faits de

Digitized by Google

l'éloge, l'ordre de mon sujet m'amène au plus grand panégyriste de la Grèce, qui fut pourtant un sophiste lui-même.

PANÉGYRIQUE D'HÉLÈNE, PAR ISOCRATE.

La Grèce ne produisit nul orateur comparable à Isocrate en élégance, en harmonie, en délicatesse. Je ne parle pas d'énergie et de grands mouvemens oratoires ; car sous ce rapport Démosthène est son maître : c'est comme Fléchier auprès de Bossuet, s'il est permis de comparer, en éloquence, des Grecs à des Français. Isocrate, qui vivait quatre cent trente-six ans avant l'ère chrétienne, avait formé ses oreilles à la mélodie sous la lyre de son père, qui était un excellent musicien, et il se perfectionna depuis sous les deux éloquens sophistes, Prodicus et Gorgias, dont j'ai tracé les portraits dans mes Soirées littéraires. Il fut maître à son tour dans l'art de bien dire, et toute la Grèce vola dans l'école d'éloquence qu'il ouvrit à Athènes, où il eut pour disciple ce même Démosthène qui devint si grand, et pour admirateur cet immortel Platon, à qui l'on donnait déjà pendant sa vie le surnom de divin. Isocrate joignait au talent oratoire la qualité d'excellent citoyen. Ayant appris la

Digitized by Google

défaite cruelle des Athéniens à Chéronnée, il n'y put survivre, et se laissa mourir de faim.

Wolfius a traduit du grec en latin tous ses discours ou harangues, avec neuf lettres qui nous sont restées de lui. Parmi ces ouvrages notre auteur a fait plusieurs panégyriques ; j'examinerai d'abord celui d'Hélène, qui a toujours passé pour son chef-d'œuvre.

Et j'observerai d'abord qu'on y trouve beaucoup de choses étrangères à son sujet, parce que ces Grecs s'amusaient toujours à ramasser des fleurs sur leur chemin. Son exorde est une entrée brillante ; mais on n'y voit point paraître son héroïne. Ce n'est qu'une critique harmonieuse et douce des sophistes dans le choix de leurs harangues. En bon Athénien, il s'égare ensuite dans l'éloge de Thésée, le plus grand héros de sa patrie, et le premier amant d'Hélène. Il ajoute, à ces deux digressions pompeuses, des excuses à son auditoire sur la hardiesse de son entreprise. Enfin, il arrive à sa belle. Il commence l'éloge d'Hélène par celui de sa brillante origine ; car ces fameux démocrates d'Athènes, ne laissaient pas que d'être fort épris de l'éblouissant avantage de la noblesse. « Non-seulement Hélène était fille de Jupiter, dit-il, mais ce Dieu s'en glorifiait. Il la reconnut publiquement ; et c'est un honneur qu'il ne fit à nul autre de ses enfans naturels, non pas même à Hercule ;

Digitized by Google

et la beauté remporta ce prix sur le courage. Par ce grand privilége, le maître de l'Olympe voulut montrer au monde que les belles sont nées pour donner des lois aux héros, jusqu'à ce que ces divinités mortelles veulent bien reconnaître elles-mêmes un maître sous un front couronné de lauriers. Ce fut ainsi que Thésée, vainqueur dans tant de combats, mérita, après tant de peines glorieuses, de faire naître le premier sentiment d'amour dans le cœur de la charmante fille de Léda. Et Thésée ne mérita pas seulement ce trésor de beauté par ses grands faits d'armes, mais encore par ses vertus civiles, par son éloquence, par tout ce qui peut rendre un homme illustre autant qu'aimable.

» Cet infatigable Thésée ayant ensuite rejeté les liens d'amour pour voler à de nouveaux hasards, et peu content des dangers qu'il courait sur la terre, ayant voulu en chercher de plus dignes de lui dans le sombre empire de Pluton, la beauté d'Hélène attira à Lacédémone tout ce que la Grèce avait de plus brillant en princes et en grands rois. Toutes les beautés de leurs Etats étant sans attraits pour eux, ils se disputèrent cette merveille à l'envi. Quand ils virent tout l'éclat de la jeune Tyndaride, ils furent mille fois sur le point de se l'arracher par la force des armes, et de devancer la fameuse guerre de Troie.

Digitized by Google

L'indécision de ses parens et la sienne continrent enfin ces fiers rivaux.

» Alors survint cette fatale dispute des trois grandes Déesses pour le prix de la beauté. Alexandre-Paris fut choisi pour juge. Junon lui offrit l'empire de l'Asie, Minerve lui promit toute la gloire guerrière, mais Vénus s'étant engagée à lui donner Hélène, obtint à l'instant la pomme d'or de la main du jeune berger. Cette conquête et la qualité de gendre de Jupiter lui parurent mille fois préférables à tous les empires du monde, à toutes les couronnes des héros. Il dédaigna l'ambition, et remplit son ame d'amour pour la plus ravissante des femmes. On a blâmé de son tems cet heureux pasteur de l'Ida, et on le blâmera peut-être encore aujourd'hui, d'avoir fait un pareil choix, comme s'il était plus beau d'occuper un instant un trône fragile, ou d'ériger des trophées sanglans, que d'avoir la douceur de vivre au sein de la beauté et du sentiment. Peut-on lui faire un crime d'avoir tout sacrifié pour cette femme céleste, dont l'enlèvement seul arma tous les demi-Dieux de l'Europe et de l'Asie?

» Mais ce ravissement fatal troubla le monde, et dérangea les sentimens de la nature eux-mêmes. En effet, quoique les Dieux et les Déesses fussent bien sûrs qu'il leur en coûterait la plus pure partie de leur sang pour rendre

Digitized by Google

Hélène à la Grèce; quoique Jupiter dut perdre dans cette funeste guerre son fils Sarpédon, Neptune son cher Cycnus, l'Aurore son aimable Memnon, Thétis son glorieux Achille, ils ne balancèrent pas cependant d'envoyer tous ces enfans généreux sous les murs de Troie, dans la pensée qu'il était plus beau pour eux de mourir pour la plus brillante de toutes les filles de Jupiter, que de vivre en souffrant que la Grèce fût privée d'un pareil ornement.

» La beauté exerce le plus absolu pouvoir sur les immortels et sur les hommes. C'est la grande force mouvante de la nature universelle. La beauté soumet à son empire Jupiter lui-même, malgré toute la puissance dont il est le suprême dispensateur. Elle le fait tomber à ses pieds glorieux. Elle le force de prendre les traits d'Amphitryon pour avoir le bonheur de voir Alcmène. Par elle il devient un or liquide pour pénétrer dans la tour de Danaé. Il cache sa divinité sous les plumes brillantes d'un cygne pour plaire à Léda, employant toujours l'art, mais jamais la violence, auprès de ces mortelles enchanteresses. Chasseur prudent et délicat, il se contentait de les surprendre avec des pièges de rose, et tels étaient les ménagemens qu'il croyait devoir à des natures si aimables et si tendres.

» Il fallait que la beauté eût des attraits bien

Digitized by Google

impérieux sur ces grands Dieux du ciel, puisque les Déesses, leurs épouses, leur pardonnaient souvent leurs larcins amoureux, à la vue d'une rivale séduisante dont elles ne pouvaient s'empêcher d'admirer l'éclat elles-mêmes. La beauté seule devenait un titre pour être admis dans l'Olympe, et nulle autre mortelle ne mérita mieux cet honneur qu'Hélène. Aussi, non-seulement elle obtint l'immortalité, mais encore une considération égale à celle des Déesses. Ses charmes tout puissans ont forcé le Destin et la Parque de faire un accord ensemble pour associer tour-à-tour ses deux frères au ciel. Depuis, pour consoler Ménélas, son époux, de toutes ses peines et de tous ses dangers, elle sut éloigner de sa tête toutes les calamités attachées à la race des Pélopides. Elle en fit même un Dieu, de mortel qu'il était. Elle ne voulut plus avoir que lui pour époux et pour amant, et une intimité si douce se propage toujours après tant de siècles. J'en ai pour garant toute la ville de Sparte, qui conserve si fidellement les vérités antiques, et dont tous les citoyens continuent tous les ans de faire à Thérapné, en Laconie, des sacrifices solennels en l'honneur de ces heureux époux, non comme on en offre aux héros et aux héroïnes, mais aux Dieux et aux Déesses.

» Hélène déploya bien toute sa puissance pour se venger du poëte Stesichore ; car cet impru-

Digitized by Google

dent fut frappé d'un aveuglement soudain, en déclamant une ode dans laquelle il s'était permis une invective contre elle. Mais ayant reconnu la cause d'un si triste accident, il se rétracta publiquement, et cette indulgente beauté voulut bien lui rendre la vue. La tradition nous apprend encore qu'elle apparut une nuit dans tout son éclat à Homère, et que ce fut elle qui lui ordonna de chanter les guerriers fameux qui avaient combattu sous les murs de Troie, dans le dessein de rendre leur mort plus glorieuse que la vie des autres mortels. On ajoute que c'est elle qui imprima à la poësie de cet heureux Homère tout le charme décevant qu'elle respirait elle-même.

» Ainsi, cette reine de beauté savait punir comme elle savait pardonner ; et à ce double titre, dont la réunion ne convient qu'aux immortels, elle mérite des sacrifices et des temples. Mais les amateurs des sciences et de la belle littérature lui doivent des hommages particuliers. C'est à nous de lui offrir les prémices de nos arts, et d'en donner des exemples à la terre.

» Je n'ai qu'effleuré les louanges de la divine Hélène. Combien n'ai-je pas supprimé de grands traits que j'aurais pu rapporter à sa gloire ! Suppléez à toutes mes omissions, ô vous qui courez la noble carrière de l'éloquence. Réunissez tous vos talens et tout votre zèle,

Digitized by Google

pour montrer au monde que la guerre de Troie est la cause d'Hélène. C'est pour elle et par elle, en effet, que tous les Grecs, réunis par la plus heureuse concorde, entreprirent cette expédition fameuse contre les Barbares, et que l'Europe éleva les premiers trophées des dépouilles de l'Asie. Avant cette brillante victoire que nous devons à la plus belle de toutes nos concitoyennes, ces Barbares que nous vainquîmes pour la rendre à nos climats, méditaient l'usurpation de nos villes, et leur Danaüs, fuyant de l'Egypte, s'était emparé déjà d'Argos ; Cadmus avait quitté sa lointaine Sidon, pour venir régner à Thèbes; les Cariens s'étaient emparés de nos îles, et le phrygien Pélops possédait tout notre Péloponèse.

» Mais depuis la conquête de Troie, la gloire guerrière enflamma tellement le cœur de tous les Grecs, qu'ils reprirent bientôt aux Barbares tant de cités, tant de contrées fameuses; en sorte que si un orateur plus habile voulait traiter ce sujet avec tout le développement qu'il exige, il trouverait l'occasion de faire bien d'autres éloges d'Hélène, et surpasserait infiment le peu que j'en ai dit. »

Voilà une esquisse légère de ce panégyrique si vanté des Anciens ; et pour le rendre moins insupportable en français, j'ai tâché de recueillir tout le nombre dont notre langue est

Digitized by Google

susceptible, en conservant, autant que j'ai pu, l'aimable abandon des Grecs, et cette molle négligence avec laquelle ils jetaient leurs sujets sans traduire trop servilement. Ce serait une chose fort instructive pour les jeunes gens et pour les amateurs, d'examiner les beaux discours des Anciens, d'après les règles de l'art oratoire; et de faire voir, en ne parlant que du seul panégyrique d'Hélène, combien la marche de l'éloquence grecque est différente de la nôtre.

Isocrate et ses émules ne pensaient qu'à démontrer, et nous voulons convaincre. Il résulte de là, que l'on cherchait à Athènes tous les moyens de plaire, et que l'on s'occupe assez généralement à Paris de preuves et de raisonnemens. Les Grecs étaient plus sensibles, nous sommes plus penseurs; il fallait qu'ils charmassent pour être écoutés, et nous ennuyons trop souvent nos auditeurs en ne les frappant pas. Ainsi, l'on prend le compas sur les bords de la Seine, et une guirlande de roses suffisait au Pyrée.

L'exorde d'Isocrate, dans le panégyrique d'Hélène, ne tient nullement à son sujet, ainsi que je l'ai dit, et c'est pour cela que je ne l'ai pas traduit. Par la même raison, j'ai passé fort légérement sur l'éloge de Thésée, et même sur celui du beau Pâris. Ces épisodes, fort agréables pour les Athéniens, plairaient

Digitized by Google

fort peu parmi nous. Mais ce qui doit être d'une grâce infinie pour tous les peuples et pour tous les tems, c'est l'éloge de la beauté, qui est la partie frappante de ce discours; c'est l'élégance naturelle et facile du panégyrique entier; c'est l'observation soutenue de toutes les bienséances oratoires, dans un sujet si délicat. Mais malgré toutes ces grâces qui peuvent servir de modèle, on voit que ce n'est ici qu'un joli discours de sophiste, une brillante amplification de rhétorique qui charme un instant, comme une belle symphonie, et qui ne laisse après elle qu'une impression aimable sans doute, mais légère.

Voyons si dans le même genre Isocrate sait joindre l'énergie à l'agrément.

ORAISON FUNÈBRE

D'ÉVAGORAS, ROI DE CHYPRE,

Adressée à Nicoclès, fils de ce Monarque, par le même Orateur.

« O BON Nicoclès! quand je vous vois honorer avec tant de piété le tombeau de votre père, et célébrer ses funérailles avec cette magnificence, ces jeux solennels, cette musique majestueuse, ces chœurs de danse, ces courses de chevaux encore, et ces grands combats de trirèmes, enfin cette pompe imposante

Digitized by Google

et supérieure à toutes les pompes, je suis bien sûr que s'il reste encore quelque sentiment après le terme fatal, le vertueux Evagoras, votre père, ressent la plus douce joie de cet éclatant hommage de votre cœur; mais souffrez que je vous dise qu'il sera bien plus flatté encore du juste tribut de gloire que peut lui offrir une plume éloquente, et que ses grandes actions attendent. Tel est en effet le plus cher désir des hommes généreux et magnanimes. C'est à ce besoin impérieux qu'ils sont toujours prêts à sacrifier toutes les douceurs de la vie elle-même, et à braver la mort pour rester honorablement dans la mémoire des peuples.

» Or, toute votre magnificence, ô Nicoclès, ne remplit pas ce grand désir de votre père. Elle montre seulement votre opulence. Cette belle musique et tous ces combats d'athlètes ne servent qu'à faire briller les talens des artistes et des fiers rivaux du pugilat : au lieu qu'un orateur habile, en traçant avec le pinceau du génie toutes les généreuses actions d'Evagoras, en perpétuerait la mémoire dans tous les siècles.

» D'ailleurs rien n'est plus juste que de louer des hommes estimables, à l'ombre desquels nous avons acquis nous-mêmes quelque estime, des hommes que nous avons connus, et à qui nous devons par conséquent des éloges dictés par la vérité. C'est encore là un grand

Digitized by Google

exemple d'émulation que nous donnons à la jeunesse, et le plus puissant aiguillon pour la porter à la vertu, en lui montrant à elle-même la gloire pour récompense au bout de la carrière.

» Mais de nos jours, où nous refusons l'encens le plus mérité aux hommes illustres que le trépas moissonne, comment ne serions-nous pas découragés ? On se contente de célébrer par des hymnes ceux qui sont morts au siége de Troie ; nos tragédies ne retracent que de vieux héros, et nous ne daignons pas voir les vertus de ceux qui vivent avec nous ; ils ne sont rien à nos yeux, et la plus indigne envie est l'unique cause de cette indifférence. La vertu des vivans nous pèse, elle nous choque.

» Faisons cesser, si nous le pouvons, ce travers si commun dans le monde, en donnant des éloges à nos contemporains qui les méritent. Je sais que ce n'est pas une chose aisée de se faire entendre avec faveur de la médiocrité, quand on célèbre un mérite trop éclatant ; mais rien ne doit arrêter un ami de la vérité, et je commence.

» Je dirai donc d'abord quels étaient les aïeux d'Evagoras, et nous verrons ensuite qu'il ne dégénéra pas de leur magnanimité.

» On sait que les plus illustres demi-Dieux sortis de Jupiter étaient les Æacides. Les autres

Digitized by Google

enfans de ce dominateur suprême de l'Olympe ne soutinrent pas également leur céleste origine ; et si quelques-uns de ceux-ci devinrent des héros, plusieurs autres rampèrent avec l'humble vulgaire. Toute la race d'AEacus ne cessa jamais, au contraire, de se signaler par les plus belles actions. Ce grand AEacus s'était acquis un tel éclat de gloire, que dans le tems de l'horrible sécheresse qui désola jadis toute la Grèce, les chefs de nos cités allèrent implorer son courage et sa piété pour les délivrer de ce fléau. Il les en délivra, et tous les Grecs, par reconnaissance, érigèrent en commun dans son île d'Egine ce temple fameux que le tems n'a pas encore détruit. Il continua de bien mériter du genre humain tant qu'il resta sur la terre ; et il ne quitta une si belle vie que pour aller s'asseoir glorieusement au tribunal de Pluton et de Proserpine. Il laissa deux fils qui suivirent fidellement de si beaux exemples. Télamon, l'aîné, alla combattre le parjure Laomédon avec Hercule ; et Pélée, le second, après avoir couru les plus grands dangers dans la guerre contre les Centaures, mérita la main de la plus belle des Néréides ; les Dieux, qui lui donnèrent Thétis, voulurent encore, par une faveur unique, chanter son épithalame, et mortel il fut reçu dans les bras d'une immortelle.

» Télamon devint père du brave Teucer, et

Pélée donna le jour au grand Achille, dont nul mortel n'égala jamais la vertu guerrière. Ajax joignit ses lauriers à ceux de ses pères. Ces nobles demi-Dieux bâtirent Salamine, où leur glorieuse postérité règne encore.

» Tels furent les aïeux d'Evagoras. Avec de si brillans avantages il apporta encore en naissant les dons réunis de la beauté, de la force, de la sagesse. Sa beauté est attestée par ceux qui l'ont connu, sa sagesse par ceux qui ont vécu avec lui, sa force par toutes les palmes olympiques qu'il a méritées. Dans sa plus grande jeunesse il avait déjà donné des preuves si frappantes de son ascendant dans l'art du héros, que tous les rois voisins auraient tremblé pour leur couronne, si sa réputation de justice, égale à celle de son courage, ne les eût rassurés, et ils ne furent pas trompés dans cette attente qu'ils avaient de sa vertu; car tant qu'il vécut en homme privé, il respecta leur sceptre; et lorsque le destin l'appela lui-même à la puissance souveraine, il n'y monta pas comme un ambitieux par l'impiété: la justice, au contraire, fut son guide constant dans la recherche de l'empire.

» En effet, un des principaux personnages de sa patrie ayant dressé des embûches au tyran qui la dominait, ne se contenta pas de tuer ce tyran, il voulut encore entraîner Evagoras dans sa chûte, persuadé qu'un tel

Digitized by Google

homme ne souffrirait jamais son usurpation. Evagoras fut donc contraint, pour éviter la mort, de se réfugier en Cilicie. Mais dans cet exil il montra bien plus de courage que la plupart des hommes qui éprouvent de pareils revers. Ces révolutions fatales abattent naturellement ceux qui en sont les tristes victimes, et le courage les abandonne en même tems que la fortune. Mais, bien loin que l'homme dont je parle donnât cet ascendant au malheur sur lui, ce fut dans son exil même, et lorsqu'il n'était encore qu'un simple citoyen, qu'il conçut le grand dessein de régner; et pour arriver au trône il dédaigna d'employer les indignes bras des bandits et des brigans. Guidé par l'honneur et la justice, il ne choisit que cinquante hommes vertueux et braves, avec lesquels il se disposa à rentrer glorieusement dans sa patrie, ou du moins à périr sans reproche. Il s'embarqua donc pour une si grande entreprise avec si peu de compagnons d'armes, en conservant toujours la hauteur de son courage, en redoublant encore celui des autres. On le suivit comme on suivrait le Dieu des batailles, et tous affrontèrent également la mort à ses côtés. Ainsi, comme s'il eût eu une armée imposante, ou qu'il eût dès-lors prévu l'événement, il exécuta fièrement sa descente dans l'île, sans daigner s'y assurer d'une place forte, sans examiner même quel était le nombre

Digitized by Google

des citoyens qui embrassaient sa cause. A la tête de ses braves il vola comme la foudre aux portes de la capitale. Il est déjà dans les cours du palais. Et dans le tumulte ordinaire à ces révolutions subites, la surprise, l'épouvante, la terreur, glacent tous les esprits. La plus grande partie est en fuite, et le plus petit nombre, qui combat encore pour le tyran, perd courage. On compare la cruauté du rival d'Evagoras avec la vertu de son vainqueur. On respire, on est dans la joie, le tyran n'est plus, et le brave Evagoras est proclamé roi de Salamine.

» Quand je finirais ici de parler, on conviendrait sans doute aisément de la valeur brillante de ce prince et de la grandeur de l'action que je viens de rapporter. Mais je puis ajouter de nouveaux fleurons à sa couronne. Si je disais que nul des rois de son tems n'a régné avec tant de vertu et de gloire, ce serait choquer trop d'amours-propres, et mon discours n'aurait pas de fin. Pour ne pas offenser les vivans, choisissons donc les plus illustres morts. De tous ceux qui ont régi un sceptre héréditaire, en est-il un qui ait couru de si grands dangers qu'Evagoras? et lequel de ces rois eux-mêmes, à moins qu'il ne fût lâche, n'aurait pas mieux aimé tenir sa couronne d'un tel père, que du sien qui n'aurait rien fait ? Evagoras n'a pas eu seulement le mérite de reconquérir si glorieusement l'héritage de ses pères, il l'a re-

Digitized by Google

conquis encore avec clémence. Il ne ressemble pas à ces ambitieux, qui, profitant d'un souffle favorable de la fortune, s'emparent d'un royaume étranger par adresse et par ruse; qui ne doivent leurs conquêtes qu'à la perfidie : tel que fut Cyrus, qui ravit indignement la couronne des Mèdes; tels que plusieurs princes grecs et barbares, qui ne furent pas plus justes dans leurs victoires.

» Non-seulement Evagoras fut aussi brave que ce grand Cyrus si vanté, mais il fut encore infiniment plus vertueux et plus juste : sa clémence égalait sa bravoure; et ce fameux roi de Perse assassina le père de sa mère! Tous les rois, tous les héros, tous les demi-Dieux ont souillé leur vie par quelque tache. Celle d'Evagoras est toujours restée pure.

» Mais il joignit encore à la vertu et au courage le grand art de régner avec sagesse. Quoiqu'il eût reçu de la nature un esprit très-pénétrant, et qu'il se fût perfectionné le jugement par la méditation et par l'étude, il eût cependant la prudence de ne jamais prendre une résolution précipitée; il doutait, il délibérait, il se donnait le tems nécessaire pour agir, bien persuadé qu'en réglant son esprit il réglerait aussi son royaume, et que l'ordre de l'un influerait toujours sur l'ordre de l'autre.

» Il s'appliqua sur-tout à bien connaître les hommes. En voyant les uns uniquement occupés

Digitized by Google

de leur corps, et ne pensant nullement à leur ame, il les jugeait non-seulement incapables de rien de grand, mais encore susceptibles de faire beaucoup de mal par leur habitude de plaisirs et d'oisiveté. En remarquant, au contraire, les autres attachés à la vertu, à leurs devoirs, joyeux encore dans leurs travaux et dans leurs peines mêmes, il les distinguait, les considérait, les employait utilement dans l'ordre civil. Par une étude aussi soutenue de tous ceux qui l'entouraient, il vint à bout de connaître les dispositions de tous ses sujets, et les bonnes ou mauvaises intentions qu'ils pouvaient avoir. Mais il était trop vertueux pour admettre les délations; et quand il était contraint de punir, il suivait sa propre conviction, et jamais l'impression des autres. Il ne manquait jamais de s'asseoir au tribunal, afin qu'il y eût plus de justice et sur-tout de modération. Ami sincère des hommes, il était encore l'adorateur fidelle des Dieux. Enfin, il gouvernait ses Etats avec tant de sagesse, que les étrangers qui arrivaient ne portaient pas moins d'envie à ses heureux habitans, que d'admiration à celui qui les gouvernait.

» C'est ainsi qu'il passa toute sa vie, sans jamais nuire à personne, en respectant les hommes vertueux, en régissant le sceptre d'une main paternelle et ferme, en punissant avec

Digitized by Google

indulgence, en demandant des conseils, quoiqu'il n'en eût pas besoin, en délibérant avec ses amis, en s'entourant d'une société douce, en se faisant généralement respecter, non par la contraction sévère des muscles de son visage, mais par un abord facile, par la plus parfaite égalité d'ame, par la constance la plus inviolable dans tous ses engagemens, par l'indifférence qu'il avait pour les vains avantages de la fortune, par l'estime qu'il faisait de la probité, par les bienfaits qu'il répandait sur le mérite, par la grandeur d'ame qui donnait encore un nouveau relief à toutes ses belles qualités. Il n'était imposant que par cet ascendant vainqueur qui rendait involontairement tout le monde esclave auprès de lui; et sa supériorité brillait sur-tout, en ce qu'il conduisait la volupté au lieu de se laisser conduire par elle comme le reste des humains. Ajoutez que les impôts ne pesèrent jamais sur son peuple; ajoutez qu'il ne négligea rien de ce qu'il est décent à un grand roi de faire. Pour remplir plus dignement l'auguste fonction dont il était chargé, il adopta les lois les plus sages des principales républiques. Populaire aux yeux de la multitude qu'il rendait heureuse, grand politique dans l'administration de l'empire, général brillant à la tête de ses armées, c'était un roi accompli, parce qu'il réunissait tout ce que ce rang suprême exige.

Digitized by Google

» Mais ses actions seules le louent bien plus magnifiquement que toutes les paroles. Quand il prit le sceptre de Salamine, ce n'était qu'un peuple défiguré par la barbarie, et qui gémissant sous l'empire des Phéniciens, fermait ses barrières aux Grecs; un peuple qui n'avait nulle idée des arts, nul commerce, nul port. Evagoras tira, pour ainsi dire, Salamine du néant. Il l'agrandit d'abord par l'augmentation d'une contrée voisine; il la fortifia de remparts imposans; il construisit des trirèmes, enfin il embellit sa capitale au point que c'est aujourd'hui une des plus belles villes de la Grèce. Elle est devenue si puissante, que ceux qui la méprisaient sont devenus jaloux de sa gloire. Il ne fallait pas moins qu'un tel homme pour opérer un pareil miracle. Par lui son peuple, dépouillé de toute sa barbarie, rivalise avec nous en modération, en littérature, en politesse. Les habitans de Salamine avaient plus d'aversion pour nous que pour leurs tyrans, et vous les voyez aujourd'hui devenus nos amis les plus sincères! Ils nous demandent des épouses pour leurs enfans. Nos études, nos arts, notre poësie, notre musique, sont leurs goûts ordinaires, et une ville barbare est parvenue à toute la délicatesse d'Athènes, par le génie et l'ascendant d'un seul homme. Tel est même l'attrait qu'inspire la vertu d'Evagoras, que plusieurs illustres Grecs quittent

Digitized by Google

leurs foyers pour aller vivre à sa cour, et qu'ils aiment mieux passer leurs jours sous un roi que de rester dans leurs républiques. L'exemple leur en fut donné par notre généreux Conon, qui après la défaite cruelle qu'éprouva sa valeur devant Lysandre, pendant la guerre du Péloponèse, préféra l'asile que lui offrit Evagoras, à celui de tant d'illustres potentats, parce qu'il était sûr de trouver auprès de lui plus de sûreté et plus de moyens efficaces pour sauver la Grèce. Et son attente ne fut point déçue. Un héros est toujours prêt à consoler un héros. Celui d'Athènes trouva des secours puissans dans celui de Chypre, pour opposer aux Lacédémoniens qui ravageaient l'Attique comme un torrent débordé. Evagoras lui donna une flotte nombreuse, avec laquelle il vengea sa première défaite, et arracha la ville d'Athènes des mains avides et jalouses des Lacédémoniens. C'est ainsi que le roi que nous célébrons sacrifiait toute sa puissance à notre gloire, et vous n'avez pas oublié tous les honneurs que notre reconnaissance lui rendit aussi pour des bienfaits de cette importance. Nous plaçâmes son image magnanime à côté de celle de Jupiter; nous l'appelâmes notre libérateur et notre père.

» Il nous avait à peine sauvés avec cette générosité divine, qu'il se trouva lui-même engagé dans la plus dangereuse guerre. Cyrus,

Digitized by Google

le jeune était venu l'attaquer dans son île de Chypre, avec un appareil formidable. Personne ne pouvait s'imaginer qu'Evagoras lutterait avec succès contre toutes les forces des Perses commandées par un prince tout brillant de gloire et adoré de ses peuples. Il fit cependant ses dispositions dans un calme intrépide. Les dangers qui le menaçaient agrandissaient son courage. Son ame lui tint lieu de soldats qu'il ne pouvait avoir en nombre suffisant ; il donna l'impulsion à la victoire, et rien ne put l'arrêter. Ayant repoussé avec le succès le plus étonnant les ennemis de son île, il alla conquérir la Phénicie, prendre Tyr d'assaut, subjuguer la Cilicie. Ses victoires jetèrent l'alarme et la désolation dans toute la Perse, et le grand roi fut obligé de venir demander la paix à sa vertu guerrière. Il avait fallu dix ans à tous les héros de la Grèce pour faire tomber les murs de Troie, et mon Evagoras, avec sa pauvre Salamine seule et son courage, mit tous les peuples de l'Asie en déroute.

» Sa vie entière est un tableau de merveilles. Né dans un état privé, sa vertu lui mérita une couronne. Il régénéra les hommes qu'il avait à régir. Son peuple était barbare, il le civilisa. Par lui, les Cypriotes devinrent des Grecs ; il fit des guerriers d'une multitude d'hommes efféminés ; il inspira l'amour de la vertu aux esclaves de la volupté. Avant lui, la culture

Digitized by Google

des terres était négligée et méprisée dans toute la Chypre, il remit en honneur ce premier art des humains, et répandit une heureuse abondance dans ses Etats. Ayant établi la prospérité parmi les siens, il tend une main protectrice aux étrangers qu'on opprime, il défend Athènes contre l'ambition de Lacédémone. Les Perses viennent l'attaquer, il repousse leurs armées nombreuses, il leur accorde la paix, devient leur ami sincère, les défend eux-mêmes contre leurs agresseurs injustes.

» Mais s'il fut admirable dans tout le cours de son règne, il fut aussi le plus heureux des mortels. Que manqua-t-il en effet à sa félicité? Il était sorti du sang le plus noble de la terre; il avait tous les avantages du corps : la force, la beauté, une taille de héros, une figure qui commandait le respect et l'amour, et qui aurait mérité l'empire de toute l'Asie. Ayant acquis le trône de la manière la plus honorable, il l'occupa toute sa vie avec gloire. Il naquit mortel, mais il laisse après lui un nom qui ne mourra pas. Il ne vécut qu'autant qu'il fallait pour ne pas sentir les infirmités désolantes de la vieillesse. Il eut encore le bonheur si rare d'avoir beaucoup d'enfans, et tous vertueux, tous honorés de titres brillans : les uns rois, les autres princes, et ses filles reines. Enfin si les poëtes ont dit de quelque mortel privilégié que c'était un Dieu parmi les hommes,

Digitized by Google

personne n'a jamais mieux mérité cette belle dénomination qu'Evagoras.

» Je suis loin d'avoir rapporté tous les traits qui ont rendu sa vie si pleine de bonnes choses, et je n'ai pas assez de force pour l'élever à la hauteur qu'il mérite : du moins je lui ai offert le tribut de louanges dont je suis capable.

» O vous, bon Nicoclès, digne fils d'un tel père, et honoré comme lui du beau titre de roi, j'approuve infiniment le zèle qui vous porte à révérer son image, à lui élever des monumens de bronze, à célébrer sa mémoire dans ces jeux funèbres; mais croyez que vous l'honorerez bien davantage en lui offrant les dons du cœur, dans de belles harangues fondées sur la vérité seule. C'est le plus digne éloge qu'on puisse faire des grands hommes qui ne sont plus ; c'est l'unique encens qui puisse plaire encore à leurs manes généreux. La beauté et les avantages du corps s'éteignent pour jamais avec nous, mais la vertu triomphe du trépas; les sages la suivent après le dernier soupir, ils la ressuscitent dans leurs discours, ils continuent de charmer les vivans par l'éloge des morts, ils peignent les hommes de bien beaucoup mieux que les plus habiles peintres, puisqu'ils nous rendent non-seulement leurs traits, mais leurs mœurs, leur bonté, leur ame. O Nicoclès ! c'est pour cela que je vous adresse cette légère esquisse des qualités estimables de votre

Digitized by Google

père. Je désirerais qu'elle fût assez parfaite pour vous servir de modèle, à vous, à vos enfans, à tous les descendans du magnanime Evagoras; elle vous éléverait à l'amour de la sagesse; votre émulation s'enflammerait au récit de tout ce qu'il a fait de bon. Vous n'auriez pas besoin d'aller chercher de grands exemples ailleurs, vous les trouveriez dans l'histoire de celui que vous pleurez. Mais déjà vous marchez dignement sur ses pas, vous égalez en savoir les plus illustres Grecs, et parmi les rois qui, de nos jours, s'arrachent du sein de l'opulence et de la volupté pour gravir au temple de la Sagesse, vous êtes celui qui en approchez davantage. Malgré ce beau zèle qui vous anime, j'imiterai encore, par amour pour vous, les maîtres de nos gymnases, qui ne cessent d'exhorter les jeunes athlètes vainqueurs à ne pas se reposer sur leurs lauriers, et je vous répéterai qu'après en avoir vaincu tant d'autres dans la carrière de la vertu, il faut tâcher de vous y surmonter vous-même. Votre naissance et votre rang sublime vous en imposent la loi, et vous êtes obligé d'égaler votre père, et les grands Æacides dont vous descendez; il faut valoir mieux que tous vos contemporains; il faut être indigné contre vous de voir quelqu'un qui vous surpasse. Rejeton de Jupiter et fils d'Evagoras, il ne vous est pas permis de n'avoir que le second rang parmi

Digitized by Google

les héros. Continuez donc de vous livrer à l'étude de la sagesse, et vous aurez bientôt sur la terre le rang qui vous convient. »

Au lieu de traduire servilement Isocrate, ce qui n'aurait ni instruit ni intéressé, j'en ai pris la substance, et j'en ai fait sortir ce qu'il a de plus saillant en morale et en éloquence. Wolfius, qui regardait avec raison ce discours comme un chef-d'œuvre, ajoute que l'orateur y a tracé le portrait d'un prince accompli, comme avec le pinceau d'Apelle, *tanquam Apellis penicillo héroïci viri illustrem imaginem expressit.* Nos lecteurs en jugeront sans doute de même. Je dirais volontiers que ce discours ressemble à un ruisseau qui coule doucement sans s'arrêter, sans trouver le moindre obstacle. Il n'y a ici que des ornemens naturels : on n'y voit point d'esprit, point d'antithèses, point d'efforts ; mais une molle aisance, de la grâce et la véritable éloquence attique, que l'on comparait à l'abeille de l'Hymette, allant composer son miel des plus douces fleurs de la prairie voisine. Voilà surtout ce qui distingue les compositions d'Isocrate, fort différentes de celles de Cicéron, de Pline et de tous ceux qui sont venus depuis, comme on le verra sans sortir de ce volume.

Je dois dire ici que le roi Nicoclès, à qui ce panégyrique est adressé, était un ami d'Isocrate. Cet orateur lui adressa encore un autre dis-

Digitized by Google

cours fort estimé, sur l'*art de régner*, et dans lequel il lui donne d'excellens conseils que les rois ne connaissent guère. Je ne traduirai point ce dernier. Mes lecteurs aimeront sans doute mieux celui qui va suivre, quoiqu'il soit d'un genre fort extraordinaire, ainsi que le titre seul l'annonce.

ELOGE DE BUSIRIS,

Adressé au Sophiste Polycrate.

Les personnes un peu instruites seront bien étonnées d'entendre ici louer par Isocrate ce cruel Busiris, fils de Neptune et de la Nymphe Lybie, qui prenait le monstrueux plaisir d'égorger sur un autel tous les étrangers qui arrivaient sur ses terres. Ce barbare était donc bien loin de mériter un éloge, et Virgile nous dit aussi qu'il n'en reçut jamais, *illaudati Busiridis aram.* Cependant Virgile, qui vivait quatre cents ans après Isocrate, ne pouvait pas ignorer l'existence du panégyrique dont je vais rendre compte. Est-ce sérieusement ou par ironie, ou pour montrer tous les artifices de l'art de bien dire, que notre orateur loue un pareil monstre : c'est ce que l'on distinguera mieux après avoir lu le discours lui-même. Je dirai seulement ici, que l'orateur adresse cette

Digitized by Google

composition au sophiste Polycrate, que la pauvreté avait contraint d'aller se faire maître d'école dans l'île de Chypre, et qui avait eu l'infamie de poursuivre, avec Anytus et Mélitus, la mort du vertueux Socrate, dans un discours public aussi répréhensible que celui qu'il avait composé à la gloire de ce même Busiris, en sorte que le panégyrique d'Isocrate n'est qu'une réfutation, une critique, un tour de force de sophiste. Mais écoutons-le lui-même.

« O Polycrate! en apprenant le changement subit qui vient d'arriver dans votre fortune, je vous aurais dit franchement, si j'avais pu vous rencontrer, que ce malheur ne vous est arrivé qu'à la suite de quelques-uns de vos discours; et je n'aurais pas manqué de vous donner de vive voix les conseils que les amis de la sagesse se doivent entr'eux; mais n'ayant pu vous parler, je vous écris. Je sais cependant que les malheureux ne se persuadent guère que c'est leur intérêt qui engage à leur faire des remontrances, mais le plaisir de relever leurs fautes. Cette réflexion ne m'empêchera pas de vous tenir, pour votre bien, le langage de la vérité, au risque de vous déplaire.

» Comme je suis bien certain que rien ne vous flatte tant que votre panégyrique de Busiris, et votre accusation contre Socrate, je

Digitized by Google

vais tâcher de vous prouver que vous avez manqué à votre devoir dans l'un et l'autre de ces discours.

» N'est-il pas vrai, Polycrate, qu'on ne doit ni louer ce qui est blâmable, ni blâmer ce qui est digne de louange? Cependant vous nous avez représenté Busiris sous les traits les plus flatteurs, et voulu justifier un homme qui massacrait ses hôtes et qui les dévorait lui-même. Vous avez ensuite indignement invectivé contre le bon Socrate qui faisait du bien à tout le monde. Or, si ces deux hommes pouvaient revenir de l'empire des morts, l'un sans doute vous rendrait grâce de lui avoir donné un encens dont il était si indigne; mais l'autre, malgré toute sa douceur, vous accablerait de la plus juste colère. Et alors, au lieu de vous glorifier, ne devriez vous pas rougir des actions de grâces de l'ennemi de l'humanité, et mourir de honte sous les reproches du plus sage des hommes, assassiné par votre éloquence criminelle.

» Si nous vous en croyons, Busiris ne fut que l'émule d'Eole et d'Orphée. Mais Eole se contentait de renvoyer dans leur patrie les étrangers qui arrivaient dans ses Etats, et ne les immolait point. Orphée ramenait les morts des Enfers, et n'y faisait pas descendre les vivans avant leur destin. Comment d'ailleurs Busiris aurait-il pu être l'émule d'Eole et

Digitized by Google

d'Orphée qui n'étaient pas encore au monde quand il vivait lui-même ?

» Vous n'avez pas d'ailleurs su tirer parti de votre sujet. Ce n'est pas ainsi qu'on doit flatter, et je louerais Busiris bien autrement. C'est même ce que j'ai envie de faire, quoique ce sujet ne soit nullement honnête, et qu'il ne comporte pas la gravité de la belle éloquence, qui ne doit avoir que la vérité pour base. Je commence donc.

» Il ne me sera pas difficile d'abord de montrer la noblesse d'un tel héros. Son père était Neptune, et sa mère la nymphe Lybie, fille d'Epaphus, qui lui-même était fils de Jupiter. Lybie fut la première femme qui régna dans cette grande contrée à laquelle elle a donné son nom. Mais Busiris sortit d'un sang si généreux qu'il dédaigna l'héritage de sa mère, comme une chose au-dessous de sa haute destinée, et voulut s'illustrer lui-même par des conquêtes personnelles, en transmettant à la postérité des monumens qui ne fussent dus qu'à son courage. L'amour de la gloire le rendit donc conquérant; il terrassa tous les rivaux qui osèrent lui résister, et après avoir acquis une grande puissance, il alla fixer son empire en Egypte, qu'il regarda comme le pays le plus désirable de l'univers, tant on y trouve d'avantages réunis. Il y avait remarqué, en effet, une nature de climat et une abondance

Digitized by Google

de productions dont il fut frappé. Les autres contrées sont inondées par des pluies continuelles, ou sujettes à de rudes frimats, ou dévorées de chaleurs funestes. L'Egypte, au contraire, est placée sous le plus beau ciel, et dans le lieu le plus délicieux du monde. Opulente en toute espèce de biens, elle est fortifiée encore d'un rempart éternel; c'est-à-dire, du Nil, qui, en la garantissant contre les ennemis du dehors, fertilise annuellement ses terres privilégiées. C'est une barrière qu'il n'est permis à nulle puissance de franchir; c'est un fleuve protecteur et facile à conduire, qui met à l'abri de toute hostilité les heureux habitans que son onde renferme; c'est le véritable Dieu de l'Egyte, qui lui tient lieu de la pluie que Jupiter est obligé de dispenser à toutes les autres régions. Toutes les richesses abondent ainsi au Canope, où l'on vient encore chercher tous les bleds superflus pour les exporter dans les contrées voisines. Tout est animé dans ce pays de délices. Les uns y exercent les glorieuses fonctions du sacerdoce, les autres cultivent les arts libéraux, ceux-ci méditent la science du guerrier, ceux-là réfléchissent sur la morale et sur les lois, ou sur la nature des choses, ou sur les moyens de guérir les hommes. C'est là que nos premiers philosophes ont été puiser la sagesse, et les Spartiates les principes de leur gouvernement; c'est là qu'on file doucement

la vie dans la pratique d'une vertu facile, sans envie, sans ambition, sans maladie. Les prêtres y forment les mœurs, et le peuple y pratique sans effort la justice, la tempérance, tous ses devoirs. Exempts de toutes les passions violentes qui abrégent les jours des autres humains, les Egyptiens arrivent à la plus grande vieillesse, en contemplant les merveilles du ciel et de la terre, en étudiant l'astronomie et la géométrie; mais bien plus encore, en remplissant les obligations que nous avons aux Dieux, en rendant les services que nous devons aux hommes, et ceux que chacun se doit à lui-même. Tout est pur et chaste dans cette région fortunée. On n'y connaît ni serment, ni constitution. La seule habitude du bien y tient lieu de tout.

» Tel est le vertueux pays que Busiris choisit pour y fixer son empire. Mais ce ne fut pas dans l'intention d'y commettre les crimes dont on a calomnié sa mémoire, et je ne saurais me persuader que le fils de Neptune et d'une si douce nymphe, ait pris de préférence l'asile de la sagesse pour y sacrifier ses hôtes et dévorer des hommes vivans. Non, non, l'ordre des tems s'oppose lui-même à ce mensonge injurieux. En effet, les détracteurs de Busiris avancent qu'Hercule lui donna la mort pour le punir de tout le sang qu'il avait versé. Or, tous les historiens conviennent qu'Hercule

Digitized by Google

vécut quatre âges d'hommes après Persée, fils de Jupiter et de Danaé, et que Busiris était encore plus vieux de deux cents ans. Mais vous, Polycrate, vous avez mieux aimé suivre et adopter les fables des poëtes contre celui dont vous aviez entrepris l'éloge, que de vous conformer à l'ordre des dates. Ne deviez-vous pas savoir que les poëtes ne vivent que de fictions, et qu'ils ont ainsi calomnié mille héros, et des Dieux eux-mêmes ? Oui, des Dieux. Ils nous en ont peint quelques-uns avec des traits qui conviendraient à peine aux plus scélérats des humains, avec des couleurs si noires, que nous ne voudrions pas les donner à nos ennemis. Car non-seulement ils imputent aux immortels des vols et des adultères, ils les accusent encore d'avoir dévoré leurs enfans, d'avoir mutilé leur père, d'avoir profané la couche de leur mère. Et pour de tels forfaits ces poëtes criminels nous débitent que les uns de ces Dieux sont restés impunis; que d'autres, chassés du ciel, ont été errans et vagabonds sur la terre, où ils furent réduits à la plus cruelle indigence; que ceux-ci furent condamnés à perdre les yeux; que ceux-là déclarèrent une guerre impie au reste de l'Olympe.

» Orphée, le premier d'entr'eux qui se permît un pareil langage, en fut bien puni, puisqu'il fut déchiré en lambeaux par des

femmes furieuses. Nous n'imiterons pas son impiété, si nous voulons être sages. Mais sans parler ici des Dieux dont les actions sont nécessairement pures, je crois aussi que nul vice ne doit souiller leurs enfans, je crois qu'ils sont tous vertueux. Ce sont eux, en effet, qui ont donné les premières leçons de vertu à la terre. Nous tenons d'eux la science et tous les arts libéraux. Si nous avons des vices, ils viennent de nous. Pourquoi les rejeter sur les Dieux et sur le sang des Dieux? Puisqu'ils veillent continuellement sur nous, pourraient-ils ne pas avoir, du moins pour leurs enfans, la même animadversion que nous exerçons sur les nôtres? comment, en un mot, les auteurs de la vertu pourraient-ils être les auteurs du vice, à plus forte raison le tolérer, ne pas l'empêcher?

» Ainsi, Polycrate, au lieu de louer Busiris, vous lui avez donné des vices qu'il pouvait ne pas avoir, vous l'avez déshonoré. En effet, quand vous confirmez tous les outrages des poëtes contre lui, que dites-vous pour sa gloire? Vous affirmez que tous ses semblables ne valaient pas mieux que lui. Et c'est là le plus misérable des subterfuges, le plus détestable de tous les raisonnemens. Est-ce que le nombre des criminels peut jamais justifier le crime? Ne voyez-vous pas que par cette indigne excuse vous ouvririez la porte à tous

Digitized by Google

les désordres, à toutes les infamies? Si vous aviez reçu dix soufflets injustes, celui qui vous donnerait le onzième serait-il excusable à vos yeux? Jugez donc les autres comme vous vous jugeriez vous-même, et croyez que les monstres qui auraient précédé Busiris, ne retranchent rien aux cruautés que vous lui laissez.

» Cessez donc, Polycrate, de choisir de semblables sujets de louanges, qui ne sauraient jamais persuader personne. Peut-être aussi n'était-ce pas votre intention, et vous ne vouliez vraisemblablement que montrer à la jeunesse de quelle manière on pouvait défendre une cause injuste et difficile. Or, soyez persuadé encore que vous n'en avez pas même trouvé le moyen. Cherchez, pour excuser votre éloquence, des héros qui ne vous déshonorent point par les flatteries que vous croiriez devoir leur donner. Ce serait de fort mauvaises leçons de morale pour les jeunes gens. Souffrez, je vous prie, ce conseil de moi, quoique mon âge n'approche pas encore du vôtre. »

Ce précis de l'éloge de Busiris suffira aux lecteurs pour en porter leur jugement. Isocrate était loin de vouloir préconiser le vice, ainsi que je l'ai prouvé dans une note que j'ai donnée sur lui, *pag.* 57 de mon XVIII.ème vol. des Soirées. C'est plutôt ici une critique qu'il fait de Polycrate, pour avoir choisi un pareil sujet; et

Digitized by Google

s'il entreprend lui-même ensuite le panégyrique de Busiris, c'est comme un tour de force qu'il fait pour montrer les ressources de l'art.

Comme aucune de nos rhétoriques modernes ne parle d'Isocrate, et que tous nos rhéteurs se contentent de prendre leurs exemples dans nos auteurs français, j'espère qu'on me saura gré d'analyser ainsi le premier maître de la Grèce dans le genre démonstratif. Je crois même que c'est le seul moyen de le rendre instructif et intéressant pour nous; car il faut avouer qu'Isocrate est bien plus riche en ornemens qu'en pensées. C'est pour cela que l'on parle fort peu de lui en France. Nous en avons, je crois, quelques traductions que je n'ai jamais lues. Mais quand elles seraient excellentes, ce que j'ignore, elles n'auraient pas un grand succès, si elles sont complètes, parce qu'elles ne peuvent offrir que beaucoup de fleurs et trop peu de traits.

Je vais donc continuer d'extraire la substance de ses brillans éloges.

LE PANATHÉNAIQUE.

Mon aimable et savant confrère Barthélemy ne nous a pas donné tous les détails curieux sur la Grèce, et il ne le pouvait pas. Le plan de son Anacharsis, qu'il n'entreprit, en grande

Digitized by Google

partie, que pour les simples amateurs, et même pour les femmes, était trop borné. Ce n'est que dans des traités particuliers qu'on peut rendre compte des monumens divers de tous ces Grecs fameux.

Attaché uniquement ici au panégyrique, je dois parcourir ce genre aimable, et présenter à mes lecteurs comme une galerie où l'on puisse voir une suite de tableaux dont les artistes ont quelquefois embelli leurs modèles.

Il y avait à Athènes deux sortes de fêtes appelées Panathénaïques, les grandes et les petites. Les premières se célébraient tous les cinq ans, et les autres chaque année. On les avait instituées en l'honneur d'Erichton et de Thésée, qui avaient réuni dans la ville d'Athènes les hommes épars dans les bourgades, pour les civiliser. Phavorinus nous apprend que les enfans en armes dansaient dans ces solennités. Chaque colonie athénienne était obligée d'y envoyer des bœufs pour les sacrifices. On y donnait des combats de gladiateurs. Ceux qui y rapportaient le prix recevaient une couronne d'olivier. Isocrate prononça à la louange des Athéniens, dans l'une de ces fêtes, le discours suivant. Il avait quatre-vingt-quatorze ans alors, et vécut cinq ans encore après, ainsi que Cicéron nous l'apprend. Ecoutons le panégyriste athénien.

« Dans ma plus grande jeunesse, lorsque

Digitized by Google

je fis mes premiers essais dans l'art oratoire, je n'ai jamais pris, comme tant d'autres, pour sujets de mes discours des traits fabuleux remplis de prodiges et de mensonges. J'aimais beaucoup mieux traiter les choses vraies et utiles ; je ne m'appliquais qu'à donner des conseils salutaires aux Athéniens et aux autres Grecs, sans mettre aucun prix aux formes brillantes de l'éloquence, aux grands mouvemens oratoires, à tous les moyens que les sophistes emploient pour forcer les applaudissemens de la multitude.

» Et aujourd'hui que mes cheveux sont devenus blancs par la vieillesse, je dois m'attacher plus fortement que jamais au plan de mes jeunes années, et continuer de consacrer les derniers instans qui me restent à la gloire et au bonheur de mon pays.

» J'entreprends donc aujourd'hui la tâche honorable de célébrer les exploits et la vertu de nos ancêtres. Mais auparavant on me permettra de parler un peu de moi : les circonstances l'exigent. En effet, quoique j'aie toujours tâché de vivre sans reproche, je me suis vu cependant accablé d'outrages par de vils sophistes et par des méchans qui m'ont peint sous les traits les plus odieux. Je dois donc me faire connaître autrement et tel que je suis. On m'en écoutera avec plus d'indulgence ensuite ; et je ne serai pas troublé en parlant, par

Digitized by Google

la pensée qu'on me refuse peut-être l'estime que je mérite. Enfin j'aurai soulagé mon cœur, et j'en arriverai plus doucement à mon terme fatal qui n'est pas loin.

» Je dirai donc que je n'ai pas à me plaindre des avantages de l'ame et du corps qui m'ont été dévolus; ma fortune a toujours suffi à mes vœux, et je n'ai manqué de rien de tout ce qu'un sage peut modestement désirer. On ne m'a jamais compté parmi ces hommes abjects qu'on dédaigne et qu'on fuit; on me fait, au contraire, l'honneur de parler de moi de la manière la plus flatteuse; on joint mon nom à celui des plus aimables écrivains de la Grèce; on me regarde comme un homme de bien; ensorte que si je ne suis point parfait, du moins je n'ai pas sujet dans ma vieillesse plaintive d'accuser la nature d'avoir été marâtre pour moi. Je ne puis m'affliger que d'une seule chose, c'est qu'en m'appliquant à la philosophie, où je croyais ne trouver que des fleurs, j'y ai rencontré un peu trop d'épines de la calomnie, qui me suscitèrent bien des infortunes.

» En effet, ayant senti d'abord qu'avec mes faibles talens et une santé si délicate, je ne pouvais avoir de grands succès dans les exercices oratoires de la place publique et du barreau, j'ai mieux aimé consacrer mes veilles à la recherche de la vérité, et la développer dans les

Digitized by Google

assemblées populaires lorsqu'elle était délaissée de tout le monde. J'embrassai de cette manière l'art du sophiste ; je parlai, non de contrats et d'institution sociale, mais de vertu, de mœurs, de sagesse, n'adressant pas mes leçons à la seule ville d'Athènes, mais à la Grèce entière, aux rois, à tous les peuples. En cela, je rendais bien autant de services à la société que les orateurs publics, beaucoup moins occupés, pour la plupart, des intérêts de la cité que des leurs. Je tâchais d'appaiser les rois que ces imprudens indisposaient contre nous par leurs invectives, et de ramener à la concorde tous les Grecs, parmi lesquels ils ne cessaient de jeter le trouble. Mais les avis fraternels que je donnais à ces orgueilleux m'attirèrent bientôt leur indignation ; ils s'emportèrent contre moi, ils me déchirèrent dans leurs discours jaloux.

» Il n'y a pas long-tems que trois ou quatre d'entr'eux, qui ne savent que déclamer au lycée des morceaux d'Homère et d'Hésiode, dont ils forment des centons, sans imaginer eux-mêmes la moindre chose, s'amusèrent à lancer des traits de satire contre moi, parce qu'en effet je méprise leur orgueilleuse ignorance et leurs leçons frivoles. Mais la solennité que nous célébrons doit nous élever au-dessus de l'envie, et dans les panathénées nous ne devons parler que de la gloire de nos ancêtres.

Digitized by Google

» Pour louer dignement un peuple célèbre, il ne suffit pas de faire son panégyrique isolé, il faut le comparer avec un autre peuple, comme on compare la pourpre avec l'or, en le rapprochant de son semblable, en lui opposant un émule égal en moyens et en puissance. Tel est le plus sûr moyen de faire sortir la vérité d'un éloge. Or, l'on conviendra facilement que si la ville d'Athènes a dans toute la Grèce une rivale, ce ne peut être que Lacédémone. Des éloges modérés nous ont retracé les exploits des habitans de cette dernière cité, et d'autres nous les représentent tous comme des demi-Dieux. Mais nous, en écartant la jalousie, ainsi qu'une louange outrée, suivons plutôt les faits et l'induction historique. Ne remontons pas même à des tems trop éloignés, et ne commençons à parler des Lacédémoniens qu'à l'époque où ils s'emparèrent des Etats de l'Achaïe, qu'ils partagèrent conjointement avec les deux républiques d'Argos et de Messène. Or, tandis que les enfans de Lacédémone déchiraient ainsi la Grèce en la démembrant, les enfans d'Athènes, aussi amis de la concorde qu'au tems de la guerre de Troie, vivaient en paix avec tous les Grecs, et ne combattaient que les Barbares. Nos pères ne s'approprièrent pas même les Cyclades qu'ils avaient conquises avec tant de peines; ils eurent la générosité de les abandonner aux

Digitized by Google

plus pauvres républiques de la Grèce. Loin de détruire, comme leurs rivaux, des villes puissantes, ils en bâtissaient de nouvelles. Depuis ils ôtèrent aux Barbares l'empire des mers, apprenant de cette manière au reste des Grecs à respecter tous ceux qui portaient ce beau nom, et à ne prendre les armes que contre nos ennemis étrangers, pour agrandir notre patrie commune, en restant tous également fidelles à notre sainte fédération. Mais non-seulement les Lacédémoniens ne suivirent pas un si bel exemple, ils continuèrent encore de jouir de leurs usurpations dans l'Achaïe, et ne voulurent pas se réunir à nous pour défendre nos frontières communes contre l'irruption des Barbares. Quelles horreurs n'ont-ils pas commises dans cette guerre impie du Péloponèse, où la seule ambition les entraîna ! Ce fut cependant cette guerre criminelle, qui, en détruisant tant de superbes villes de la Grèce, éleva d'une manière si monstrueuse la grandeur de Sparte. Cette nation ambitieuse s'agrandit par de tels exploits au dépens des républiques alliées.

» Et lorsque la guerre des Perses commença à gronder sur nos côtes, lorsque Xerxès, avec douze cents voiles et deux cents mille hommes de troupes de débarquement, fit trembler, comme un ouragan destructeur, la Grèce entière, les Lacédémoniens, dans un danger si

Digitized by Google

effroyable, ne voulurent contribuer que de trois galères pour l'intérêt commun, quoiqu'ils possédassent alors tout le Péloponèse avec leur Laconie. Les Athéniens, au contraire, nos glorieux ancêtres, quoique renversés alors, ayant été obligés d'abandonner leur capitale, offrirent généreusement leurs meilleurs navires pour servir la cause générale si indignement délaissée par nos rivaux. Et quoiqu'ils n'eussent plus de murs ni de foyers, ils ordonnèrent à notre grand Thémistocle de sauver ceux de tous les Grecs. Ils continuèrent de montrer le même zèle et la même grandeur d'ame pour le salut universel, tandis que les Lacédémoniens suivaient sans relâche le cours ordinaire de leurs usurpations et de leur brigandage sur leurs frères.

» Examinez la différence frappante qui se trouve dans la modération et la clémence avec laquelle les deux nations ont caractérisé leur empire. Les Spartiates ont dominé la Grèce dix ans, et nous soixante-cinq. Or, tout le monde sait parfaitement combien de malheurs et de guerres elle essuya sous leur sceptre de fer. Eut-elle rien de semblable à souffrir pendant la durée de notre commandement? Athènes a pu pendant dix ans résister à toutes les forces réunies des Grecs et des Barbares; Et Sparte, agrandie par tant d'usurpations, est vaincue sans ressource dans un seul combat,

Digitized by Google

et par les seuls Thébains. Ajoutons que si ces ambitieux eurent des succès sur nous, du moins nous n'avons pas employé tant d'années à relever notre puissance, qu'ils en avaient employées à l'abattre, tandis qu'ils n'ont pu encore réparer le tort de leur défaite par les enfans de Cadmus. Avec quelle fierté différente Athènes et Lacédémone négocièrent avec les Barbares ! Nos pères les avaient réduits à ne point pouvoir passer les rives du fleuve Halys, et les Spartiates ne les ont pas empêchés de pénétrer dans la Grèce et d'y envahir plusieurs de nos forteresses.

» Nous n'avons jamais reçu la loi du roi de Perse ; notre grandeur d'ame n'a jamais plié devant sa puissance; nous avons remporté même beaucoup d'avantages sur lui. A cette supériorité qui nous attira la jalousie de Sparte, et qui nous méritait sa reconnaissance, joignez la clémence que nous ne cessâmes jamais d'exercer, et que l'histoire atteste à l'Europe. Loin d'avoir cette clémence, Sparte devint cruelle, même envers les Grecs. Elle en fit périr un grand nombre sans daigner instruire leur procès, et notre seule humanité sauva la vie au reste : ces infortunés ne trouvèrent d'asile que dans nos murs. Qu'on juge par ce contraste, qui mérita le mieux de la Grèce en général, ou de Lacédémone et d'Athènes.

Digitized by Google

» Mais laquelle des deux républiques est la mieux constituée ?

» Pour résoudre cette question, il suffit de voir celle qui fut plus juste, plus modérée, plus vertueuse de cette vertu que l'humanité comporte, plus brillante, plus heureuse ; car le gouvernement qui rassemble tous ces avantages est incontestablement le meilleur. Or, développez les annales de la Grèce, et voyez d'une part les exactions et la dureté de Lacédémone ; examinez de l'autre la générosité et la modération d'Athènes. Mais avant même que nous fussions constitués en république et lorsque nous étions encore régis par le sceptre de nos rois, nous possédions déjà ces avantages dans un degré bien plus éminent que nos rivaux. Ils tiennent à notre sol, à nos mœurs, à nos vertus, autant qu'à nos lois. Nous les avions sous Ericthon, sous Cécrops, sous Thésée. La constitution républicaine qui nous fut donnée depuis, trouva toutes ces vertus et n'eut d'autre peine que celle d'en entretenir l'exercice. Cette constitution valait bien mieux que celle de Lacédémone, puisqu'elle ne fit qu'accroître parmi nous les semences héréditaires de vertu, de désintéressement, de justice, de grandeur d'ame. L'amour de la patrie a toujours été le feu sacré qui animait et qui anime encore notre république, comme l'ame est le souffle divin qui donne la vie à notre

Digitized by Google

corps. L'amour de la patrie préside à toutes nos délibérations, conserve notre gloire, repousse tous nos dangers. Nous n'avons d'autre intérêt que l'intérêt commun, et nos Archontes, incorruptibles et purs, rougiraient de recevoir d'autre récompense de leurs services, que leurs services eux-mêmes. Aussi nous avions déjà conservé plus de mille ans cette heureuse constitution, lorsque Pisistrate vint nous envelopper dans sa domination tyrannique. La seule différence de Lycurgue et de Solon montre la différence des deux peuples, et atteste notre supériorité. La droiture et l'honneur ont toujours régné dans nos traités; nous ne connaissons ni la fraude ni le parjure; sans cesse nous avons défendu les autres cités grecques contre les Barbares. Les Lacédémoniens n'ont pas rougi de faire alliance avec eux contre l'intérêt commun, et nous ont perdus en se perdant eux-mêmes. Sparte, si sobre d'abord, du moins en apparence, se laissa gagner par l'appât de l'or, et plusieurs siècles d'une vertu feinte n'ont pu la sauver. L'honneur, au contraire, nous tînt toujours lieu de trésors, et nos lauriers de Marathon paraissaient bien plus beaux aux yeux de nos pères, que toute l'opulence de Xerxès. »

Je ne fais qu'effleurer ici ce parallèle des deux peuples, qui dut paraître si flatteur aux oreilles délicates des Athéniens, et je supprime

Digitized by Google

les autres panégyriques qu'Isocrate a faits dans le même genre, parce que je me suis uniquement proposé de donner quelques exemples du ton que ce rhéteur donnait à l'éloge dans les beaux jours de la Grèce.

Altération du Panégyrique dans la Grèce.

Les éloges qu'on vient de lire ne sont pas déshonorés par une lâche flatterie. La bassesse d'un orateur aurait déplu aux Athéniens, libres encore. Ce ne fut que lorsque la Grèce fut assujettie par Philippe et par Alexandre, que les successeurs de Lysias, d'Isée, d'Eschine, de Démosthène, se prostituèrent dans ce beau climat dégradé, à l'appât des richesses; et ce fut par un des plus heureux génies de l'antiquité, que l'éloquence abdiqua sa couronne et cessa d'être reine. Démétrius de Phalère, qui se vantait d'être l'élève de Démosthène, et qui en était fort digne, n'imita pas la noble fierté de son maître. L'amour avilissant de l'or déshonora son talent. Au lieu de donner de grandes leçons et des conseils utiles aux pasteurs des peuples, il encensa leurs vices. Il substitua aux traits mâles et nerveux des orateurs de l'âge précédent une extrême mollesse, et ne fit usage que de la grâce, d'une élégance stérile, d'une harmonie douce, qui, en flat-

Digitized by Google

tant les oreilles, ne pénétrait pas. Il plaisait toujours sans jamais entraîner la volonté. Ce n'étaient plus ni les foudres de Périclès, ni la sublime énergie de Démosthène ; ce n'étaient plus même les éloges doux, mais sincères, d'Isocrate. L'élégant et dangereux réformateur avait oublié que le premier mérite de l'éloquence était la droiture, et que quand elle n'était pas l'organe de la vertu, elle devenait le plus fatal moyen de corruption. Les orateurs, auparavant, en travaillant pour leur gloire, envisageaient continuellement celle de leur patrie : ils identifiaient ces deux grandes idoles. Démétrius instruisit ses semblables dans l'art pernicieux de ne penser qu'à soi, et de s'occuper beaucoup plus de leur sordide intérêt que des moyens de conquérir l'estime générale. Il n'eut que trop d'imitateurs dans ce changement funeste qu'il opéra. De toutes les villes de la Grèce on vit sortir des flots de sophistes, qui, foulant aux pieds la liberté, se firent sans pudeur les esclaves des tyrans. Cette contagion se répandit si bien, qu'elle durait encore au tems de Plutarque, qui s'en plaint amèrement, mais bien moins encore que son illustre neveu, Longin, auteur du Traité du sublime, et ministre de l'immortelle Zénobie, reine de Palmire, ce philosophe vertueux que l'empereur Aurélien fit si cruellement assassiner pour sa fidélité. Les leçons

Digitized by Google

de ces deux hommes n'arrêtèrent pas le mal. Le monde, dont l'intérêt personnel était le seul mobile, se trouva naturellement livré à la flatterie, et il l'est encore. Vainement on représente aux grands de la terre, qu'un flatteur ne pense rien de ce qu'il dit; vainement, avant notre bon Lafontaine, on leur avait dit mille fois, en d'autres termes : *que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute*, on n'en reçoit pas moins un encens mercenaire; tant la louange, même la moins méritée, est un poison séducteur.

Mais il me suffit d'avoir indiqué ici, comme à la place naturelle, la révolution que les sophistes ont faite dans l'éloquence en général, et dans le panégyrique en particulier. J'en ai déjà parlé en détail dans cet ouvrage, et je poursuis mon travail.

Voyons donc maintenant comment on traitait les mêmes sujets dans les beaux jours de Rome.

Digitized by Google

LE PANÉGYRIQUE
CHEZ LES ROMAINS.

ÉLOGE DE POMPÉE,

Dans le Discours de Cicéron pour la loi Manilia.

Dans le tems que Pompée, tout couvert de gloire et honoré de tant de triomphes à l'entrée de sa jeunesse, était l'idole des Romains, deux rois puissans, Mithridate et Tigrane, unirent toutes leurs forces pour venger le monde de l'ambition de ces conquérans insatiables, ou pour périr ensemble dans une si belle entreprise. Une guerre de cette importance exigea de la part de Rome des mesures extraordinaires. Le tribun du peuple, Manilius, proposa d'en confier le commandement général à Pompée, comme au premier héros de l'empire. Plusieurs sénateurs, à la tête desquels parurent Hortensius et Catulus, n'étaient pas d'avis de déposer une si grande puissance dans les mains d'un seul homme. Mais Cicéron soutint contr'eux la loi de Manilius, et la fit recevoir du peuple avec acclamation. Je ne traduirai ici que l'éloge de

Digitized by Google

Pompée, et c'est un morceau que j'ajoute à toutes les traductions que j'ai données du prince des orateurs dans mon ouvrage précédent. Mais il faut l'entendre lui-même.

« Examinons, dit-il, quelle est la nature de cette guerre, quelle est son importance, à quel homme il convient d'en donner la conduite.

» La nature de ce grand mouvement d'armes, dirigées contre nous est telle, qu'il doit agiter toutes nos ames et réveiller tout notre zèle, tout notre amour pour la patrie. C'est notre gloire que nous avons à défendre, et que la bravoure constante de nos pères nous a transmise sans tache. C'est le salut de nos alliés que nous devons assurer par tous les sacrifices possibles, à l'exemple des hommes généreux dont nous tenons la place. Ce sont nos subsides qu'il faut conserver, si nous ne voulons pas perdre avec eux les ornemens de la paix et les moyens indispensables de faire la guerre. Ce sont les propriétés de la république et celles d'un grand nombre de nos concitoyens, que l'honneur et la justice ordonnent également de ne pas laisser ravir. Romains! vous êtes trop jaloux de la gloire entre toutes les nations du monde, pour ne pas vous hâter d'effacer cette tache humiliante que vous imprime la guerre de Mithridate. Assez et trop long-tems elle pèse sur le peuple

Digitized by Google

souverain. Tant de vos concitoyens, indignement massacrés le même jour dans un si grand nombre de villes de l'Asie, ne sont pas encore vengés. Depuis vingt-trois ans, celui qui ordonna cet horrible massacre règne encore; et il règne si tranquillement, que non content de se renfermer dans ses obscurs Etats de Pont et de Cappadoce, il vient de sortir orgueilleusement des marais de ses pères; qu'il occupe vos provinces, c'est-à-dire, qu'il domine sous le plus beau ciel de l'Asie. Jusqu'ici vos généraux envoyés pour le combattre, ont bien moins remporté des victoires sur lui que de vaines apparences de victoires. Deux illustres de nos capitaines, Sylla et Murena, ont triomphé de Mithridate; mais les images de ses Etats conquis, enchaînées à leur char, ne l'empêchaient pas de régner toujours. Il n'en était que plus ardent à réparer ses pertes, à construire des flottes, à lever par tout des armées nombreuses; et sous le prétexte apparent de porter la guerre au Bosphore, d'envoyer réellement d'Ecbatane des ambassadeurs à Sertorius et à nos mécontens en Espagne, pour s'unir avec eux, pour nous attaquer à la fois, de l'extrémité de l'Europe jusqu'au centre de l'Asie, pour arracher ainsi notre empire en divisant nos forces. Telle est la nature de cette guerre : voyons-en l'importance.

» Romains! elle compromet la dignité de

Digitized by Google

votre empire. Vos ancêtres prirent les armes pour des causes bien plus légères. Quelques barques de pêcheurs et quelques marchandises enlevées suffisaient pour les faire voler aux combats. De quelle indignation vos ames ne doivent pas être remplies contre un homme qui a fait assassiner d'un mot vingt mille citoyens romains? Vous, qui savez qu'un peu trop de hauteur envers un ambassadeur de Rome, détermina nos aïeux à détruire Corinthe, la plus brillante lumière de la Grèce, souffririez-vous qu'un roi ait osé charger de fers, battre de verges, faire expirer par le supplice le plus cruel, un de vos sénateurs revêtu auprès de lui de ce même caractère sacré? Quoi! jadis on ne supportait pas la moindre atteinte portée à la liberté romaine, et vous laisseriez impunie la mort si atroce d'un de vos plus illustres concitoyens! On punissait avec cette sévérité le droit de légation, et vous ne puniriez pas le supplice de votre délégué lui-même! ne sentez-vous pas que par une si coupable indifférence vous terniriez honteusement cette gloire paternelle dont vous n'êtes que dépositaires.

» L'honneur, la dignité, la justice, nous imposent donc la loi de faire la guerre à Mithridate, et il ne me reste plus qu'à parler du général dont vous devez faire choix. Plût aux immortels que nous eussions une assez grande

Digitized by Google

abondance d'excellens capitaines pour qu'un choix si important pût être douteux. Mais comme il n'est personne parmi nous qui ne regarde Pompée comme le plus brillant de tous, et qui ne le mette encore au-dessus des plus illustres héros de l'antiquité, qui pourrait nous empêcher de confier à ses mains victorieuses le soin de notre vengeance et de notre gloire?

» J'ai toujours cru qu'un capitaine accompli devait avoir quatre qualités indispensables: la science militaire, la bravoure, l'autorité personnelle, le bonheur.

» Or, qui posséda jamais dans un degré plus éminent cette science du héros, que l'homme dont je parle? A peine sorti de l'école et de l'enfance, il s'empressa d'aller courir les nobles hasards de la guerre sous son père, qui faisait alors triompher nos armes contre des ennemis redoutables. Cet enfant de la gloire eut plus de combats à livrer contre eux, que ceux de son âge ne trouvent de rivalités dans la société. Il fit plus de guerres que les autres n'en lisent. Il conquit plus de provinces, que les plus grands ambitieux n'en peuvent désirer. Il apprit le grand art de la guerre, non par l'expérience des vieux capitaines, mais par les siennes; non par des exemples étrangers, mais par ses propres victoires; non par le nombre des campagnes, mais par une suite brillante de triomphes. Est-il un seul genre de

Digitized by Google

guerres où la fortune de la République ne l'ait exercé? Guerre civile, guerre d'Afrique, guerre transalpine, guerre d'Espagne, qui était en partie étrangère et en partie civile, guerre des esclaves, guerre navale, lui seul les a toutes conduites, lui seul les a glorieusement terminées toutes, en montrant à l'univers entier qu'il n'est aucune partie dans la science militaire qui ait échappé à sa pénétration et à ses succès.

» Quant à sa bravoure, dans quels termes pourrais-je dignement vous la rendre, et que pourrais-je vous apprendre de nouveau à vous-mêmes et au monde entier? Il a déployé dans toute sa vie les principales qualités du grand homme de guerre, l'activité réfléchie dans l'action, le courage dans le danger, le coup-d'œil général et sûr, la célérité dans l'exécution, la sagesse dans les déterminations. Il les a déployées ces qualités dont l'ensemble est si rare, au-dessus de tous ses rivaux de gloire, au-dessus de tout ce que nous avons vu, et de tout ce qui nous a été transmis par l'histoire. Témoin l'Italie dont nous lui devons le salut, de l'aveu de Sylla. Témoin la Sicile qu'il arracha avec tant de célérité d'un si grand danger. Témoin l'Afrique où il terrassa nos plus redoutables ennemis en une seule bataille. Témoin la Gaule dont il s'ouvrit si glorieusement le passage pour aller cueillir de

Digitized by Google

nouveaux lauriers en Espagne. Témoin l'Espagne elle-même qui le vit toujours vainqueur de ses plus braves capitaines. Témoin plus d'une fois l'Italie, où il éteignit l'affreuse guerre de tous nos esclaves révoltés. Témoins toutes les côtes maritimes, toutes les nations étrangères, toutes les mers, tous les ports, toutes les rades. Avant lui la navigation était impraticable, on ne pouvait se fier à nul parage, on ne trouvait au-delà des mers ni abri, ni refuge. Les pirates dominaient par tout; lui seul en a délivré l'empire et le monde. Il a sauvé nos provinces, recouvré nos subsides, vengé nos alliés, rendu à tant de peuples leurs îles et leurs foyers, dont les brigands les avaient chassés. Mais pourquoi vous rapporter tant de brillantes expéditions qu'il fit au loin? Dans le tems que Pompée courut la carrière des héros, le théâtre de la guerre était fort rapproché de nous, et l'on ne cherchait plus, comme nos pères, des ennemis au bout du monde pour défendre nos alliés et pour acquérir de la gloire. Il fallut que ce général en combattit à nos portes; toutes les mers nous étaient fermées, et le port de Brindes n'était libre qu'en hiver. Les pirates arrêtaient tous les passagers qui osaient sortir, Romains comme étrangers, et déjà douze faisceaux consulaires étaient tombés dans leurs mains. Cnide, Colophon, Samos, plusieurs villes cé-

Digitized by Google

lèbres gémissaient sous leur tyrannie ; et nos ports eux-mêmes, ces ports par lesquels nous respirons la vie, étaient devenus leur proie. Faut-il vous rappeler que celui de Caïete, si beau et si rempli de navires, fut brûlé par ces brigands intrépides sous les yeux de votre préteur, et qu'on en voyait les flammes du haut du promontoire de Misène ? Faut-il vous dire que par un désastre plus déshonorant encore, ils vinrent depuis réduire en cendres, jusque dans le port d'Ostie, votre flotte en présence de votre consul ? Et c'est un homme, ô Dieux immortels ! un seul homme dont le courage incroyable et divin a repoussé si loin de nous de pareils désastres, et donné à notre République une splendeur qu'elle n'avait pas encore eue ; c'est lui seul qui a inspiré une si grande terreur à tous les pirates, qu'on ne voit plus la moindre de leurs barques jusque dans l'Océan, tandis que naguères leurs flottes insolentes voguaient à l'embouchure du Tibre ! regardez encore avec quelle célérité il opéra toutes ces merveilles. Jamais l'amour de l'or inspira-t-il une telle activité au négociant le plus avide ? Dans le tems le plus contraire à la navigation, il passe en Sicile, il va reconnaître l'Afrique, il aborde en Sardaigne, et s'assure de la subsistance de Rome dans ces pays abondans, par le moyen de ses flottes et de ses garnisons. A peine rentré en Italie, après cette

Digitized by Google

utile et grande expédition, il fait partir d'autres flottes pour contenir les bords de l'Illyrie, les côtes Achaïennes, la Grèce entière. Lui-même s'embarque à Brindes ; il fait la conquête de la Cilicie en moins de cinquante jours; il en détruit tous les pirates, punissant de mort les plus criminels, retenant les autres en captivité, pardonnant au plus grand nombre ; se contentant d'exiger des ôtages de ceux de la Crète qui lui avaient envoyé des députés en Pamphilie, par la confiance que son humanité leur inspirait. Ce fut ainsi qu'une guerre si alarmante, répandue en tant de pays, si fatale à tous les peuples, et qui durait depuis si long-tems, fut terminée par Pompée. Il en avait fait les préparatifs à la fin de l'hiver, il la commença à l'entrée du printems, il en sortit vainqueur au milieu de l'été.

» A ces grands traits de bravoure qui tiennent du prodige, joignons encore les autres qualités indispensables au capitaine accompli, et que la bravoure doit sans cesse avoir pour compagnes. Quelle probité ne doit pas briller dans celui qui commande une armée ! de quelle réputation de délicatesse, de désintéressement, de loyauté, de douceur, d'humanité, ne faut-il pas qu'il soit investi ! quel génie n'est-il pas nécessaire qu'il déploie ! Pour voir à quel degré éminent Pompée possède tous ces avantages réunis, comparez-le seulement avec

Digitized by Google

ses plus grands rivaux de gloire. Pourriez-vous regarder comme un héros celui qui vendrait dans son armée les grades de centurions, et qui ruinerait le trésor public pour e faire des créatures, ou pour assouvir son avarice.... Vos murmures que j'entends, me font déjà comprendre l'application que vous faites. Mais je ne veux nommer personne. Il me suffit de vous avoir retracé tous les maux que nous a suscités la sordide avidité de nos généraux, toutes les dépenses horribles que nous ont causées tant d'inutiles marches et contre-marches dans les contrées de l'Italie qu'ils parcouraient, et qui doivent vous donner une légère idée des brigandages qu'ils exerçaient dans nos provinces lointaines, dans les villes et les campagnes dont ils dévoraient la substance. Tous leurs soldats imitaient ces infamies; qui pourrait, en effet, contenir l'armée d'un capitaine qui ne saurait se contenir lui-même?

» Combien une semblable indignité est loin de l'ame de Pompée! Toutes ses légions répandues dans l'Asie, n'y ont pas excité la moindre plainte, ni laissé la plus légère trace de désordre. Il se faisait rendre compte chaque jour de la manière dont elles se comportaient dans tous leurs quartiers respectifs. Loin de rien exiger des habitans, il défendait de rien recevoir d'eux. Il observait religieusement la coutume

Digitized by Google

constante de nos vertueux ancêtres, qui, dans la nécessité de loger leurs soldats, pendant l'hiver, chez nos alliés, ne voulaient jamais qu'ils leur fussent à charge. Avec tant d'égards et de ménagemens, il montra toujours cette activité précieuse, qui le fait voler par tout où sa présence est nécessaire. Et ce n'était pas seulement la force des rameurs, ni l'art des pilotes, ni le vent favorable, qui lui firent parcourir avec tant de célérité un si grand nombre de provinces; ce fut bien plus encore parce qu'il évita tout ce qui retarde les autres capitaines; c'est-à-dire, l'avidité du pillage, le charme des plaisirs, une ville délicieuse qui se trouve sur le passage, le repos qu'il est si naturel de préférer aux fatigues militaires, le tems de piller de superbes statues et de beaux tableaux, que Pompée ne se permettait pas seulement de regarder. Aussi les provinces croyaient moins voir en lui un général des Romains, qu'un ministre de paix et de bonté descendu du ciel; et sa vertu commença à leur persuader, que celle de nos pères, ressuscitée par lui, n'était pas une chimère. Elles comprirent que ce ne fut pas sans cause que jadis ceux qui les gouvernaient aimèrent mieux obéir à la douceur de notre empire, que de commander eux-mêmes. A la vue de l'accès facile que les plus simples particuliers trouvaient sans cesse auprès de lui, on était aussi étonné que ravi d'éprouver

Digitized by Google

tant de bonté de la part d'un homme investi de tant de puissance.

» Quant à sa sagesse, à son éloquence noble et majestueuse, à cet air de dignité qui semble porter avec elle le droit de commander aux autres, vous les connaissez vous-mêmes. Elles n'ont pas seulement brillé à vos yeux et à ceux de nos alliés, mais elles sont encore attestées par l'admiration de nos plus mortels ennemis. Quelles nations vaincues par sa vaillance, ne regardent pas sa parole comme un chose sacrée, et ne cherchent pas autant son humanité après leur défaite, qu'elles avaient redouté son bras dans les combats. Comment donc pourrions-nous balancer de confier la conduite de la guerre présente à un homme que le ciel paraît avoir fait naître pour terminer à notre gloire, et avec un talent si divin, toutes les guerres que nous avons vues de nos jours ?

» Parlons maintenant de l'autorité personnelle et de la considération imposante que doit avoir un général accompli. Rien, en effet, n'est plus intéressant que de donner la conduite d'une guerre à l'homme qui jouit de la plus belle renommée, parce qu'on ne sait que trop que le mépris, la crainte, la haine, l'amour du vulgaire et des peuples en masse, se mesurent bien plus sur l'opinion que sur la raison. Or quel nom fut jamais plus illustre dans

Digitized by Google

le monde, que celui de Pompée ? Quel capitaine égala ses exploits? Dans quel homme, sur la terre, vous-mêmes, trouvez-vous une semblable autorité personnelle ? Quel coin si désert sur le globe où le jour de sa gloire n'ait percé, où l'on n'admire ses victoires, dans ce moment que le peuple romain tout entier, rempli d'une admiration bien plus vive encore, couvre cette place et tous les toits des temples voisins, pour avoir le plaisir de lui décerner le commandement général de toutes les armées que nous avons dans l'Univers? Est-il nécessaire que je vous retrace ici les innombrables services que son nom seul vous a rendus. Au bruit de ce nom, qui retentit d'un pôle à l'autre, vous avez vu, en un instant, cesser, dans la guerre maritime, cette affreuse disette qui nous désolait; et la considération d'un seul homme suppléa à la stérilité de la terre? Ne savez-vous pas qu'après notre déroute au royaume de Pont, nous perdions l'Asie, si la fortune du peuple Romain n'y eût conduit Pompée? Sa présence seule y contint l'orgueil de Mithridate vainqueur ; elle épouvanta Tigrane, qui menaçait tout l'Orient de ses nombreux bataillons. Que ne devez-vous donc pas attendre de la vertu guerrière de celui qui opère tant de grandes choses par sa réputation, et que ne fera-t-il pas en personne dans les combats, puisqu'il fait déjà tant de

Digitized by Google

prodiges par le bruit qu'on répand de sa marche? Il faut que son autorité soit bien imposante sur les ennemis du peuple Romain, puisqu'ils sont venus au même-tems se soumettre à lui de tant de climats lointains. Les Crétois, qui avaient un de nos généraux dans leur île, n'envoyèrent pas moins à Pompée des ambassadeurs au bout de l'Univers. Mithridate lui-même lui en députa du Bosphore en Espagne. Romains, c'est à vous de juger de tout ce que peut faire pour votre gloire un héros qui a tant d'ascendant sur les grands rois et les grands peuples.

»Il me reste à dire aussi un mot sur le bonheur nécessaire à ceux qui commandent les armées. Hélas, le bonheur ne dépend pas de nous: c'est un don des Dieux immortels, et que personne ne peut se promettre. Nous ne pouvons guères en parler qu'en tremblant. Je puis dire cependant que ce ne fut pas seulement pour leurs vertus guerrières que Rome donna la conduite de ses légions à nos Fabius, nos Marcellus, nos Scipion, nos Marius, à tous nos autres grands capitaines, maie encore pour la fortune qui suivait leurs drapeaux. Car cette fortune volage semble quelquefois se fixer d'une manière miraculeuse auprès de quelques hommes privilégiés. Je dois être modéré en vous rappelant combien elle fut toujours fidelle à Pompée; et sans vous assurer qu'il la tienne

Digitized by Google

en sa puissance, du moins je vous mettrais à portée de présager, par ce qu'il a déjà fait, de tout ce qu'il peut faire encore. Vous voyez que, jusqu'à ce moment, tout lui a prospéré dans le monde pour la majesté de cet empire, dans l'administration politique et dans les guerres, dans tous ses combats de terre et de mer. Vous savez que tous ses concitoyens, tous nos alliés, tous nos ennemis, ont toujours consenti, déféré, obéi à ses volontés. Les vents eux-mêmes et les tempêtes ont reconnu ses lois; et, pour le dire en un mot, il n'existe pas dans l'Univers entier un homme assez ambitieux pour oser demander, tacitement, aux Dieux immortels, tout ce qu'ils ont accordé à Pompée. Ah! puisse-t il, ô Romains, pour votre conservation et la sienne, ne jamais perdre ce bonheur céleste.

Puis donc que la guerre présente est d'une telle nécessité qu'elle ne peut souffrir aucune négligence; puisqu'elle est si importante, qu'elle doit occuper toutes vos pensées, et puisque vous pouvez en donner la conduite à celui qui réunit si éminemment la science militaire, la bravoure, la considération personnelle, le bonheur, pourquoi ne profiteriez-vous pas de ce grand bienfait que le ciel nous envoye, pour le salut et l'accroissement de notre empire? Si Pompée n'était dans ce moment qu'un simple particulier à Rome, vous

Digitized by Google

devriez le nommer d'une voix unanime, mais il a déjà pour vous l'avantage d'être sur les lieux, à la tête d'une armée victorieuse; il est en mesure de se procurer tous les autres secours nécessaires pour vous donner des triomphes certains : qu'attendez-vous donc pour lui commander de commencer cette guerre royale ?

» C'est que deux hommes célèbres et vertueux arrêtent votre délibération ; c'est que Catulus, jugé par vous digne de votre magistrature suprême, et Hortensius, dont la probité égale l'éloquence, vous montrent le danger de rendre un grand homme trop puissant. En toute autre circonstance, Romains, je déférerais à leur autorité ; mais, dans cette cause, ce n'est pas l'autorité, c'est la raison seule et la vérité qui doivent guider vos suffrages: et vous devez être d'autant moins embarrassés dans votre élection, que ces deux illustres orateurs conviennent, avec moi, que la guerre contre Mithridate est nécessaire, qu'elle est importante, et que tous les talens militaires se trouvent éminemment réunis dans le seul Pompée.

» Que dit de plus Hortensius ? il dit que si l'on pouvait accorder tous les pouvoirs à un seul homme, Pompée en serait le plus digne ; mais que rien n'est plus dangereux dans une république, que cette cumulation de pouvoirs sur la même tête.

Digitized by Google

» Mais cette manière de raisonner, qui n'est pas nouvelle, a déjà été réfutée bien plus encore par des faits que par des paroles ; car vous-même, éloquent Hortensius, vous l'avez employée avec toute la supériorité de vos talens, en plein sénat, contre la loi proposée par le tribun Gabinius, qui voulait donner à ce même Pompée le commandement de la guerre contre les pirates. Nous vous avons tous entendu parler avec la plus pompeuse énergie contre une pareille proposition. Or, que serions-nous devenus, si votre autorité eût prévalu alors sur le peuple romain, et si nous ne lui avions tous préféré hautement le salut de la république? Nous avons donc unanimement nommé Pompée, et vous voyez les avantages et la gloire que nous en avons retirés dans tout l'univers. Nous perdions évidemment l'empire dans ces tems malheureux. Nos ambassadeurs, nos préteurs, nos questeurs, tombaient journellement dans les fers des pirates. Nous ne pouvions plus tirer de vivres et de subsistances d'aucune province. Toutes les mers étaient fermées à nos vaisseaux publics et à nos vaisseaux particuliers. Eh ! quelle république du monde, je ne dis pas seulement celle des Athéniens, qui a toujours eu des flottes puissantes, ni celle de Carthage, qui envoyait si loin ses navires vainqueurs, ni celle de Rhodes, dont les forces maritimes se sont maintenues

Digitized by Google

avec tant de gloire jusqu'à nos jours : mais quel Etat assez faible, quelle île assez misérable, n'ont pas défendu avec succès leurs ports, leurs campagnes, leurs propriétés? Et nous, plusieurs années avant la loi de Gabinius, nous, souverains du monde et toujours invincibles, nous avions la douleur de voir honteusement échouer tant de gloire en présence de quelques viles barques de pirates; nous, vainqueurs du grand roi Antiochus et des flottes formidables de Carthage, nous ne pouvions point résister à ces misérables; nous, qui non-seulement avions assuré auparavant la tranquillité de l'Italie, mais encore celle de tous les peuples du monde, renfermés alors dans nos murs, n'ayant plus même de communications avec la route Appienne, n'osant plus sortir de notre enceinte, nous étions, après tant de victoires navales, à la merci des plus méprisables corsaires!

» Je rends hommage, Hortensius, à vos bonnes intentions, à celles de tous ceux qui pensèrent alors qu'il ne fallait pas donner tant d'autorité à un seul homme. Mais vous devez être ravi, ainsi que moi, que le peuple romain ait mieux aimé consulter, dans un moment si critique, son juste ressentiment et son salut, que votre autorité et vos inquiétudes. Car vous savez ce qui en résulta : une seule loi, un seul homme, une seule année, nous déli-

Digitized by Google

vrèrent de tant d'opprobre et de malheurs ; et nous reprîmes ainsi hautement la considération que nous devons avoir dans le monde. Croyez, Hortensius, que celui qui fit un si bon usage de l'autorité contre les corsaires, n'en abusera pas contre Mithridate, et qu'en agrandissant notre gloire il respectera toujours notre liberté.

» Il faut aussi que je réponde un mot à Catulus. Ce sénateur intègre vous adressant dernièrement la parole à tous, et vous demandant si vous aviez une si grande espérance en Pompée, retira lui-même le digne prix de sa vertu, puisque le peuple romain s'écria comme d'une seule et unique voix : *Oui, Catulus, nous avons une égale idée de sa grandeur d'ame et de la vôtre.* Catulus méritait cet éloge patriotique ; car il n'est rien de si important et de si difficile qu'il ne puisse diriger par sa prudence, et terminer heureusement par la force de son caractère et de sa vertu. Mais je ne suis nullement de son avis, lorsqu'il veut nous empêcher de profiter aujourd'hui du bienfait des cieux, et d'employer pour notre gloire le bras de Pompée, tandis que nous le possédons, et que la carrière humaine est si courte. Il ajoute qu'en accordant à ce général tant de puissance, ce serait nous écarter des sages institutions de nos ancêtres. Ce n'est pas ici le lieu de prouver à Catulus que ce n'était que

Digitized by Google

dans des tems paisibles que nos pères suivaient ces institutions, et que dans la guerre ils ne consultaient que l'utilité publique, en se conformant aux circonstances, en ne suivant alors d'autre guide que la raison. Je ne lui rappellerai pas que deux de nos plus grandes guerres, l'une contre les Carthaginois, et l'autre en Espagne, ont eu aussi le même et seul général, cet immortel Scipion, triomphateur heureux de Carthage et de Numance. Je ne lui objecterai pas que nos prédécesseurs ont remis toutes les espérances de l'empire à Marius, en le chargeant successivement d'aller combattre contre Jugurtha, contre les Cimbres, contre les Teutons.

» Mais je lui dirai, que plusieurs innovations heureuses ont déjà été faites en faveur du même Pompée : par l'autorité de qui? par celle de Catulus, qui pensait alors bien différemment d'aujourd'hui. Quelles innovations, en effet, plus grandes, ô Catulus, que celles dont vous fûtes alors le plus ferme appui ! de permettre à un enfant, et à un enfant privé, de lever une armée dans le tems le plus difficile de la République! Il la leva. De lui en donner le commandement? Il la commanda avec gloire. De conduire une guerre importante? Il la conduisit avec le talent d'un capitaine consommé.

» Vous me parlez des sages institutions de

Digitized by Google

nos ancêtres. Mais qui fut jamais plus contraire à ces institutions et à nos usages, que de mettre à la tête de nos armées un adolescent beaucoup trop jeune encore pour avoir l'entrée du sénat, de lui donner une autorité absolue sur toutes les forces militaires de la Sicile et de l'Afrique? Voilà cependant ce que vous avez conseillé vous-même d'innover, et nous n'avons pas lieu de nous en repentir, parce que cet adolescent a constamment déployé dans ces provinces le caractère sacré du désintéressement, de la modestie, de la probité, de l'honneur, de la vertu. Il termina de la manière la plus brillante toutes les guerres dont il était chargé, et vous le vîtes revenir à Rome avec son armée victorieuse. Vous avez vu peu d'innovations! Mais quoi de plus nouveau et de plus inoui que de voir un simple chevalier romain honoré d'un triomphe? et c'est ce que vous avez vu tous, et vu avec le plus vif enthousiasme. Quoi de plus inusité que de confier le commandement général de nos armées à un enfant, et de l'investir de la puissance consulaire, lorsque nous avions deux si braves consuls? Pompée enfant eut encore cet honneur, malgré la réclamation de quelques sénateurs; et Philippe ouvrant son avis dans le sénat, sur cette mission extraordinaire, dit qu'il fallait envoyer contre l'ennemi le jeune chevalier, non comme un

Digitized by Google

seul consul, mais comme les deux consuls ensemble, tant on avait de confiance en sa vertu. Quoi de plus éloigné de nos usages, que d'établir une loi spéciale et dérogeant à toutes les lois, en vertu de laquelle ce jeune héros pourrait obtenir la dignité consulaire avant d'avoir été édile et préteur? Vous ne voulez pas d'innovations, ô Catulus, et le seul Pompée, en a déjà réunies plus en sa personne que notre mémoire ne peut nous en rappeler; et c'est à vous-même et aux hommes vertueux qui vous ressemblent qu'il les doit pour notre bonheur. Il a pleinement justifié l'idée honorable que vous aviez de lui, et tout le peuple romain adopta le jugement que vous en portiez. Penseriez-vous différemment aujourd'hui, lorsque cette capitale entière ne fait que confirmer et répéter ce qu'elle vous en a entendu dire? Sans doute si l'opinion que vous aviez de Pompée n'eût été appuyée que sur des fondemens légers, tout ce peuple assemblé devrait la rectifier; mais s'il est évident que vous aviez alors les vues les plus droites et les plus saines, pouvez-vous résister au peuple entier qui vous combat par votre propre autorité, et qui veut sauver la patrie par la main que vous nous avez indiquée?

» Croyez-vous que dans cette guerre qui se prépare dans l'Asie et contre le plus grand de ses rois, il nous faut des talens ordinaires?

Digitized by Google

La valeur de Pompée ne nous suffirait peut-être pas elle-même, sans toutes les autres qualités qui le distinguent. Pensez donc quelles difficultés attendent le général qui doit conduire vos légions dans ces vastes contrées asiatiques, dans la Cilicie, dans la Syrie, dans le cœur de tous ces royaumes barbares, où sans cesse il faut songer à l'ennemi et à la victoire. Pensez sur-tout quel homme incorruptible à l'appât de l'or il faut nommer à un pareil commandement. Or, nous avons fort peu de ces héros désintéressés, et ceux qui le sont réellement n'en ont plus même la réputation.

» Romains! vous ne sauriez croire combien, depuis quelques années, nous sommes odieux aux nations étrangères, par les injustices, l'immoralité, les rapines de nos capitaines. Quel temple assez religieux n'éprouva pas leurs sacriléges! quelle cité fut à l'abri de leurs brigandages? dans quelle famille ne portèrent-ils pas la dévastation et l'outrage? On cherche aujourd'hui jusqu'à la place des villes opulentes dont ils ne faisaient le siége que pour les piller. Voilà ce qu'en d'autres tems je discuterais volontiers avec les deux éloquens orateurs Catulus et Hortensius. Ils connaissent aussi bien que moi toutes ces blessures cruelles qui nous dévorent, toutes ces calamités produites par l'avarice de nos chefs, toutes les plaintes qui nous arrivent sans cesse de nos

Digitized by Google

alliés. Est-ce donc contre ces alliés fidelles que nous faisons la guerre, et pourquoi faut-il qu'ils n'ayent pas une seule ville à l'abri de l'insolente avidité, non pas seulement de vos généraux et de leurs lieutenans, mais du dernier tribun militaire ?

» Ainsi, quand même vous auriez plusieurs guerriers illustres capables de guider vos drapeaux avec succès contre toutes les armées royales de l'Asie, pouvez-vous raisonnablement vous vanter d'en avoir un seul qui se montre insensible aux trésors de vos alliés, à la beauté de leurs femmes et de leurs filles, aux richesses de leurs temples et de leurs palais ; un seul, qui puisse retenir ses yeux, ses mains, son ame, à la vue de tout l'or que les deux plus opulens rois du monde vont offrir à l'avarice romaine ? Si vous ne trouvez pas cependant un homme qui triomphe de tant d'attraits, vous n'aurez pas de général contre Mithridate.

» Est-il dans le monde entier une seule ville que vos infatigables capitaines ne déclarent en état de siége quand elle est opulente ? Toutes les grandes cités et toutes les côtes maritimes, désespérées de ces excès destructeurs, vous demandent à l'envi Pompée, non-seulement comme le premier de vos guerriers, mais comme le plus intègre de vos citoyens. Elles vous le demandent comme leur

Digitized by Google

sauveur et leur père. Assez et trop long-tems n'avons-nous pas vu quelques hommes s'enrichir des dépouilles publiques, et que rentre-t-il dans nos trésors de toutes les richesses qu'on enlève aux nations vaincues? Ce brigandage, en nous couvrant de honte, ne fait qu'aggraver notre misère intérieure? Or, toutes ces infamies ne sont pas moins connues à Catulus et à Hortensius qu'à moi. Pourquoi donc ne veulent-ils pas aussi les faire cesser, en détruisant l'empire de toutes ces sangsues avides, et en déférant, comme nous, le commandement général à la bravoure réunie à la vertu?

» Ayez moins de soupçons, Romains, et plus de force; et choisissez avec confiance l'homme que vous admirez, et que tous vos alliés seront ravis de voir à la tête de vos légions. Si vous avez cependant encore besoin d'autorité pour faire ce grand choix, voilà Servilius, qui, brillant lui-même par tant de victoires, doit se connaître en héros, et qui nomme Pompée. Voilà Lentulus, dont le consulat et la vie entière ne sont marqués que par des vertus; voilà Cassius, si révéré de vous tous par sa sagesse et par son patriotisme, qui vous font entendre le même vœu. De si grandes autorités ne sont-elles pas une réponse plus que suffisante à toutes les inquiétudes que l'éloquence a pu vous donner?

Digitized by Google

» Je loue donc infiniment, Manilius, ta loi, et l'amour de la patrie qui te l'a dictée. J'adopte ton opinion de toute mon ame, et je t'exhorte à la soutenir vivement. Tout le peuple romain est pour toi, sans craindre ni la violence ni les menaces de tes contradicteurs. Tu as tout le courage nécessaire pour faire recevoir cette loi; elle plaît généralement à cette grande et brillante multitude qui m'entend, et ton succès ne saurait être douteux. Je te promets de seconder encore ton zèle de tout le mien, et de toute cette dignité de préteur dont le peuple romain vient de m'honorer. J'atteste, du reste, tous les immortels, et principalement ceux qui président à ce lieu et à ce temple; j'atteste ces puissances souveraines qui connaissent le fond de nos cœurs, que nulle considération étrangère n'influe ici sur mon opinion, et que ce n'est nullement dans la vue de plaire à Pompée que je demande le commandement général pour lui. Non, Romains, ce ne sera jamais d'un homme que j'attendrai les honneurs auxquels tout citoyen a droit de prétendre. Je ne veux les devoir qu'à mon travail, à mes faibles talens, à ma conduite, à vous. Je ne doute cependant pas qu'en vous animant à choisir Pompée, je ne m'attire en ce jour des inimitiés, fâcheuses pour moi, mais non inutiles pour vous. A ce dernier titre, je m'en charge volontiers; et

Digitized by Google

jamais rien ne m'empêchera de braver tous les dangers, quand il s'agira du salut et de la gloire de ma patrie. »

Voilà un discours, qui, par sa plénitude, sa noblesse, son éloquence, l'emporte infiniment sur tout ce que j'ai traduit plus haut d'Isocrate; mais aussi voilà une magnificence de louanges, qui paraîtrait exagérée si tout autre que Pompée en était l'objet. Cet homme, à qui seul les Romains ont donné le surnom de grand, en méritait toute l'étendue, par un enchaînement de victoires dont Pharsale fut depuis le tombeau; et même, après cette défaite terrible, dont sa mort funeste fut bientôt suivie, sa gloire ne s'éteignit point; elle retentit encore dans l'Univers après tant de siècles, et son nom est toujours imposant. Lucain et Corneille ne sont pas les seuls qui ont loué ses manes. Tite-Live eut le courage de se montrer son admirateur, sous Auguste; et Patercule a ressuscité encore depuis toute sa grandeur.

Ce serait bien ici la place de faire sentir la beauté de ce discours, selon les règles de l'art; mais combien il y aurait de choses à dire! Voyez, seulement, avec quelle dignité Cicéron généralise d'abord son sujet; avec quel naturel il en tire l'éloge de son héros; quel intérêt il sait mettre dans le panégyrique, qui est un genre si froid; quelle pompe de style, quelle urbanité et quelle politesse il emploie pour ré-

Digitized by Google

futer ses adversaires ; avec quel charme il jette par tout la persuasion ; enfin, quel ordre il observe au milieu des plus superbes ornemens. Voyez encore combien quelques modernes se sont trompés, en disant que les anciens orateurs n'avaient point de méthode et sur-tout de division. Vous en trouvez ici une très-belle dans les quatre vertus nécessaires à quiconque veut mériter le titre de héros. Vous n'oublierez pas l'éloge du désintéressement de Pompée, et sans doute il est inutile de vous retracer toutes les autres beautés que vous venez de lire.

Telle était la politesse des Romains dans les plus brillans jours de la République. Examinons maintenant si elle conserva ce caractère dans les âges suivans, lorsque ces fiers républicains avaient déjà pris l'habitude d'obéir à des Césars, et même à des étrangers.

PANÉGYRIQUE DE TRAJAN,

Par Pline le jeune.

Il y avait cent cinquante ans que Cicéron avait expiré sous le poignard des triumvirs, lorsque Pline le jeune parut dans le monde. Il était neveu du plus grand naturaliste des Romains, dont il porta le nom, et qui périt si malheureusement à la terrible explosion du

Digitized by Google

Vésuve, l'an 79 de l'ère chrétienne. Je possède une vie manuscrite de Pline le jeune, où se trouvent beaucoup de choses curieuses, et dont j'ignore l'auteur. Mais je dois me restreindre ici à ne parler que de son panégyrique, sans faire mention de ses lettres, traduites par M. de Sacy, et qui sont dans les mains de tout le monde. Le mérite de Pline le jeune, le porta, sans intrigue, aux premières dignités de l'empire. Aussi le vertueux Trajan, qui régnait alors, savait déterrer les talens modestes. Il découvrit celui-ci, et Pline devint consul. Ce fut pendant son consulat même, que notre auteur reconnaissant prononça, en plein sénat, à la gloire de son bienfaiteur, ce panégyrique qu'un grand nombre de savans regarde comme un chef-d'œuvre. Il a déjà été traduit trois fois en français. La première traduction est de *La Ménardière*, de l'Académie française; mais elle n'est pas exacte : elle est longue et diffuse, tandis que le style de Pline est toujours serré et précis. La seconde est de l'*abbé Esprit*, qui en fit la dédicace au grand Dauphin, et qui avait bien plus de talent que La Ménardière, comme on le voit dans sa préface et dans sa manière de rendre l'original, toujours fidelle, mais nullement animée. La troisième est de M. *de Sacy* : c'est celle qu'on lit le plus communément et qu'on estime le plus, parce qu'elle joint assez l'élégance à la correction. Elle est froide cependant, et j'en

Digitized by Google

appelle à tous ceux qui la compareront avec le latin.

Je n'ai pas envie de lutter ici contre ces trois traducteurs, et mon but n'est que de donner une idée du panégyrique de Trajan, par une analyse que je formerai rapidement en parcourant l'original, et je prie mes lecteurs de ne pas oublier que je leur offre un simple bouquet des plus belles fleurs de l'antiquité en ce genre.

PÈRES CONSCRITS,

« C'est une coutume sagement introduite par nos ancêtres, d'invoquer les Dieux au commencement de toutes les actions et de tous les discours, parce que sans leur assistance les entreprises des hommes ne peuvent avoir qu'un succès douteux. Or, qui doit plus religieusement observer cette belle institution qu'un consul, sur-tout lorsque le sénat et le peuple décernent unanimement des actions de grâces au plus vertueux des princes? Eh! quel plus superbe présent le ciel peut-il faire à la terre, que celui d'un empereur qui nous retrace la bonté céleste, et pouvons-nous douter que les Dieux eux-mêmes n'aient élevé le nôtre à ce haut rang, quelque influence qu'on attribue encore à la fortune? Il n'y est arrivé, en effet, que par un destin prédominant, et Jupiter, qui est le maître suprême, l'a visible-

ment choisi devant ses autels et dans un lieu où il n'est pas moins présent que dans l'Olympe.

» O souverain arbitre des immortels ! toi qui fondas cet empire et qui le conserves, la raison ainsi que la piété m'obligent donc de t'invoquer. Inspire moi, et que sous ton souffle divin je sois le digne interprête du sénat, que je parle avec la dignité d'un consul, que je n'affaiblisse pas sur-tout les vertus d'un grand prince, que la liberté, la franchise, la vérité, éclattent dans tout mon discours, enfin que j'évite d'autant plus la flatterie, qu'elle est absolument inutile dans le sujet que je traite.

» Ce que nous avons à dire de Trajan n'a pu être dit d'aucun empereur. On maudissait les autres en particulier, tandis qu'on les exaltait en public. Aujourd'hui tous nos sentimens sont en évidence ; nous avons changé de fortune, changeons donc aussi de langage, et que la diversité des tems marque encore la diversité de nos discours. Ils sont passés ces jours de bassesse où, pour louer dignement ceux qui nous gouvernaient, il fallait en faire des Dieux. C'étaient des maîtres impérieux alors et de vrais tyrans. Maintenant c'est un citoyen, un père que nous avons, un simple sénateur comme nous, qui ne se croit jamais plus grand que lorsqu'il est de niveau avec ses semblables, et qui en commandant à des hommes, n'oublie jamais qu'il est homme lui-même.

Digitized by Google

» Ecoutons la voix publique : le peuple sait rendre justice à ceux qui le commandent. Il louait naguères la beauté de Domitien. Il loue aujourd'hui l'ame magnanime de Trajan. Il vantait au théâtre la superbe voix et les superbes gestes de Néron, et vous le voyez célébrer maintenant les vertus et la clémence de notre prince. Que n'en disons nous pas nous-mêmes dans nos entretiens privés, et quel éloge ne faisons-nous pas dans nos familles de sa sagesse, de sa modération, de sa douceur, au milieu du bonheur dont il nous fait jouir ? Ne lui avons-nous pas déféré d'un commun accord le titre de *très-bon*, le seul que lui eût laissé l'orgueil de ses prédécesseurs ? Ne publions-nous pas de toute part que nous sommes heureux, et qu'il l'est lui-même de notre félicité ? Ne le prions-nous pas de recevoir nos louanges comme l'expression naïve de tous les sentimens qu'il nous inspire ? Et lorsque nous lui faisons cette prière, son visage ne se colore-t-il pas de toute la rougeur de la modestie ?

» Obligé cependant de le louer, au nom de la capitale du monde, je proportionnerai mon discours à cette modestie précieuse, et j'éprouverai une chose qui n'a point d'exemple. En effet, tandis que les autres orateurs craignent que leurs louanges ne paraissent trop peu étendues à ceux qui en sont l'objet, je crains que les miennes ne semblent trop

Digitized by Google

longues à Trajan, et voilà toute la peine qui me tourmente. J'obéis cependant à l'ordre du sénat qui m'impose cette honorable tâche.

» Pères conscrits, j'ai souvent recherché par la méditation qu'elles sont les qualités indispensables à celui qui tiendrait sous son empire la terre et la mer, et qui serait le souverain arbitre de la guerre et de la paix. Mon imagination m'en formait un tableau accompli, mais la réalité l'emporte encore ici sur mon imagination. Avant Trajan, quelques autres princes avaient acquis une gloire éclatante dans les armes. Celui-ci avait déployé la plus grande sagesse dans l'art de gouverner : celui-là, sans avoir eu le mérite du conquérant, avait maintenu les peuples par une heureuse sévérité. Quelques-uns s'étaient signalés par la clémence ; mais presque tous avaient terni leurs belles qualités par quelque vice ; et tel qui était grand en public, ne paraissait plus qu'un homme ordinaire dans le particulier, et gouvernait mal sa famille après avoir sagement régi l'univers. Voyez, au contraire, s'il est une sorte de gloire étrangère à notre César, si le charme de la gaieté déprime jamais en lui la dignité impériale, si sa taille majestueuse et ses beaux cheveux blancs, en relevant sa grandeur, n'annoncent pas le maître du monde.

» Tel devait être, en effet, un empereur que les Dieux eux-mêmes ont choisi pour

Digitized by Google

nous. Oui, grand prince, avant même que vous parvinssiez à l'empire, et lorsque nommé seulement général de nos légions en Germanie, vous montâtes, selon l'usage, au Capitole, tout le peuple romain inspiré par le ciel vous regardait déjà comme son futur César. C'était le prélude de votre élévation. On vous le dit alors, mais vous en rejetâtes la pensée, vous refusâtes de régner; et ce refus même nous prouve aujourd'hui que vous ne voudrez jamais régner que par les lois. Il fallut donc vous contraindre; l'on aurait échoué dans cette violence sans le danger commun dont nous étions menacés; vous n'acceptâtes enfin l'empire que pour le sauver. Il fallut même une révolte pour vous faire accepter le sceptre de l'univers, il fallut l'insurrection de toutes nos armées pour forcer votre modestie.

» C'est ainsi que les malheurs naissent des prospérités, comme les prospérités des malheurs; c'est ainsi que les Dieux nous dérobent les semences du bien et du mal, et que trop souvent les sources d'où partent l'un et l'autre ont des apparences trompeuses. Sans doute la sédition qui vous fit empereur flétrît notre gloire et fut fatale à la République. Le vertueux Nerva, votre prédécesseur, se trouva alors investi, arrêté, prisonnier; et l'on ôta ainsi à ce bon prince la liberté d'exercer sa clémence ordinaire envers les coupables : on

Digitized by Google

le priva du plus précieux bonheur de la puissance suprême, celui de ne rien faire contre son gré. Un tel désordre était affligeant sans doute ; mais nous ne pouvions avoir Trajan qu'à ce prix. Trajan répara tous ces maux ; la discipline militaire n'avait été détruite qu'afin qu'il eût la gloire de la rétablir. Nous n'avons vu ce fatal exemple de révolte que pour le voir appaisé par lui. Tout rentra dans l'ordre sous sa vertu, il rompit les fers de Nerva ; et après avoir ainsi relevé la dignité impériale, il mérita d'être adopté par le prince dont il avait été le sauveur.

» Vous auriez paru bien moins digne du trône en régnant plutôt ; on aurait ignoré vos vertus. Il fallait du tems pour comprendre que vous aviez plus donné à Nerva que vous n'en aviez reçu. Il fallait savoir que l'empereur ne vous a cédé sa puissance, que lorsqu'elle allait s'écrouler avec lui. Avant de vous associer à ce rang glorieux, il vous a rappelé d'une guerre étrangère à Rome pour nous défendre. Vous nous avez dignement défendus ; et c'est par de grands services, nullement par ambition, comme tous les autres, que vous êtes devenu notre César.

» Mais combien cette élévation si recherchée par les partisans de la gloire coûta à vôtre cœur ! Il vous fallut renoncer à toutes les douceurs de la vie privée, pour vous

Digitized by Google

charger du pénible soin de gouverner les hommes, et recevoir les rênes de l'empire des mains d'un prince excédé de les tenir. Il vous nomma son fils, non par les sentimens de la nature, mais par l'ascendant de vos vertus, comme on devrait faire dans toutes les adoptions au rang suprême. Pourquoi, en effet, lorsqu'il s'agit de donner un chef au sénat, un général aux armées romaines, un maître au monde, s'en rapporterait-on à son sang, et choisirait-on dans sa maison l'héritier de la puissance souveraine, sur qui doit reposer le bonheur des nations! N'est-ce pas dans tout l'empire qu'il faut chercher le plus digne? Voilà du moins l'unique motif qui porta Nerva à vous adopter. Il venait de recevoir le laurier que vous lui envoyâtes après toutes vos brillantes conquêtes de la Pannonie; et après avoir déposé cet emblême de la victoire dans les mains de Jupiter, il vous proclama, avec un visage plus majestueux qu'à l'ordinaire, son fils et son successeur, en présence des Dieux et des hommes. Dès ce moment la sédition cessa, bien moins encore par l'adoption que par le mérite de la personne adoptée.

» Le croira-t-on, dans ce tems où l'ambition n'a plus de bornes, que Trajan, sorti d'une maison patricienne qui a donné des consuls et des triomphateurs à la République romaine;

Digitized by Google

croira-t-on que quand lui-même commandait une armée victorieuse dont il était adoré, il n'a jamais voulu se prévaloir de ces avantages, je ne dis pas pour usurper l'empire, mais pour le recevoir? qu'il a même refusé par modestie le nom de Germanique que lui déférait le peuple romain; que tout ce qu'il a fait pour monter sur le trône, ce fut d'obéir à Nerva, et qu'ainsi il ne se montra jamais un sujet plus fidelle qu'en commençant à régner?

» O Romains! avec quelle sagesse il modéra la grandeur de sa fortune nouvelle! On ne connaissait l'empereur en lui, qu'aux inscriptions, aux statues, aux trophées. Il annonçait un lieutenant par sa simplicité, un capitaine par sa vigilance, un soldat par le courage avec lequel il supportait toutes les fatigues militaires. Il continua de marcher à pied devant les légions romaines. Quel respect filial il avait pour Nerva, et quelles larmes il donna à la mort de ce prince qui s'éteignit dans le bonheur!

» Devenu maître absolu; au lieu d'imiter la bassesse et les vices de quelques-uns de nos criminels empereurs, il se proposa les plus vertueux pour modèles, et depuis long-tems nos ennemis sentent que nous avons un homme à notre tête. En voyant revivre en lui les vertueux héros de l'ancienne Rome, ils n'osent

Digitized by Google

plus insulter nos frontières, nous ne sommes plus obligés d'épuiser le trésor public pour acheter la paix des Barbares. Vainqueurs par tout maintenant de leurs phalanges insolentes, nous voyons seulement arriver leurs ambassadeurs supplians dans cette capitale, et nous leur accordons ou refusons leurs demandes, selon qu'il convient à la dignité de cet empire. Quand nous déférons à leurs prières, ils nous comblent de bénédictions ; et lorsque nous n'y déférons pas, ils ne se plaignent point. Que pourraient-ils, en effet, tenter aujourd'hui contre nous ? Dans la saison des plus rudes frimats, auxquels ils sont habitués, et sur les deux rives glacées du Danube, nous les avons terrassés par le bras de Trajan et de ses légions accoutumées à des climats si doux. La valeur brillante de notre empereur, victorieuse de l'hiver comme de leurs bataillons, les força de fuir dans des souterrains, ainsi que des animaux timides, en ravissant leur estime malgré tout leur orgueil.

» A la vue de tant de conquêtes rapides, quelle ne fut pas l'admiration de nos soldats pour lui, et par combien de vertus ne la mérita-t-il pas ! Il n'était aucune fatigue qu'il ne partageât avec eux. Il se couvrait de sueur et de poussière à la tête de ses cohortes, et ne se distinguait au-dessus de son armée que par la force, le courage, l'air imposant du héros.

Digitized by Google

C'était le compagnon de ses soldats, vivant et combattant avec eux, lançant le premier javelot, dirigeant et louant leurs coups, recevant des flèches mortelles sur son casque et son bouclier où elles venaient expirer, examinant si les armes avaient toutes leurs proportions, jetant un coup-d'œil général sur son armée avant une affaire décisive, essayant les traits, soulageant lui-même ceux qui étaient fatigués, assistant les malades, visitant tous les quartiers, se reposant le dernier de tous.

» Voilà de ces choses qui auraient peu étonné sans doute dans un général au tems des Fabricius, des Scipion, des Camille, parce que nos vieux capitaines avaient encore l'habitude de toutes les vertus guerrières. Mais à présent que les plaisirs et les spectacles ont succédé à de si rudes travaux, et que les débauches de la Grèce nous ont réduits à cet excès de mollesse, on conviendra que c'est un phénomène de voir un homme de ce courage et de ces mœurs antiques, un homme qui, sans rival et sans modèle, ne trouve que lui-même pour se disputer de gloire, qui sans cesse se ravisse l'éclat de ses propres actions par des actions toujours plus éclattantes, et qui seul, souverain du monde, paraisse aussi le seul qui mérite un si haut rang.

» Mais les grands faits d'armes ne furent que l'amusement de son enfance et les premiers

Digitized by Google

essais de sa valeur. Jeune encore, il se signala par une grande victoire sur les Parthes, et vous savez tous les trophées qu'il remporta depuis sur les Germains. Triomphateur de l'Euphrate et du Rhin, il mérita par sa clémence l'estime et l'admiration de ces fiers ennemis, que sa bravoure avait remplis d'effroi. Par tout où il portait ses pas, sa présence y surpassait encore la grandeur de sa renommée. En traversant, après de tels exploits, la Gaule, et faisant voler ses légions à travers les rochers et les précipices des Alpes et des Pyrénées, il ne jeta pas seulement les yeux, au milieu de tant de fatigues, sur un char ni sur un cheval. On ne sait ce que l'on doit le plus admirer de ses premières victoires ou de ses dernières. Aussi un mérite si rare donna de l'ombrage à Domitien, le plus lâche des empereurs, comme Hercule en avait donné, par son courage prodigieux, au méprisable Eurystée. On ne devait pas attendre de moins grandes choses d'un homme qui n'étant encore que tribun militaire, avait appris tous les détails de son art avec tant d'ardeur et d'intelligence, observant encore par tout les mœurs diverses des nations, les situations des lieux, la qualité des eaux, l'influence des climats. Dans quel pays n'a-t-on pas dressé ses tentes, et quel plaisir ne trouvera-t-on pas un jour en disant, c'est ici que Trajan a campé, ici qu'a-

Digitized by Google

près mille fatigues il a pris un repas champêtre, ici et auprès de ce bois qu'il a goûté un instant de sommeil; c'est dans cette grotte et dans cette humble cabane qu'a logé le plus grand de nos empereurs? Ne regardera-t-on pas les endroits où il a passé, avec ce respect religieux qu'on a pour les traces des hommes les plus illustres des vieux âges?

» Tous les soldats qui ont vieilli sous les armes, se ressouviennent avec bonheur, qu'avant de devenir leur maître il avait été leur compagnon. Ils vantent l'amour constant qu'il eût toujours pour eux, l'estime qu'il accordait à leurs belles actions, la peine qu'il ressentait de leurs blessures, les soins touchans qu'il ne cessait de leur prodiguer, comme aux généreux défenseurs de la patrie.

» Mais une chose le distingue sur-tout à mes yeux; c'est qu'après tant de triomphes, loin de désirer d'en obtenir d'autres avec cette valeur qui ne saurait jamais lui manquer, il aime bien mieux encore procurer la paix au monde. Voilà, César, voilà ce que j'admire en vous. Il vous est glorieux de ne pas vouloir passer le Danube, lorsque des lauriers certains vous attendent à l'autre rive; en conquérant le reste de la Germanie, vous ajouteriez peu à votre vaillance : en pardonnant aux vaincus vous mettez le comble à votre modération, et vous donnez à vos successeurs

Digitized by Google

le plus superbe des exemples. On verra donc un jour au capitole, non de vains chars de triomphes et de stériles marques de victoires cruelles, mais la représentation consolante d'un empereur pénétré de la véritable gloire, donnant la paix à l'univers, et ravissant l'amour de ses ennemis eux-mêmes, ce qui est le plus beau de tous les triomphes, puisqu'il atteste l'amour des peuples, au lieu qu'une victoire ordinaire prouve leur haine, et qu'on ne leur a fait mordre la poussière, que parce qu'ils avaient été les agresseurs ou du moins des ennemis secrets. Combien de pareils triomphes sont préférables à ces pompes orgueilleuses où l'on traîne les dépouilles des provinces, l'or arraché des temples, les armes des vaincus, la majesté des rois humiliés et chargés de chaînes.

» Ne craignez rien, César : vos exploits sont trop grands pour que les rois barbares osent désormais vous attaquer, et donner à votre ame la jouissance complète de toute votre clémence. Vous avez rendu l'empire inattaquable par l'harmonie que votre sagesse établit dans nos armées. Avant vous les empereurs étaient jaloux des succès de leurs lieutenans, et vous reconnaissez franchement le mérite de ceux que vous rendez vos compagnons de gloire. Comme les astres supérieurs éclipsent tout l'éclat des astres subalternes, alors qu'il

Digitized by Google

paraît sur l'horizon, vous n'arrivez pas plutôt au camp que votre présence obscurcit la gloire secondaire de vos généraux. Mais soudain vous leur dérobez vous-même votre propre splendeur, et vous leur conservez jusque sous vos yeux l'autorité qu'ils avaient en votre absence. Pour augmenter encore leur considération, vous leur donnez des témoignages publics de votre estime, autant pour les honorer, que pour leur attirer l'estime des soldats.

» Et quand vous vous arrachâtes au charme de la victoire, vous arrivâtes à Rome pour y jouir de notre amour, votre suite avait la modeste simplicité d'un homme privé qui voyage. Je ne vous dirai pas qu'en entrant dans cette grande ville, votre présence n'alarma aucun père, aucun époux, car la continence que les autres empereurs feignaient pour un tems, vous est si naturelle, qu'à peine on la met au rang de vos vertus. Dans votre course du fond de la Pannonie à Rome, on ne fut pas obligé de mettre ni chevaux, ni maisons, ni meubles en réquisition. Une cabane et la plus chétive nourriture vous suffisaient. On ne trouvait nulle différence entre l'empereur et le dernier tribun de son armée. Quel contraste, ô Dieux immortels, entre Domitien et vous! Son passage ruinait toutes les provinces; il chassait les propriétaires de leurs maisons; on brûlait et on dévastait tous les lieux

Digitized by Google

d'alentour : c'est la foudre destructive qui tombait.

» Nous vous avons vu entrer à pied dans Rome, et vous ne nous en parûtes que plus grand, bien plus majestueux que tous vos prédécesseurs avec les huit chevaux blancs attachés à leur orgueilleux char. Votre superbe taille n'en était que plus imposante, et vous aviez l'air de triompher de toute la vanité des autres Césars. Aussi ni l'âge, ni le sexe, ni les maladies elles-mêmes n'empêchèrent aucun Romain d'aller jouir d'un spectacle si nouveau. Les enfans voulurent vous voir, les jeunes gens vous contempler, les vieillards vous admirer, les malades eux-mêmes courir à votre rencontre malgré leurs médecins, dans la confiance que votre présence seule les guérirait de leurs maux. Les uns ne refusaient pas de mourir après vous avoir vu, les autres voulaient encore vivre pour voir plus long-tems. Non-seulement les rues étaient pleines, mais les toits étaient chargés de spectateurs. Vous embrassiez les sénateurs, vous appeliez chaque chevalier par son nom, vous saluiez tous les citoyens. Et quand vous montâtes au Capitole, quelle alégresse universelle! On se précipitait dans les temples, chaque autel était chargé d'offrandes et de victimes à votre gloire. A qui une entrée si magnifique n'aurait-elle pas inspiré de l'orgueil? Elle ne fit qu'augmenter

Digitized by Google

votre modestie. Quand vous parcourez la ville, chaque citoyen a le droit de vous arrêter, de vous raconter ses peines, d'obtenir justice à l'instant. Vous n'êtes pas un empereur, vous êtes toujours Trajan. Si vous nous gouvernez, c'est par les lois dont la domination est toujours populaire et douce, malgré leur autorité pour réprimer les passions dangereuses; et si votre grandeur est au-dessus des hommes, elle appartient cependant aux hommes, elle est toujours notre bien, puisqu'elle nous procure le bonheur avec cette liberté honnête, ennemie de la licence, et de laquelle seule nous sommes susceptibles.

» Pères conscrits, je n'ai pas à craindre de vous fatiguer en prolongeant ainsi le récit de toutes ces vertus qui font votre félicité, on aime trop à se retracer de pareilles jouissances. Mais il serait plus respectueux pour moi de n'en point parler, et de les abandonner à vos pensées. Aussi bien mon discours ne fait que s'égarer dans un sujet si vaste. Mais puis-je entièrement passer sous silence cette gratification générale que Trajan vient de faire à tous les citoyens, sans qu'il en coûtât un denier au trésor public; sans qu'aucun absent, aucun malade, aucun malheureux fût oublié; sans que l'homme le plus ignoré dans une si grande multitude, fût privé de sa part dans un bienfait si magnifique et inoui jusqu'à ce moment

Digitized by Google

dans le monde, sans que personne fît éclater le moindre mécontentement d'avoir été traité moins favorablement que les autres ? Avant le prince qui nous rend la vie si douce, quand un empereur sortait de son palais, il se voyait entouré d'une foule prodigieuse d'enfans destinés à devenir un jour le peuple romain à leur tour. Ces petits courtisans répétaient au fier César toutes les flatteries qu'ils avaient apprises de leurs pères, mais l'orgueil ne daignait pas les entendre. Sous Trajan ils n'ont pas besoin d'avoir recours à une pareille bassesse. C'est un père véritable qui pourvoit, sans en être prié, à leur entretien, à leur éducation, à la conservation de leurs mœurs. Non content d'assurer notre bonheur, il étend ses vues bienfaisantes sur les races futures, en veillant sur tous ces enfans, comme sur la plus chère espérance de l'empire, pour voir s'ils restent purs et s'ils deviennent vertueux. Aussi un tel bienfait a été vivement senti, et vous vous rappelez avec quelles acclamations il a été reçu par tous les vieillards et tous les pères. Vous voyez encore quel germe de reconnaissance il fait déjà éclore dans l'ame des enfans eux-mêmes. Leur sort est désormais aussi heureux que le nôtre, et nous ne craignons plus pour eux que les seuls maux attachés à la fragilité de la nature humaine ; nous n'avons plus à redouter la colère du prince, souvent

Digitized by Google

plus destructive que la foudre; nous sommes loin d'avoir peur que son insatiable avidité ne nous réduise à la nécessité cruelle de mourir de faim avec nos familles. Le fardeau de la vie ne pèse plus à personne, nous ne maudissons plus ceux qui nous ont donné le jour, nous ne sommes plus désespérés d'être pères.

» Ce qu'il y a de plus beau dans les libéralités de Trajan, c'est qu'elles sont le fruit de ses épargnes, et que l'homme de bien qui les reçoit est très-sûr que ce n'est pas un larcin fait à d'autres. O César! vous n'appauvrissez que vous en donnant, et le plaisir de faire des heureux est l'unique motif qui vous guide. Vos prédécesseurs n'avaient pour but dans leurs libéralités, que d'endormir la haine publique qu'ils méritaient, que d'éteindre le souvenir de leurs cruautés; et vous, au contraire, vous donnez lorsque l'Univers entier est content de vous, lorsque tous les citoyens bénissent votre empire; vous ne faites que payer encore l'amour par l'amour.

» Au milieu de tant de munificence pourrais-je oublier ce bel établissement de votre Ecole militaire, où vous faites élever, dans tous les sentimens d'honneur, la jeune noblesse de toutes nos provinces? En attendant que cet essaim de guerriers devienne un jour le soutien de la patrie, et fasse triompher l'aigle romaine, vous le formez à l'amour des devoirs. Vivez

Digitized by Google

long-tems, grand prince, et le nombre de vos enfans adoptifs augmentera avec le nombre de vos bienfaits.

» Quelle heureuse abondance n'entretenez-vous pas dans Rome ! Emule du grand Pompée, après avoir banni, à son exemple, la brigue, la séduction, la vénalité des charges, comme lui encore vous assurez la subsistance du pauvre, en chassant les pirates de nos côtes, en les vainquant dans l'Europe et dans l'Asie. Vous avez eu la gloire de nourrir jusqu'à l'Egypte, que son fleuve bienfaisant parut avoir délaissée un moment, et qui au lieu de lui tendre les bras vous les tendit à vous-même, en implorant vos bienfaits. Elle ne vous invoqua pas en vain, et elle ne fut malheureuse qu'autant de tems qu'il fallut pour vous faire connaître ses besoins ; car pour être secouru par vous, il suffit de vous instruire qu'on est en souffrance. Il semble que vous soyez né pour corriger l'inégalité des climats, et que les Dieux n'aient rendu quelques terres stériles, que pour vous accorder l'honneur de les faire devenir fécondes. Vous répandez par tout l'abondance, en liant l'Orient à l'Occident par un commerce continuel ; et lorsque vous rendez toutes les Nations heureuses, par de mutuels échanges, vous leur faites sentir pleinement l'avantage inestimable de ne dépendre que d'un seul homme juste et clément, trésor infiniment

Digitized by Google

préférable à cette liberté inquiète qui trouble et renverse le monde.

» Mais j'abandonne la bienfaisance elle-même de Trajan, pour parler de sa justice et pour vous retracer le plus superbe spectacle qui ait jamais paru sur la terre. L'insensé Domitien croyait se faire un honneur infini par ses combats sanglans de gladiateurs et de bêtes féroces : mais il est dans la société des monstres plus dangereux que dans les bois. Trajan vient de faire ignominieusement traverser l'arène à ces infames délateurs des derniers tems, à ces criminels agens de Domitien, qui dévastaient les temples, déshonoraient les tribunaux, frustraient les dernières volontés des mourans, ruinaient les veuves, dévoraient les orphelins. Il coupa la racine de tous les désordres, assura les propriétés contre le brigandage, rendit la paix et la tranquillité aux familles, épura les tribunaux, ôta toutes ses indignes ressources à la chicane et à la mauvaise foi. Il fit embarquer tous ces misérables, et pour en délivrer à jamais la société, il les exposa à toutes les horreurs des tempêtes. Il voulut qu'après avoir affligé la terre par leurs dénonciations impies, ils fussent jetés par la mer, justement irritée, contre des rochers vengeurs, et condamnés, dans des îles désertes, à verser des pleurs eux-mêmes, après en avoir fait tant répandre aux innocens. Nous avons vu ce spectacle à jamais mémo-

Digitized by Google

rable, et nous avons suivi de nos regards cette armée navale de scélérats déployant les voiles à la merci des orages. Avec quelle satisfaction le peuple comtemplait ces vaisseaux coupables, dispersés par les vents à l'instant même qu'ils sortaient du port, et quelles actions de grâces ne rendait-il pas à notre prince, de cette justice, qui ne faisait que relever encore sa clémence ! Ceux de ces hommes pervers qui pouvaient échapper à la furie des vagues, retrouvaient dans des îles désertes les vertueux sénateurs que leurs infames délations y avaient relégués. Après avoir dépouillé l'innocence ils furent dépouillés eux-mêmes de leurs rapines. Ainsi le crime ne reste jamais impuni sous un bon empereur. Titus et Nerva avaient déjà voulu anéantir la peste des dénonciations; mais combien il restait de choses à faire, et c'est Trajan qui les a faites! Grâces à ses vertus, on ne dépouille plus le citoyen, les juges ne sont plus coupables de forfaiture, et tout le monde obéit aux lois.

» Mais il est des vertus généreuses, des vertus de rois, et qui ne servent qu'à relever leur majesté. Il en est de bien plus utiles pour les peuples dans un souverain, et telle est sur-tout l'économie. Les empereurs précédens nous accablaient de subsides. On avait imposé les successions d'un vingtième, tribut supportable peut-être pour des parens éloi-

Digitized by Google

gnés et qui ne s'attendaient pas à recueillir de riches héritages, mais insupportable pour celui qui succédait par le droit du sang, et souverainement injuste dans son principe, parce que le patrimoine est une chose sacrée, qu'on doit transmettre à ses enfans aussi pure et aussi entière qu'on l'a reçue de ses ancêtres. Nerva fut le premier qui retrancha quelques abus d'une pareille loi; mais il vous laissa la gloire, ô César, de venger la justice et la nature. Par vous, maintenant, un fils succède pleinement à son père. C'est bien assez que la perte d'une tête si chère lui coûte des larmes, sans qu'on lui ravisse encore une portion du champ où il a été nourri. En rétablissant ainsi l'ordre, vous n'avez pas même voulu les arrérages qui vous étaient dus par ceux qui n'avaient pas acquitté la taxe antérieure depuis l'établissement du fatal édit. Votre économie seule vous tient lieu de tous les trésors qu'il mettait dans vos mains; et tandis que les autres empereurs, qui envahissaient toutes les fortunes, étaient pauvres encore au milieu de leurs insolentes déprédations, vous êtes riche dans vos revenus bornés, parce que vous avez chassé de votre cour ces étrangers avides qui s'appropriaient la plus grande partie du trésor impérial par leurs désastreux systêmes de finance. Vous n'écoutez pas plus les vils remueurs d'argent que les flatteurs. Le tems n'est plus où l'on

Digitized by Google

dénonçait l'homme de bien pour confisquer ses propriétés. En nous donnant l'exemple de l'économie, vous nous ramenez à la probité de nos pères et aux bonnes mœurs antiques. Vous rendez les amis fidelles, les enfans pieux, les hommes justes. Jadis les amis de l'empereur n'étaient que de vils affranchis dont l'ame avait encore l'empreinte de l'esclavage; mais aujourd'hui c'est nous qui sommes les amis de César, et le père de la patrie ne croit pas être mieux aimé que par ses concitoyens. Si vous répandez moins de largesses sur nous, nous n'en avons pas besoin, votre amour nous suffit, et nous avons encore en dédommagement la douceur de voir que les provinces, sous votre heureuse économie, sont enfin délivrées de l'odieux fardeau des subsides.

» Combien il est utile à ceux qui règnent, de n'être arrivés au trône que par les souffrances! Vous avez vécu, César, dans une condition semblable à la nôtre. Vous avez eu les mêmes infortunes, les mêmes craintes que nous. Mille revers ont accompagné votre vie, et vous avez partagé toute notre haine pour les méchans princes. Sans doute vous vous êtes formé dès-lors le portrait d'un empereur accompli, et vous gouvernez maintenant comme vous auriez voulu être gouverné dans ce tems. Aussi quel homme sage, si le ciel vous enlevait à nos vœux, serait tenté de prendre

Digitized by Google

votre place ! Plus on mériterait d'être votre successeur, plus on craindrait de l'être. Qui pourrait, en effet, dignement supporter le faix du monde qui repose si bien sur votre tête ? Qui pourrait faire un si bon choix dans le sacerdoce, la magistrature, la guerre ? En ne nommant aux dignités que des hommes vertueux qui ne sollicitent jamais, vous encouragez le véritable mérite, et déconcertez l'intrigue. Ce sont précisément les hommes persécutés par Domitien qui remplissent aujourd'hui les places d'honneur. Vous n'avez refusé la dignité de censeur, que parce que vous aimez mieux attirer par des bienfaits, que menacer par la rigueur des peines. Mais vous n'en exercez pas moins la véritable censure, car votre vie est la condamnation du crime ; elle est encore notre modèle et la règle de nos actions ; elle nous instruit mieux par vos exemples que les plus belles leçons des philosophes. Déjà vous en voyez la preuve dans les mœurs publiques, puisque tout le peuple vient de vous supplier de chasser tous les bouffons de la ville de Rome. Que la conduite de la jeunesse élevée par vos soins est exemplaire ! Quel encouragement ne donnez-vous pas aux savans professeurs de rhétorique et de philosophie ! Vous avez ressuscité et ramené dans la capitale les sciences si long-tems exilées par des princes corrompus

Digitized by Google

qui avaient peur d'être rappelés à la vertu par elles. Ils ne s'occupaient que de honteuses délices. Vous chérissez tous les arts honnêtes, vous lisez tous les bons livres. Votre palais est comme un temple toujours ouvert au savoir, comme au mérite et au malheur. Aussi vous n'avez pas besoin de gardes, notre amour vous en tient lieu. Le palais de Domitien en était hérissé. On ne voyait sous ses vestibules superbes que des satellites menaçans qui semblaient garder la caverne de quelque monstre cruel. La terreur était empreinte jusque sur ses plafonds dorés; elle était bien plus horriblement écrite encore sur son front, dans ses yeux, dans sa pâleur menaçante. Comme tous les méchans il aimait la retraite et la solitude, et jamais il ne paraissait en public que pour y exercer quelque atrocité. Vous avez appris, grand prince, à ceux qui viendront après vous, que l'innocence des Césars est la plus fidelle des gardes, la forteresse la plus inaccessible, la plus certaine de toutes les défenses. C'est ce que vous éprouvez au milieu de tant de citoyens qui se pressent autour de vous, pour écouter vos conversations touchantes. La majesté impériale souffre-t-elle en vous la moindre atteinte sans cette suite imposante de vos prédécesseurs? En êtes-vous moins grand, parce que nous sommes de tous vos plaisirs, que nous soupons à votre table et que vous venez

Digitized by Google

souper à la nôtre, que vos repas sont frugals, que nous vous parlons avec toute la familiarité de l'amitié, que satisfait d'une simplicité modeste vous laissez leur or à toutes les provinces de l'empire? Eh! qu'en avez-vous besoin? Ne brillez-vous pas mieux par votre seule vertu, que par une représentation fastueuse?

» Mais si vous aimez la simplicité pour vous-même, vous savez être magnifique dans les monumens publics que vous érigez. Vous venez de bâtir de nouveaux temples superbes en moins de tems que les autres Césars ne réparaient les anciens. Votre cirque immense répond à toute la majesté de l'empire; et ce qui le rend bien plus remarquable encore, c'est que la place du prince n'y diffère pas de celles des citoyens. Si tout autre avait fait une partie seulement de ce que vous faites sans cesse pour l'utilité publique, on lui aurait érigé une statue reposant sur un soc d'or ou d'ivoire: cette statue serait placée parmi celles des Dieux, des rayons de gloire orneraient sa tête, et devant les autels les plus vénérables on lui offrirait des victimes qu'on n'offre pas aux grandes Divinités du ciel. Mais ce n'est que pour les adorer elles-mêmes que vous entrez dans les temples, et vous ne vous rapprochez d'elles que par votre piété. Aussi vous n'avez que quelques statues d'airain dans le vestibule du Capitole, mais on les respecte,

Digitized by Google

elles nous survivront. Les autres empereurs en avaient de marbre et d'or, et le même peuple qui les avait élevées avec tant de bassesse, les brisa avec plaisir, les abattit avec un fer vengeur, les rompit avec colère comme si elles eussent été animées et sensibles.

» Vous aimez trop la véritable gloire pour être jaloux d'avoir de ces vaines statues, et vous ne recherchez que les honneurs qui ne craignent ni la vieillesse ni les injures du tems. Le tems détruit les statues, comme les arcs de triomphe, comme les temples et les autels. L'oubli efface ces superbes monumens de la mémoire des hommes, et la postérité n'y pense plus. Mais le prince assez grand pour dédaigner l'ambition et pour mettre un frein à la puissance souveraine, acquiert une gloire que la vieillesse ne saurait atteindre, une gloire immortelle comme sa vertu. C'est dans le cœur des hommes et non sur le bronze, que doit être gravée l'image des bons princes, et à ce beau titre Trajan n'a pas un rival sur la terre. Est-il un seul instant de sa vie qui ne soit marqué par un bienfait ou par une action estimable? Vous nous avez retracé les premiers âges du monde, lorsqu'assis sur un trône de gazon, vous rendiez la justice à tous ceux qui venaient la réclamer auprès de vous. Vous n'aviez pas besoin d'une chaise d'ivoire pour vous rendre respectable. Un grand

Digitized by Google

homme sait bien paraître sans ces vaines distinctions et ces futiles marques d'honneur.

» Ah ! soyez toujours ce que vous êtes : nous ne demandons rien de plus au ciel. Vous venez de nous tenir un langage vrai, mais fort nouveau dans cette ville depuis plus d'un siècle : c'est que les lois sont au-dessus du prince, et qu'il n'est point permis à César de faire ce qui est défendu au dernier citoyen. Telle est la règle que vous vous êtes prescrite et que vous avez promis de suivre par un serment adressé aux Dieux. Vous avez engagé tous les sénateurs à reprendre l'ancienne liberté, à partager avec vous le soin de l'empire, à veiller d'un commun accord à l'utilité publique, à réunir ensemble vos pensées et vos sentimens dans cette grande vue. Il est vrai que tous les autres empereurs avaient tenu le même langage en montant sur le trône ; mais nous savons aussi s'ils remplirent un pareil engagement ; nous savons combien d'hommes de bien, trompés par la perfidie impériale, firent de funestes naufrages et périrent misérablement sous les carresses infidelles de Néron et de Domitien. Nous n'avons rien de semblable à craindre, et nous pouvons compter, nous comptons en effet, sur la franchise de Trajan. C'est de tout son cœur qu'il veut que nous soyions libres; nous le sommes, et nous pouvons mettre toutes nos pensées en

Digitized by Google

évidence. Nos langues sont enfin déliées après une si longue servitude. C'est notre père commun qui nous y invite, et nous avons déjà usé de ce droit antique qui nous est rendu, en ne faisant des vœux pour Trajan qu'à condition qu'il gouvernerait bien la république. Nous avons stipulé ce traité d'un commun accord avec lui, et si nous avons demandé aux Dieux la prolongation de ses jours, c'est avec la clause expresse qu'il nous rendrait heureux. Il faut que sa conscience soit bien pure et ses intentions bien droites pour avoir souscrit à un semblable contrat. Nous ne saurions en douter, pères conscrits, puisqu'en remettant l'épée fatale aux mains du préfet du prétoire, il lui dit ces mots à jamais mémorables : *Sers-t'en contre moi-même, si je trahis jamais mes sermens, et si ma mort peut être utile à la République.*

» Les empereurs pervers ne s'étudiaient qu'à lire au fonds de nos pensées et qu'à découvrir nos sentimens les plus secrets. Que ne pouvez-vous lire aussi, César, dans nos ames, entendre au moins ce que nous disons de vous dans l'intimité avec nos enfans, les époux avec leurs épouses, les maîtres avec leurs domestiques ! Vous verriez clairement que la seule crainte de blesser votre modestie nous empêche de faire publiquement votre éloge. Supérieur à l'envie, vous n'élevez aux dignités

Digitized by Google

que les plus dignes ; et sans craindre de concurrens vous y appelez les hommes de la plus haute naissance. Loin d'obscurcir l'éclat de la noblesse, vous lui ajoutez un nouveau lustre. Avant votre règne, la vertu était découragée, et l'on disait par tout : *A quoi bon me tourmenter pour faire des choses généreuses, l'empereur n'en saura rien ; ou s'il le sait, il ne m'en rendra pas plus de justice.* Quelle émulation, en effet, pouvait-on avoir, lorsque par tout le vice était triomphant et la vertu dédaignée? Mais aujourd'hui le champ de l'honneur est ouvert à tout le monde. Vous embrassez l'homme estimable à qui vous conférez une dignité, et cette marque d'amitié relève encore le bienfait que vous lui accordez. Domitien, au contraire, immobile sur sa chaise d'ivoire, tendait à peine une main orgueilleuse au magistrat qu'il nommait.

» Toutes les fois que vous venez au sénat nous rendre témoins de quelques vertus nouvelles, la joie ôte aussitôt à nos visages les traits trop rembrunis de la gravité, le palais retentit de nos acclamations involontaires, nul ne saurait plus rester à sa place, et rien ne saurait régler nos mouvemens d'alégresse. Vous ne sauriez les tempérer vous-même ; car s'il est en votre pouvoir de nous donner de la joie, il n'est pas au nôtre de la modérer. Vous ne doutez sûrement pas de la vérité de

Digitized by Google

nos démonstrations d'amour, puisqu'en les voyant vous ne sauriez retenir vos larmes. Ah ! n'en répandez jamais d'autres : c'est la grâce que nous demandons aux immortels.

» Quelles obligations cependant vous imposez aux princes futurs ! S'ils veulent être loués, il faut qu'ils vous ressemblent. Il faut qu'ils soient aussi louables que vous étiez, quand tout le sénat, attendri de la satisfaction intérieure que vous montriez à la vue de l'hommage universel rendu à vos vertus, s'écria : *Que vous êtes heureux!* Et quand cette expression échappa à notre amour, ce n'était pas votre rang suprême, mais la grandeur de votre ame que nous admirions. En effet, le vrai bonheur qui existe en ce monde, c'est lorsqu'on mérite, en effet, le bonheur. Combien encore en ce beau jour où vous vous défendiez de nos justes éloges, ne vous dit-on pas de choses touchantes, sur-tout ces mots si naïfs et si sensibles : *croyez-nous*, *croyez-vous.* Car si nous vous connaissons, vous devez nous connaître aussi ; on ne saurait s'en imposer à soi-même, il suffit de jeter un coup-d'œil général sur tout le cours de sa propre vie. Nous avons examiné nous-mêmes tout ce que vous avez fait, et c'est d'après cet examen impartial que nous avons réduit toutes nos prières à demander aux Dieux *qu'ils nous aiment comme nous vous ai-*

Digitized by Google

mons, et comme nous sommes aimés de vous.

» Mais pourquoi essayerais-je, ô pères conscrits, de rassembler dans un simple discours, ou même dans ma mémoire, tant de faits brillans et vertueux que vous avez consacrés dans les actes public et gravés sur le bronze, afin que tout l'univers fût à la fois admirateur de Trajan et rival de notre amour pour lui ? Je ne puis que me livrer ici avec tout le sénat à l'aimable désordre du sentiment. Avec ce besoin d'épancher nos ames, combien n'avons-nous pas été malheureux, sous nos méchans empereurs, de ne pas pouvoir donner le moindre aliment à notre reconnaissance ? A quelle servitude et à quelle bassesse ils nous avaient réduits ! Telle était notre situation, lorsque vous avez pris les rênes du gouvernement, et que vous avez remis en vigueur l'ancienne liberté romaine. Vous avez commencé par convoquer le sénat pendant trois jours pour délibérer sur les grandes affaires de l'empire. Chacun proposa franchement ses idées particulières sans craindre de se compromettre en ouvrant un avis opposé au vôtre. On se levait de son siége quand on le voulait, pour aller conférer avec d'autres sénateurs. On soutenait avec ses propres lumières et sans nulle contrainte les intérêts de la République. Après la discussion on comptait les suffrages ;

Digitized by Google

et ce n'était pas la première opinion, mais la meilleure que l'on suivait. Sous Domitien présidant le sénat, qui parmi nous aurait eu la hardiesse d'ouvrir la bouche, sinon ces sénateurs corrompus qu'on interrogeait les premiers? Tous les autres, ayant les yeux baissés, affligés, souffraient en silence cette humiliante tyrannie, pliaient la tête sous le joug de la nécessité qu'on leur imposait, et frustrés de la liberté d'émettre leurs vœux, se voyaient réduits à témoigner encore par quelque signe, qu'ils adhéraient à d'indignes mesures rejetées par leur conscience. Un seul mercenaire parlait, et tous suivaient un avis qui souvent n'était pas même celui du misérable qui l'ouvrait.

» Trajan ne s'est pas contenté d'affranchir le sénat et de lui rendre son entière liberté, il fréquente encore le barreau, pour s'assurer de la décence des avocats et de l'intégrité des juges; il assiste aux assemblées du Champ de Mars, pour les élections consulaires; il passe le reste du jour à rendre justice au dernier citoyen; il donne sans cesse l'exemple de l'obéissance aux lois; il veille sur tout l'empire avec une constance et une ardeur qu'on ne vit jamais en nul autre; il joint tellement la douceur paternelle à la sévérité impériale, qu'il paraît toujours empereur et père; il a déjà tellement épuré les mœurs par sa con-

Digitized by Google

duite, que le libertinage est devenu un opprobre public. Que dirai-je de plus ? Il est partout, il entend tout, il fait tout, comme s'il était un Dieu. Oui, César, vous gouvernez la terre, comme l'arbitre suprême gouverne le ciel. Vous le représentez à nos yeux, vous répondez à toute son attente. Un nouveau travail pour vous n'est qu'un délassement. Et si quelquefois néanmoins excédé de tant de peines vous pouvez vous permettre un instant de repos, c'est pour aller vous enfoncer dans une forêt épaisse, gravir la cime de quelque montagne, franchir les plus affreux rochers, pour en faire sortir quelque monstre destructeur. Vous le poursuivez alors, un pieu à la main et sans être devancé par un seul homme, sans que l'animal que vous pressez vous empêche encore de prier les Dieux protecteurs des bois que vous parcourez. Votre unique délassement est donc la chasse, qui est l'école des héros et comme l'apprentissage du noble métier de la guerre. C'était l'exercice des Dieux eux-mêmes et des Déesses. Les autres plaisirs énervent l'ame, et celui-ci lui donne une énergie nouvelle en fortifiant le corps. Jusque dans ses amusemens notre prince est donc grand en public.

» Il porte la même grandeur jusque dans l'intérieur de son palais. Non content de s'affranchir lui-même du joug des passions, il

Digitized by Google

éloigne encore la contagion du vice de tout ce qui lui appartient, et les mœurs de la maison entière égalent la pureté du maître. Combien d'hommes illustres n'ont pas eu le soin de bien choisir l'épouse qu'ils voulaient se donner, et de quels chagrins n'ont-ils pas mêlé leur vie par une telle négligence ! La femme que vous avez prise, César, vous méritait. Elle est par sa beauté et sa conduite le modèle de son sexe, comme vous êtes celui des princes par votre valeur et vos vertus. Ce n'est pas votre puissance, c'est vous seul qu'elle aime en vous. Ennemie de la parure et des plaisirs bruyans, elle n'est pas accompagnée d'une suite de complaisantes quand elle sort, et elle ne sort jamais que pour rendre des devoirs d'amitié et de politesse. Seulement vous marchez à pied dans Rome, elle y va dans une litière commune. Dans quelle intimité elle vit avec votre vertueuse sœur, et combien la jalousie, si commune aux femmes, est éloignée de ces deux ames sublimes ! Avec des intérêts si chers, vous avez encore des amis précieux. Les mœurs abominables des derniers tems nous avaient privés du bonheur de l'amitié; nous ne connaissions plus que la flatterie, la complaisance mercenaire, et le faux amour, mille fois pire que la haine. Eh ! quel autre sentiment pouvait exister entre des tyrans et des esclaves ! C'est vous, prince, qui

nous avez ramené dans nos murs l'amitié errante et fugitive. Vous avez des amis, parce que vous êtes ami vous-même ; car le plus grand prince du monde ne saurait commander l'amour : c'est de tous les sentimens le plus fier et le plus libre, celui qui souffre le moins la domination et qui exige le plus la reconnaissance. Il pourrait se faire qu'un monarque fût haï sans mériter la haine, mais il est impossible qu'il soit aimé à moins qu'il n'aime. Vous avez bien connu cette vérité, ou plutôt vous aviez bien besoin de sentiment, puisqu'élevé sur le trône du monde, vous avez cru devoir descendre de ce haut rang pour remplir les moindres devoirs de cette douce vertu d'amitié, sans cesser de vous montrer aussi grand alors, que lorsque vous exercez les plus augustes fonctions de l'empire ; car puisqu'on ne règne que par l'amour, un César lui-même ne saurait se dispenser de se faire des amis. Continuez donc de vivre dans la délicieuse intimité des vôtres, de conserver toujours ce trésor, et d'être persuadé qu'un prince ne peut jamais être dégradé que par la haine. Mais s'il est doux d'être aimé, quel bonheur d'aimer aussi ! Vous réunissez ces deux avantages célestes. Cependant notre sentiment pour vous surpasse encore celui que vous avez pour nous, et il doit le surpasser. En effet, comme vous avez une bien plus

Digitized by Google

grande facilité à faire du bien, vous devez aussi exciter dans nos ames des sentimens bien plus vifs. Que dis-je? Malgré cette supériorité que nous pouvons avoir sur vous, et c'est la seule à laquelle nous ayons le droit de prétendre, vous venez de donner à l'un de vos amis partant pour aller défendre l'empire, une preuve d'amitié à laquelle il nous serait difficile d'atteindre. Vous ne pouviez pas consentir à son éloignement. Vous l'avez accompagné jusqu'au port avec une tristesse profonde, afin d'avoir le plaisir de l'embrasser jusqu'au moment où il quittait la terre. Vous avez suivi des yeux humides le navire qui l'emportait, vous avez voulu monter au haut du promontoire pour voir encore du moins les voiles qui l'éloignaient de vos bras, vous adressiez pour lui des vœux au ciel; c'est ainsi que vous avez prouvé à l'empire combien vous savez aimer.

» Nous vous avons donc justement donné le titre de *très-bon*. Sans doute vous méritiez celui de grand, et l'univers l'atteste. Ce dernier titre est plus imposant; mais il est aussi bien sujet à l'envie. Nous vous le donnons cependant dans nos cœurs; mais nous aimons mieux prononcer celui de très-bon. C'est celui d'un père tendre. O Nerva, qui nous l'avez donné, s'il est encore quelque sentiment après le trépas, quelle ne doit pas être votre joie de

Digitized by Google

nous avoir laissé après vous un tel successeur ! Et vous, véritable père de Trajan, vous qui l'avez formé vous-même à l'art du héros, quelle satisfaction ne goûtez-vous pas, si vous pouvez savoir combien vos leçons ont profité dans un cœur né pour toutes les grandes choses, pour toutes les vertus ! Qui de Nerva ou de vous a plus de gloire d'avoir été le vrai père ou le père adoptif d'un tel fils ? Vous avez trop contribué l'un et l'autre à notre bonheur, pour que nous décidions cette contestation. Profiter de ce bienfait du ciel est tout ce que nous devons faire avec une reconnaissance égale.

» O vous, puissans moteurs de cet univers, et vous protecteur particulier de notre empire, grand Jupiter du Capitole, je vous supplie, avant que je finisse ce discours, de jeter les yeux sur toutes les grâces que vous nous avez faites, et que ces grâces elles-mêmes vous engagent à nous les continuer éternellement. Nous ne vous fatiguerons pas cependant par le nombre de nos vœux ; car nous ne vous demandons ni des victoires, ni la paix, ni la concorde de tous nos citoyens, ni la conservation de nos vies, ni la gloire, ni les richesses ; nous ne formons qu'un seul désir : que Trajan vive, et c'est assez. Vous nous l'avez déjà sauvé des mains du farouche Domitien ; car dans ces tems désastreux un grand

Digitized by Google

homme devenait une victime nécessaire. Il a rempli depuis votre attente, ô Dieux immortels, en répandant, à votre exemple, le bien dans le monde. Qu'il vive donc, s'il régit dignement la république, pour l'utilité de tous. Conservez-le pour nos neveux, et lorsque le terme de sa carrière arrivera, qu'il nous donne un successeur qui lui ressemble. »

Quand je traduis un ouvrage en tout ou en partie, je suis dans l'usage d'en dire mon sentiment avec simplicité et précision. Je vais jeter de même mes idées sur le panégyrique qu'on vient de lire. Il est recommandable à plus d'un titre.

D'abord, Pline qui en est l'auteur, était l'un des hommes de lettres les plus célèbres du tems. Elève de Quintilien, ami de Tacite, protecteur de Martial, il mérita ces trois qualités, et leur ajouta encore une vie sans reproche et une probité incorruptible, avec de grandes vues d'administration qui lui procurèrent sans brigue la dignité de consul.

Secondement, Trajan, objet de ce panégyrique, est encore regardé aujourd'hui comme l'un des princes les plus vertueux et les plus grands de l'antiquité, quoiqu'on lui reproche, avec raison, quelques cruautés qu'il exerça depuis contre les Chrétiens; mais alors nulle tache n'avait encore déparé une si belle vie.

Troisièmement, l'ouvrage lui-même est un

Digitized by Google

monument précieux, et qui, avec une excellente morale, nous offre à chaque page une image fidelle des vertus et des vices du tems, avec le contraste presque continuel d'un mauvais prince avec un bon, c'est-à-dire de Domitien avec Trajan,

On voit encore ici la différence marquée qui était survenue dans l'éloquence depuis cent ans. Pline a certainement de grandes et belles idées, il les présente avec beaucoup d'art, son ame est remplie de sensibilité, et quoiqu'il loue toujours son héros avec chaleur, il le loue d'après son cœur et ne le flatte pas. Voilà ce qu'on ne saurait lui contester, et c'est d'après ces mérites divers, qu'il a eu et qu'il a encore tant de partisans.

Mais il prodigue trop l'esprit, et au lieu de jeter les ornemens, il les dispose avec trop de soin. Il faut toujours qu'il embellisse une chose sensible; il prodigue l'antithèse; en un mot il plaît beaucoup plus qu'il ne touche, et toucher est cependant le grand but de l'orateur. Cicéron enlève l'ame ou l'arrache; et Pline, qui semble craindre de lui donner des impressions trop fortes, la ménage au point qu'il émeut rarement: c'est un homme très-disert, mais non véritablement éloquent.

Suivons notre plan.

Digitized by Google

LE PANÉGYRIQUE

SOUS LE BAS-EMPIRE,

TANT A ROME QU'A CONSTANTINOPLE.

Eloges de l'empereur Constance, fils du grand Constantin, et de l'impératrice Eusébie, son épouse, avec quelques autres fragmens de panégyriques grecs, par l'empereur Julien, surnommé l'Apostat.

Il était bien étonnant, ce trop fameux Julien! Sa valeur si brillante à la guerre était la moindre de ses qualités, et l'on admirait beaucoup plus ses bonnes et généreuses vertus que toutes ses victoires. On n'avait pas vu sous la pourpre impériale, depuis Trajan et Marc-Aurèle, tant de simplicité, d'amour pour les peuples, d'humanité et de clémence. Persuadé que la magnificence d'un souverain était toujours prise sur la subsistance du pauvre, il ne voulut jamais avoir ni état de maison, ni représentation, ni gardes prétoriennes, car ce n'était que dans les batailles, et nullement à Constantinople, qu'il se faisait suivre de ses braves d'élite. Rentré dans sa

Digitized by Google

capitale, il sortait seul, à pied, avec une toge commune, et sous la seule escorte de son innocence et de son courage. A la vérité, un jour dix fanatiques profitèrent de sa sécurité, et conçurent le détestable projet de priver l'Empire d'un homme sur qui reposait son bonheur; mais Julien échappa à ces méchans et leur pardonna, comme Auguste avait pardonné à Cinna; comme notre grand Duc, François de Guise, pardonna depuis à Poltrot, son protégé, qui venait de le frapper d'un coup mortel; comme toute ame généreuse pardonnera toujours à ses ennemis. Julien répétait souvent ces mots fameux du grand César : Que la mort la plus heureuse était toujours la mort la moins prévue. Il disait encore : Qu'un brave homme ne devait jamais marchander sa vie. Ce fut avec ces sentimens qu'il mourut dans une bataille, en voyant encore de ses yeux à demi-éteints les Perses fuir devant lui. O faiblesse humaine cependant ! Avec tant de bonnes choses et tant de génie, il eut la folie de vouloir détruire une religion qui avait déjà pris de si profondes racines, et que nulle puissance ne pouvait plus l'arracher à la consolation du malheureux. Aussi ne la détruisit-il pas, parce qu'elle est hors de la portée de l'homme, et toutes ses atteintes contre elle n'aboutirent qu'à le déshonorer dans la postérité, par l'injurieuse épithète d'*apostat*.

Digitized by Google

Je dois dire ici que Voltaire s'étant proposé de même, malgré tout son esprit, d'abattre le christianisme, se récria un jour, dans le café Procope, contre cette épithète d'apostat qu'on donnait à un si grand prince, en sa présence, et que Piron répondit : Monsieur de Voltaire a raison : apprenez, messieurs, qu'on ne doit jamais parler de corde dans la maison d'un pendu.

C'est un phénomène moral bien frappant, que de voir le plus grand empereur du quatrième siècle, et le plus brillant poëte du dix-huitième, former le projet absurde de détruire le christianisme. Tous deux, cependant, eurent des partisans zélés, parce qu'ils favorisaient les passions les plus chères aux hommes, sans en avoir eux-mêmes, ce qui n'est pas moins étonnant. Quel pouvait être en effet leur but dans une entreprise si audacieuse? Mais tous deux échouèrent dans ce système gigantesque. A peine Julien eut-il les yeux fermés à la lumière, que les autels de Jupiter et de Vénus s'écroulèrent de toute part dans l'empire, et que la croix triompha encore une fois des idoles. Le plan de Voltaire se soutint à la vérité quelque tems après lui, il s'exécuta même un instant, en partie, à la faveur de la révolution. On dévasta les églises dans toute la France, on les profana, on proscrivit le culte catholique, on persécuta indignement les vrais

Digitized by Google

ministres des autels : déjà, même, l'empire de l'irréligion était établi sur les ruines du sanctuaire, et une courtisane licencieuse, décorée du risible titre de Déesse de la raison, remplaçait Jésus-Christ dans nos temples. Mais des excès d'une pareille violence ne sont pas durables. Les hommes veulent un Dieu, et tous les Français, à l'exception de fort peu d'énergumènes, revinrent à celui de leurs pères, sous la protection d'un sage.

Ne quittons pas encore notre empereur et notre poëte. On voit que Voltaire avait une forte raison pour louer Julien avec tant d'excès. Et moi aussi je loue ce prince par les qualités vraiment estimables qu'il manifesta dans une vie de trente ans seulement, et dans un règne qui ne dura que dix-huit mois. Un français lui doit même des éloges particuliers : c'est le premier des Césars qui honora Paris de sa résidence. Il s'y construisit un palais dont les thermes subsistent encore après quinze cents ans. Il découvrit lui-même les eaux d'Arcueil, qui se perdirent plus de douze cents ans depuis sa mort, et que nous déterra encore une étrangère, Catherine de Médicis. Il aimait notre nation, nos usages, nos folies mêmes, mais nullement notre langue du tems, qu'il comparait au croassement des corbeaux. On voit dans tout le courant de cet article combien j'aime à rendre justice à cet homme extraordinaire ;

Digitized by Google

mais je me garderai bien de faire, comme Voltaire, l'apothéose de sa tolérance, parce qu'il n'avait pas plus de tolérance que les philosophes de nos jours, qui nous ont suscité tant de persécutions. Je vois dans Théodoret, dans Sozomènes, dans Socrate le scholastique, que sous le prétexte de liberté de religion, le sang coula dans les provinces, et que l'empereur fermait les yeux sur ces violences. Je trouve un Emilien brûlé vif à Dorostoze en Mésie, un Macédonius, un Théodule, un Tatien, mis à mort pour la foi chrétienne, dans la Thrace. Deux jeunes gens souffrirent le martyre à Pessinonte en Galatie, pour la même cause, en présence de Julien lui-même. Voltaire ne rapporte point ces faits et plusieurs autres que je supprime. Il écarte de son héros tout ce qui pourrait ternir sa gloire. Mais à cette occasion ne pourrait-on pas lui appliquer ce qu'il dit lui-même des écrivains infidelles,

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Jetons encore quelques traits détachés sur ce prince véritablement original, avant de parler de ses ouvrages.

Les personnes instruites savent, que deux siècles environ après Trajan, Constantin transféra le siége de l'empire à Bysance, qu'il appela Constantinople, de son nom. Or Julien, auteur des panégyriques que j'annonce, et né en 331 de l'ère chrétienne, était neveu de ce

Digitized by Google

brillant Constantin. Mais après la mort de ce dernier, son fils Constance, qui lui succéda, fit mourir ses oncles et ses cousins. Deux seuls échappèrent au carnage, notre Julien et son frère Gallus. Julien réduit alors à vivre en exil, fut destiné à l'état ecclésiastique, sous l'eunuque Mardonius, et fit les plus grands progrès dans les sciences. Constance, persécuteur de sa famille et le sien, le rappela depuis à Constantinople, et lui conféra la dignité de César. Ce fut dans ce tems qu'il prononça deux panégyriques en l'honneur de cet empereur, son cousin, qui avait voulu l'assassiner. Il en prononça un troisième à la gloire de l'impératrice Eusébie, qui avait empêché cet assassinat par ses larmes et sa tendresse. Ainsi, l'on sent d'avance que les deux premiers de ces éloges ne pouvait partir du cœur, et que le troisième, au contraire, devait être l'expression de la reconnaissance.

Comme c'est ici la première fois que je parle de ce fameux Julien, je dois au moins indiquer ses ouvrages. Il les composa tous en grec, parce que cette belle langue devenait alors celle de l'Empire. Nous en avons deux éditions, celle du savant jésuite Denis Pétau, de 1630, et celle d'Ezéchiel Spanheim, de 1696.

Le plus beau, ainsi que le plus extraordinaire des ouvrages de Julien, a pour titre : *les Césars*

Digitized by Google

ou *le Soupé*. C'est une satire ingénieuse de tous les empereurs qui avaient régné depuis quatre cents ans. Ils passent tous en revue sous la plume d'un homme nourri de la lecture de Platon et d'Aristophane, comme un tableau mouvant, où, dépouillés de toute leur grandeur, ils se trouvent réduits à leurs vertus et à leurs vices. Julien, qui ne se faisait aucun quartier à lui-même, ne leur passe aucun de leurs travers. Le célèbre abbé de la Bletterie a traduit en français ce morceau précieux, à la suite de la vie de notre apostat, qui est très-intéressante.

Cet empereur né très-malin et avec beaucoup d'esprit, avait aussi beaucoup de goût pour la satire. Après celle des Césars, il en composa une autre, *le Misopogon*, bien plus singulière encore. Les habitans d'Antioche l'avaient insulté de la manière la plus sanglante; il était le souverain de l'univers, et il se venge. Ah! puissent tous les grands du monde ne jamais se venger autrement! Notre savant empereur se suppose des défauts plus grands que tous ceux qu'il pouvait avoir, et les oppose aux vices des citoyens d'Antioche, qu'il représente ironiquement comme des vertus. Avec l'air de ne se moquer que de lui seul, il verse le ridicule à pleines mains sur ces bourgeois insolens et orgueilleux. Tout cela pétille d'esprit, de traits, de saillies, sans

Digitized by Google

parler des principes et de la morale qu'il a le talent encore d'y faire entrer.

Il nous a laissé de plus une grande quantité de *lettres* où l'on voit à découvert son ame, son caractère, la tournure de son génie qui se pliait à tout, ses principes religieux et politiques, ses connaissances dans la législation et le gouvernement, ses singularités en tout genre, sa simplicité dans le rang suprême, son respect profond pour les savans de son siècle.

Mais celui de tous ses ouvrages qui fit le plus de bruit, et auquel il mettait le plus de prix, est celui qu'il composa contre les chrétiens. Il ne nous en reste plus que quelques fragmens conservés par Saint Cyrille, qui a réfuté cette production de Julien d'une manière victorieuse aux yeux des payens eux-mêmes.

Disons ici un mot de sa personne : cela ne sera pas inutile pour ses éloges que nous allons analyser. C'était un véritable phénomène dans l'humanité. On a dit de lui toute sorte de bien et de mal, et il a mérité l'un et l'autre. Jamais prince ne l'égala peut-être en esprit et en instruction. Peu le surpassèrent dans les champs de la victoire. Il avait une clémence rare, des mœurs pures, de la philosophie, de l'horreur pour les dépenses ruineuses, qui, dans un prince, ne se font jamais qu'à force d'impôts sur les malheureux.

Digitized by Google

Mais comment un homme si pur et si réglé dans ses manières, a-t-il pu se permettre tant d'indécence pour rétablir les fêtes de Vénus? Ammien, auteur contemporain, nous apprend qu'il promenait lui-même les femmes prostituées dans la ville, les jeunes libertins suivaient en disant mille horreurs et en faisant mille infamies. A la tête de ce cortége scandaleux marchait avec une dignité risible ce fameux Julien, restaurateur du paganisme, s'efforçant de rehausser sa chétive taille et ses faibles épaules, se glorifiant de sa longue barbe contre l'usage de son tems, marchant à grands pas, contrefaisant avec son corps de pygmée un géant, comme s'il eût été le frère d'Otus ou d'Ephialte; enfin entouré de femmes libertines, lui qui avait toujours fréquenté les écoles des philosophes les plus austères.

Comment un homme qui connaissait si bien le cœur humain a-t-il pu être assez absurde pour se flatter de détruire le christianisme naissant et déjà si fort à son origine? Pourquoi avec tant de lumières, cette folie de prétendre arracher une opinion religieuse du cœur des hommes? On sait pourtant jusqu'à quel point il porta cet acharnement insensé, sans en retirer d'autre résultat que le désespoir et la honte. *Homo brevis, humeros extentans angustos, et barbam præ se ferens hircinam, grandiaque incedens, tamquam Oti*

Digitized by Google

frater et Ephialtis, dissoluto meretricum gregi immixtus.

Comment encore un héros qui avait vaincu les Gaules et remporté une victoire si éclatante sur sept rois de Germanie, va-t-il ensuite s'engager si témérairement dans la Perse, et tomber sous les coups de Sapor, sans autre mérite que celui de mourir en brave soldat, l'an 363, après un règne si court?

Mais je viens à ses éloges, qui n'ont jamais été traduits en français, ou du moins je l'ignore.

Analyse critique du premier panégyrique prononcé par Julien, en l'honneur de l'empereur Constance, son cousin, qui avait voulu le faire assassiner, et dont il fut le successeur.

Au défaut du sentiment que Julien ne pouvait avoir en louant l'assassin de sa famille, il emploie tous les prestiges de l'art oratoire qu'il avait étudié sous des rhéteurs célèbres, et loue à outrance les victoires de l'empereur Constance, en assurant que ses louanges sont encore fort au-dessous des brillans exploits de son héros. Il célèbre ensuite sa naissance qui lui était commune avec lui, puisqu'ils avaient l'un et l'autre le même aïeul, ce qui n'est

Digitized by Google

peut-être pas fort délicat. Il choque moins quand il retrace les belles actions de Constantin le grand, dont la plus estimable, selon lui, est d'avoir donné une si bonne éducation à son fils, ce même Constance, qui, pour en montrer en effet l'excellence, avait voulu massacrer son cousin ; c'est-à-dire, son panégyriste.

L'orateur, pour écarter un peu l'embarras d'une tâche si difficile à remplir, a recours aux lieux communs, qu'il développe avec beaucoup d'art, et qu'il rend intéressans par des traits d'histoire choisis et par des principes de philosophie qu'il connaissait aussi bien que les plus habiles écrivains de son tems. Il se sauve donc à l'ombre de Cyrus, de Philippe de Macédoine et de son fils, auxquels il assimile son héros. Il met également à contribution Homère, Lycurgue, Agésilas. Il remue les cendres des plus grands hommes de la Perse, de la Grèce, de Rome, pour sortir d'un pas si glissant.

Cela ne l'empêche pas de déployer quelquefois une éloquence très-brillante. Qu'on en juge par la description qu'il fait de la bataille que livra son cousin à Magnence qui lui disputait l'empire.

« Le criminel Magnence, dit-il, ayant pris la résolution de faire tomber sur nous les forces prodigieuses destinées à combattre les Bar-

Digitized by Google

bares, intéressa encore à sa cause les Celtes et les Gaulois; et à l'instant, ces peuples réputés invincibles chez nos aïeux, se débordèrent comme un torrent, franchissant les Alpes, ravageant les villes des Insubriens, pénétrant jusqu'en Illyrie, jusqu'en Asie. Une longue paix dont ils venaient de jouir n'avait qu'augmenté la multitude de leurs enfans sans amollir leur courage héréditaire. Ils suivaient, César, les drapeaux de votre fier concurrent. Les Francs et les Saxons, qui habitent au-delà du Rhin et le long de la Mer germanique, se joignirent à eux. Toute la Gaule, qui se préparait à une guerre à outrance, n'était qu'un seul camp énorme. Les campagnes et les grandes routes ne présentaient aux yeux que soldats, chevaux, archers, frondeurs, machines meurtrières. Toute l'Italie tremblait à l'approche d'un si terrible orage. C'était la foudre qui nous tombait du haut des Alpes, et dont l'éclat se faisait entendre en Pannonie, chez les Thraces, dans les déserts de la Sythie. Les Perses eux-mêmes étaient dans l'épouvante.

» Fier de tant de légions qu'il traînait à sa suite, l'orgueilleux Magnence se flattait de triompher aisément, César, de votre sagesse et de votre astre prédominant. Un simple avantage d'avant-poste qu'il avait obtenu lui persuadait déjà qu'il vous avait écrasé, tant le moindre succès a coutume d'aveugler l'impru-

Digitized by Google

dence. Magnence se croyant alors maître de l'Italie, en retira témérairement ses troupes, et marcha sur la Noricie, dans la persuasion qu'il ne fallait plus que de la célérité, au lieu d'armes et de vertu guerrière. Quand vous lui vîtes faire un pareil mouvement, vous débarrassâtes à l'instant vos armées d'une position étroite et difficile. Il vous poursuivit alors, et crut vous mettre en fuite lorsque c'était vous-même qui l'attiriez par stratagême dans un lieu fatal pour lui, jusqu'à ce que vos deux armées parussent en présence, à sa grande surprise. C'était dans la plaine de Myrsa. Vous déployâtes aussitôt votre cavalerie sur les ailes, et vous disposâtes vos légions dans le centre. Maître d'un grand fleuve qui était à votre droite, et dominant par la gauche l'armée de votre ennemi, vous jetez le désordre dans ses phalanges qui n'avaient pas encore fini d'être rangées en ordre de bataille, tant cet orgueilleux Magnence entendait peu l'art de la guerre. Votre première attaque l'épouvante; il ne peut soutenir le bruit perçant de vos clairons, et n'a plus la force de donner l'ordre. Ses braves soldats, Germains et Gaulois, se rallient tout seuls, ne voulant pas qu'il fût dit que des hommes de deux nations si généreuses, aient jamais fui du champ de l'honneur. Ils abandonnèrent donc le soin de leur vie pour conserver la gloire. On les vit se

Digitized by Google

précipiter au milieu des plus affreux dangers, s'élancer sur le fer de vos légionnaires, leur arracher leurs boucliers des mains, s'emparer des chevaux dont ils avaient renversé vos cavaliers, les monter en devenant cavaliers eux-mêmes, donner enfin des exemples inouis de courage et d'audace. Tant de fureur enchaîne la victoire qui volait à vos aigles magnanimes, et ce ne fut qu'à force de prodiges de valeur que vos intrépides cuirassiers, toute votre cavalerie animée du beau feu qui vous embrasait, que toute votre armée, accablèrent enfin de traits des combattans dignes d'un moins funeste sort. Quant aux autres soldats de Magnence, qui n'étaient ni Germains ni Gaulois, ils se sauvèrent à la faveur d'une nuit ténébreuse, ou repassèrent à la nage le fleuve comme un grand troupeau de bœufs réunis.

» Après une si belle victoire, vous érigeâtes, ô César, un trophée plus illustre encore que tous ceux du magnanime Constantin votre père; car il n'eut que la gloire de vaincre un malheureux vieillard avec des troupes invincibles, et vous avez terrassé un jeune antagoniste qui commandait les plus braves soldats de la terre. C'est vous qui, mieux que tous les grands capitaines de l'antiquité, avez dressé une si imposante cavalerie, et imaginé pour vos cohortes des armes bien supérieures à toutes celles que nous connaissions. Vous

Digitized by Google

leur avez appris la manière de s'en servir avec avantage, et votre exemple vous a donné une armée de héros. La renommée nous apprit d'abord cet heureux changement que vous aviez fait dans la milice romaine. Mais quand vous parûtes en notre présence, à la tête de votre armée elle-même, nos yeux nous en dirent bien plus encore qu'on n'en avait dit à nos oreilles. Montés sur leurs coursiers dociles, tous vos cavaliers étaient comme des statues. Immobiles, couverts de fer, n'ayant pour tout ornement qu'une tenue parfaite, des armes brillantes, des casques menaçans, ils excitaient en nous l'admiration, comme ils jetaient l'épouvante dans les phalanges ennemies.

» Mais ce qui nous parut bien plus beau encore que ce spectacle et que tout l'éclat de votre victoire, c'est le pardon généreux que vous accordâtes à tous les partisans de Magnence, dans une proclamation digne de votre majesté impériale; c'est la restitution pleine et entière que vous ordonnâtes de tous leurs biens et de tout ce qui leur était cher. »

Voilà certainement de l'éloquence, et l'abbé de la Bletterie eut tort de dire que ces éloges de Julien ne méritaient pas d'être traduits. Notre auteur poursuit avec la même facilité élégante et naturelle les louanges de Constance. Il fait contraster sa tempérance et sa frugalité, qui font les héros, avec la mollesse

Digitized by Google

de son rival Magnence, qui, après la défaite dont nous venons de parler, s'était rejeté dans les délices et tous les désordres du luxe, dont il ne sortait que pour exercer des actes de cruauté, pour faire écarteler des hommes de courage, pour remplir de supplices abominables la Gaule où il s'était confiné, jusqu'à ce qu'enfin obligé par une seconde victoire de Constance sur lui de se percer le sein, il délivra le monde du fléau le plus monstrueux ; alors l'empire respira.

Avec ces détails, et d'autres également animés, toujours liés ensemble dans le discours avec un art infini, Julien compense la sécheresse de son sujet, et s'il n'est pas fort sincère en louant, il est du moins fort agréable. Il emploie encore adroitement un second moyen : c'est de répandre dans son ouvrage de grands traits de morale et de philosophie. Personne ne parlait mieux que lui le langage de la vertu, sur-tout celui de l'humanité, de la tendresse filiale, de l'amour fraternel, de la sobriété, de la prudence, de la modestie. Il fait refluer quelques ombres de ces belles qualités sur son héros. Il le loue de sa modération au milieu de ses victoires et dans l'exercice de la puissance suprême sur l'univers. Il vante sa continence, sa pureté, son horreur pour les voluptés honteuses qui flétrirent la gloire d'Alexandre et de tant d'autres héros. Il cou-

Digitized by Google

ronne tous ces éloges par celui-ci : « Bien différent, dit-il, de la plupart des princes, qui ont l'indignité de dévouer à la mort tous ceux qui leur portent ombrage, vous avez pardonné, César, aux hommes les plus suspects, à ceux même qui avaient pris les armes pour vous détrôner, au fils du criminel Maxence, qui devint respectable à vos yeux, dès qu'il fut malheureux. Enfin la plus belle des vertus, la clémence, ne cesse pas de signaler votre vie. »

Analyse du second Eloge de l'Empereur Constance, par le même.

Voici le début de ce discours : « Après la fougue de cette colère implacable que l'Achille d'Homère exhala contre Agamemnon, il jeta de ses mains sa lance et son bouclier, prit une lyre pour calmer son fier ressentiment, chanta les hauts faits d'armes des héros des premiers âges, et par ce doux exercice endormit sa douleur exagérée. Cette conduite était dictée par la sagesse, car de quoi lui aurait servi de lutter contre le roi des rois ? Une telle modération ne fut pas perdue. Elle fit sentir sa faute à ce superbe Agamemnon qui avait ôté au fils d'une Déesse le prix de sa victoire ; c'est-à-dire, la belle Briséis. Or, cette image du plus grand des poëtes nous montre d'une

Digitized by Google

manière frappante, que les bons princes ne doivent jamais faire ni injustice ni outrage, comme elle nous apprend qu'un général ne doit jamais blanchir de colère devant son roi. Votre conduite, César, prouve manifestement que vous ne voulez pas être un Agamemnon; c'est à nous de vous faire voir aussi que nous ne voulons pas avoir les torts d'Achille. »

Cet exorde brillant n'est qu'un échappatoire adroit, et n'est développé avec bien plus d'étendue encore par Julien, que pour suppléer à la sensibilité et même à la reconnaissance qu'il devait à Constance, et qu'il n'avait pas; ensorte que ne pouvant s'acquitter avec lui par le cœur, il lui prodigue l'esprit. Il était en effet bien difficile qu'il louât de bonne foi l'assassin de sa famille. Mais alors il fallait ne rien recevoir de cet assassin, et Julien en avait reçu le plus grand bienfait qui existe sur la terre, la dignité de César. Mais c'est que les philosophes de ce siècle dégradé (et Julien en était un), ne valaient pas mieux que les nôtres, et ne se faisaient pas un plus grand devoir de la reconnaissance. Ces illustres ingrats ne la regardaient que comme une vertu vulgaire qu'ils abandonnaient au peuple. Ainsi les amateurs de flagorneries ingénieuses, ou du moins de louanges plus délicates que sensibles et vraies, trouveront ici de quoi se satifaire. C'est un modèle pour les flatteurs et

Digitized by Google

pour les courtisans ; mais moi qui ne suis qu'un franc Gaulois, j'avouerai naïvement que je n'ai nul plaisir à voir Julien remuant dans ce discours les cendres de tous les héros d'Homère, pour nous prouver que Teucer et Mérion n'atteignaient pas plus sûrement d'un coup de flèche une colombe volant dans les airs, que l'empereur Constance ne terrassait d'un coup de pieu dans l'arène un ours, un léopard, un lion. Peut-être est-il un peu plus intéressant, quand il nous peint son héros guidant un fier coursier mieux que Ménesthée, rangeant une armée en bataille plus sûrement que Diomède, parlant avec autant de sagesse que Nestor. Mais pourquoi toutes ces comparaisons avec les vieux guerriers de la Grèce ? Constance n'avait-il pas fait d'assez belles choses pour être loué par lui-même ? Ce n'est cependant qu'après bien des détails étrangers que Julien aborde enfin son sujet. Encore ne fait-il qu'indiquer rapidement les nouvelles victoires remportées par Constance, comme s'il en eût été jaloux, et il colore son silence des charmes trompeurs de la flatterie : « O César, dit-il, prétendre retracer toutes vos conquêtes glorieuses et rendre compte de tous vos talens militaires, ce serait imiter le spectateur inepte, qui, à la vue des chef-d'œuvres de Phidias, de sa Minerve ou de son Jupiter, essayerait d'en faire sentir la perfection, en présence de

Digitized by Google

Phidias lui-même. J'aurais encore à craindre qu'en voulant élever mon faible discours à la hauteur de votre génie, je n'en retardasse la marche et n'obscurcisse votre gloire, comme jadis un homme mal-habile écrasa le grand talent d'un artiste, en couvrant d'un or trop grossier toute la délicatesse qu'il avait donnée aux ailes de la superbe statue de l'Amour de Thespies. César, pour célébrer dignement vos exploits, il me faudrait la trompette d'Homère. Vous la méritez bien mieux que l'orgueilleux héros de la Macédoine, bien mieux que tous les demi-Dieux qui combattirent sous les murs de Troie. En effet, mettons vos victoires en parallèle avec les coups d'Ajax, fils de Télamon, avec ceux d'Achille en fureur, avec tous les exploits d'Hector et de Sarpédon. »

C'est dans des termes si pompeux qu'un César flattait un autre César, et l'on voit que les princes eux-mêmes savent flagorner comme les particuliers, quand leur intérêt le demande et qu'ils veulent s'en donner la peine. Mais, encore une fois, au lieu de flatter, pourquoi Julien ne loue-t-il pas franchement ce qu'il y avait de louable dans Constance ? C'est qu'il aurait été cru dans ce dernier cas, et qu'il ne voulait pas l'être. Il aimait mieux paraître flatter que de célébrer convenablement celui qu'il haïssait. C'est une chose qui n'est peut-être jamais arrivée, et qui donne en conséquence

Digitized by Google

un grand type d'originalité à ces deux panégyriques. Julien marque du même sceau toute la suite de ce discours. S'il est obligé de faire mention d'une grande bataille entre son héros et l'un de ses concurrens, il détourne encore l'attention des auditeurs par de belles images étrangères. Il substitue à Constance, Jupiter foudroyant les géans, et met le rival de ce prince aux pieds de la Volupté qui se présente en vision à Hercule. Un instant après, ce même rival devient un second Capanée, qui avec sa brutale arrogance vient trébucher sous l'aigle romaine, ou même se laisse prendre dans des filets, comme les oiseaux imprudens et les poissons aveugles.

Accoutumé à se replier ainsi dans des subterfuges élégans, Julien, qui aurait augmenté le nombre de ces fameux sophistes dont j'ai donné l'histoire dans mon XVIII.e volume, et qui fut un véritable sophiste sur le trône, employe toutes les finesses et les ornemens de l'art pour flatter son héros, tandis qu'il aurait si bien pu le louer justement et sans se donner tant de peine. En suivant toujours le même plan, au lieu de faire sortir le brillant courage de Constance, il l'enveloppe dans de belles descriptions de batailles, et le confond avec ses soldats. Il détourne nos regards de ce prince dans son éclatante victoire sur les Parthes et les Indiens, et nous ne voyons

Digitized by Google

plus qu'Hercule luttant contre le monstre de Lerne, nous nous trouvons sur les bords des torrens du Tigre, ou sur les rives limpides du Mygdon. L'orateur continue de nous égarer, en nous retraçant l'image de Xercès et les merveilles de la Carie et de la Crète, sans oublier la philosophie de Platon; enfin il étale tous les prestiges de l'imagination revêtue de toutes les grâces du style, et il ne manque chez lui que la vérité. C'est une véritable Sirène qui nous endort mollement. Anecdotes piquantes, tableaux séduisans, idées neuves, beautés en tout genre, mais sans cesse déplacées, voilà ce qu'il nous offre à chaque page. Il nous donne même jusqu'à des critiques, des censures; et après avoir fait toutes ces excursions brillantes, il demande à ses auditeurs s'il a suffisamment rempli leur attente, ou s'ils veulent qu'il leur parle encore de la gravité des mœurs de Constance, de son mépris pour le faste et la représentation, de la simplicité de sa vie; mais il ne dit rien de toutes ses vertus, parce qu'il n'est pas décent d'arrêter trop long-tems les Muses sur le même sujet, et c'est ainsi que finit ce panégyrique étrange.

Digitized by Google

PANÉGYRIQUE

DE L'IMPÉRATRICE EUSÉBIE,

Par le même.

J'AI dit que cette princesse avait acquis des droits sur la reconnaissance de Julien en empêchant qu'il ne fût assassiné. Zozime nous assure qu'elle avait beaucoup d'esprit et d'instruction, ce qui lui donna un grand ascendant sur le caractère de Constance, son époux, qu'elle gouvernait. Elle lui fit en conséquence adopter l'arianisme qu'elle avait embrassé elle-même avec chaleur. Mais ce qui la chagrina beaucoup, ce fut de ne pas avoir d'enfant. On prétend que ce dépit la porta à rendre aussi stérile la princesse Hélène, femme de Julien ; et du moins cette dernière fut privée comme elle de la douceur d'être mère, ou plutôt elle ne le fut pas long-tems ; car étant accouchée d'un fils à Paris, où elle demeurait avec son époux, dans la rue qui porte aujourd'hui le nom des Mathurins, cet enfant mourut au moment de sa naissance, et l'on a fait de cette mort un crime à l'impératrice Eusébie, qui, dit-on, avait engagé la sage-femme à tuer secrètement cet héritier du trône de l'univers. Quoi qu'il en soit, Eusébie, qui mourut l'an 360

Digitized by Google

de l'ère chrétienne, avait été la bienfaitrice de Julien. Voyons comment il la célèbre.

L'auteur commence par un superbe éloge de la reconnaissance, qu'on doit être charmé de trouver dans la bouche d'un souverain, parce que ce n'est guère la vertu des rois ; après avoir assuré que la crainte de passer pour un flatteur ne l'empêchera pas de payer ce tribut à une princesse vertueuse, magnanime, ornée de toutes les qualités sublimes, et qui a sauvé ses jours, il la compare à la sage Areté, épouse d'Alcinoüs, la femme la plus parfaite de la terre. Eusébie, plus majestueuse encore que cette ancienne héroïne de l'Odyssée, représente comme une Déesse à la cour impériale, dans le sénat, au milieu du peuple ravi, à qui elle rend la justice avec une sagesse, avec une équité qui la font regarder comme une autre Minerve, une nouvelle Astrée. Le style de Julien coule ici de source avec un charme inexprimable. Eusébie était née dans le pays des Muses, ces immortelles filles de Mnémosyne, sorties de l'Hélicon pour monter à l'Olympe. Elle descendait d'Alexandre le grand ; elle eut pour ancêtres des consuls romains, qui commandaient à tous les rois du monde ; elle fut jugée digne d'épouser un empereur courageux, vainqueur, clément et juste. Son éducation répondit à une naissance si auguste, et la nature la plus heureuse reçut encore en

Digitized by Google

elle tous les ornemens de l'art. Jamais le flambeau de l'hymen n'avait lui pour tant de beauté, de grâce, de sagesse, de génie, de douceur, de modestie, de vertu. Jamais union ne fut mieux assortie. Mêmes goûts, même caractère, même sentiment; les deux époux ne différaient qu'en un point : c'est que tandis que Constance allait faire triompher les aigles romaines à l'extrémité de l'univers, Eusébie faisait aimer les lois de l'empire à Byzance ; l'empereur soumettait les ennemis par le courage, l'impératrice gagnait tous les cœurs par ses bienfaits. Elle répandit cet amour général pour elle dans le monde, lorsque sa mère l'amena de la Macédoine à Byzance pour former ce grand hymen, lorsque nous la vîmes paraître sur ce char rayonnant d'or et de rubis, au son divin de cette musique enchanteresse : c'était une Muse qui semblait arriver dans nos murs.

« Mais quand elle fut introduite dans le palais, continue Julien, et qu'elle y eut été décorée du nom d'impératrice, quel fut son premier soin, quelles furent ses occupations suivantes! Il me faudrait faire un volume pour indiquer seulement tous ses actes de bonté, de prudence, de justice, de générosité, de décence. J'avoue qu'il faut que Pénélope ait excité un amour bien ardent et bien rare dans l'ame d'Ulysse, pour avoir fait rompre à co

Digitized by Google

héros tous les liens délicieux qui l'enchaînaient à Calypso, à Circé, à la jeune Nausicaa, pour avoir dédaigné les palais magnifiques de ces beautés, leurs superbes jardins, leurs bocages enchanteurs, et ces riantes prairies émaillées de fleurs, et ces quatre sources limpides coulant sur la molle arêne, et ces belles vignes pliant sous les grappes, et toutes les voluptés enfin qu'il trouvait chez les Phéaciens. Mais mon Eusébie en inspira-t-elle moins à son époux, quand elle l'arrachait des bras de la victoire, bien plus enchanteresse que toutes ces Sirènes, et qu'elle le ramenait à ses genoux vertueux? Et cela n'est pas étonnant; car il y a trois attraits vainqueurs pour l'amour: la beauté, l'esprit, la vertu, et jamais personne ne les posséda dans un degré plus éminent qu'Eusébie.

» Mais ce qui la distingue sur-tout, c'est la tendre humanité. Dans le tems de la plus grande splendeur de la république d'Athènes, on y maintenait en vigueur une loi précieuse: lorsque les suffrages des juges étaient partagés au sujet d'un criminel, on interpelait celui de Minerve, qui était toujours censé faire grâce. Or, notre empereur a rétabli cette belle loi, il a aussi sa Minerve, sous les traits d'Eusébie, qui pardonne, et l'humanité de son épouse est l'égide de son empire. Je puis me citer ici moi-même pour exemple: tout ce que je pos-

Digitized by Google

sède, je le tiens de la munificence de César et de celle qu'il aime à tant de titres. Mais de tant de bienfaits, celui qui sans comparaison a le plus délicieusement affecté mon ame, c'est ce charme indéfinissable que l'impératrice met à donner. Le présent d'un empire n'est rien, c'est la manière, c'est le cœur qui fait tout, c'est la délicatesse qui transporte seule l'ame sensible qui reçoit. J'ai donc reçu d'Eusébie bien plus que la vie. Qu'était-ce en effet que cette vie fragile qu'on voulait m'arracher, que tous ces dangers cruels auxquels ma jeunesse fut condamnée? N'est-ce pas le sort commun de tout ce qui existe, et des grands bien plutôt encore que du vulgaire? Mais quand on voit la vertu, sous la forme de la beauté, vous tendre une main secourable, briser vos chaînes, arracher le glaive suspendu sur votre tête, vous prier de vivre pour l'amour d'elle, quel spectacle ravissant! Voilà celui que m'a donné la divine Eusébie. C'est ainsi qu'une femme, en faisant le bien par l'amour du bien même, est rivale de la divinité sur la terre; c'est par la clémence seule qu'elle est héroïne à mes yeux, bien plus que cette fameuse Sémiramis qui guidait sur les flots trois mille navires, et sur la terre trois cents mille combattans; bien plus que Nitocris, brûlante de la même fureur des héros; que Rodogune, que Tomyris, que bien d'autres

encore. Ces coups de force dans un sexe né pour les grâces, sont de véritables entreprises faites sur les hommes. Combien Pénélope est plus dans l'ordre de la nature que Penthésilée et toutes les Amazones! Combien une femme qui se déclare la protectrice des malheureux est plus précieuse au monde que celle dont l'ambition est de précipiter les hommes à l'horreur des combats!

» Telle est la vertu divine qui vous distingue, ô princesse, digne de tout notre amour! On pourrait vous louer sous bien d'autres rapports, mais votre clémence divine l'emporte sur vos qualités les plus brillantes. C'est le jugement qu'en porte avec moi cette ville immense, et c'est le témoignage que tous les citoyens viennent de vous rendre, lorsqu'à votre retour des bords du Rhône, ils allèrent à votre rencontre, les yeux humides des pleurs du sentiment. Ainsi, que d'autres célèbrent votre beauté, votre génie, vos libéralités même, et toutes les vertus qui éclatent en vous, je ne veux adorer que votre tendre humanité. Puisse ma reconnaissance profonde passer dans toutes les ames, et ce sera pour vous le plus digne des panégyriques. »

Digitized by Google

Notice sur les autres Eloges de Julien.

CET empereur éloquent traitait tous les sujets avec la même facilité et le même charme. Dans le désir extrême de relever le paganisme de ses ruines, il composa encore un *panégyrique en l'honneur du soleil*, où il fit entrer tous les ornemens et toutes les couleurs dignes d'un pareil sujet. Il y égale Isocrate en élégance, et le surpasse en pensées et en profondeur. Nous avons encore de lui l'*Eloge de la mère des Dieux*, dans lequel il découvre de précieuses anecdotes sur la mythologie, avec l'intérêt qu'il sait répandre dans tous ses discours.

Ces deux ouvrages, au sujet et à l'intention près, mériteraient d'être plus connus des gens de l'art. On ne sait pas assez non-seulement que Julien était un homme de génie, mais encore qu'il brillait dans l'un des siècles les plus florissans en belle littérature. C'était le tems où la langue grecque reprenait à Constantinople la splendeur qu'elle avait eue dans Athènes sous Périclès. Julien la parlait avec une aisance étonnante, et l'écrivait presque aussi purement que ses trois plus illustres contemporains, Saint Basile, Saint Grégoire de Nanzianze, Saint Chrysostôme, que l'on

Digitized by Google

regardait comme les trois Démosthènes chrétiens. Nos petits littérateurs du jour riront sans doute de pitié, au nom de ces Pères de l'église ; mais Julien, tout ennemi déclaré qu'il était du christianisme, les révérait, et son génie étonné tremblait devant le leur. Il avait, au reste, dans tous ses panégyriques la manière animée et entraînante de ces éloquens sophistes dont j'ai tâché de réveiller la mémoire endormie. Plus curieux encore de sciences que de gloire et de conquêtes, il était lié avec tous les orateurs et les philosophes célèbres répandus alors dans l'Orient, et on le voyait sans cesse abandonner le faste de sa cour, pour aller, à pied, s'instruire dans leurs humbles réduits. Il distingua sur-tout Thémistius, que Saint Augustin regardait comme son maître ; qui, fidelle au paganisme, comme Julien, n'était pas persécuteur et intolérant comme lui, et dont la vertu enfin fut admirée à la cour même, autant que son éloquence. Notre empereur, qui n'excluait aucun genre, avait encore quelques amis parmi les Cyniques, secte indécente qui subsistait toujours ; mais il n'adoptait pas leur morale licencieuse, et, à l'exception de la fête de Vénus, où il conduisit les courtisanes, ainsi que j'ai dit, on n'a rien de semblable à lui reprocher. Il conserva toujours, malgré ses défauts, les principes de l'excellente éducation qu'il avait reçue. Il avait enfin un grand fonds

Digitized by Google

de politesse et de galanterie, et l'on en voit la preuve dans le peu que j'ai traduit de ses ouvrages.

Je passe à l'éloge latin d'un empereur suivant.

PANÉGYRIQUE

DE L'EMPEREUR THÉODOSE,

Prononcé en sa présence, l'an 389, *par Latinus Pacatus*

Combien il arrive de révolutions en douze ans! Ce petit espace de tems était à peine écoulé, que l'Espagnol Théodose monte sur le même trône impérial qu'avait occupé Julien, et trouve tout changé alors, les hommes, la religion, les principes, la langue, les usages, les modes. Constantinople ne se ressemblait plus à elle-même. Mais après avoir indiqué seulement ce passage rapide et qui doit être la source de bien des réflexions pour un sage, disons un mot du panégyriste de Théodose, et nous donnerons ensuite une petite note sur ce grand empereur lui-même.

Latinus Pacatus n'était pas de Drépane en Sicile, comme quelques savans l'ont prétendu, mais de l'Aquitaine, et nous pouvons hardiment le revendiquer pour notre compatriote,

Digitized by Google

sur la foi d'Ausone et de Paulin. C'est au nom de toute la Gaule, qui l'avait envoyé en ambassade dans la capitale de l'empire, qu'il prononça cet éloge.

Théodose méritait d'être loué avec la pompe que l'on va voir. Il ne dut son élévation qu'à sa vertu et à son génie, et Gratien se l'associa à l'empire comme le seul homme capable de le sauver. Notre brave Espagnol remplit toute son attente, il vainquit les Goths qui voulaient renverser le trône des Césars, et qui le renversèrent en effet dans la suite. Il délivra depuis Gratien et la Gaule du tyran Maxence. Je renvoie mes lecteurs, pour les autres détails du héros dont je présente l'éloge, à sa vie que nous a donnée en français notre éloquent Flécliier, évêque de Nîmes. Quant à l'éloge lui-même dont je donne ici une idée, il fait partie du recueil *in*-12 intitulé *Panegyrici veteres*, réimprimé au Mans, chez Olivier, en 1653.

« César, si jamais on eut sujet, dit l'orateur, de trembler en commençant un discours, tous ceux qui participent à vos glorieux desseins avoueront que je dois sur-tout éprouver ce sentiment pénible. En effet, comme vous méritez plus de louanges que vos prédécesseurs à l'empire, et que vous en avez aussi reçu de plus brillantes, puis-je inspirer de l'intérêt en répétant tout ce que vous faites pour

Digitized by Google

la liberté publique à la tête de nos armées, et pour la majesté du trône quand vous régissez le sceptre dans la capitale ? Ajoutez encore que je parle ici en présence du sénat, que je contenterai d'autant plus difficilement qu'il a plus d'amour pour vous ; et que possédant lui-même la véritable éloquence romaine comme un héritage, il n'écoutera sans doute qu'avec dédain la voix barbare d'un Gaulois. Je dois donc m'attendre à trouver au milieu de cette assemblée auguste, des Caton, des Hortensius, des Cicéron, dans leurs enfans qui la composent. Quel sujet plus capable de me faire trembler !

» Cependant, César, j'ai dû m'attendre à cet inconvénient inévitable, dès le moment où l'éclat de vos vertus est venu me saisir d'admiration à l'extrémité de la Gaule, et sur ces côtes lointaines où le soleil expire, où la terre disparaît pour laisser un espace immense à l'Océan. J'ai dû me bien persuader qu'en venant ici jouir de votre présence, ma langue ne pourrait rester muette, et que le silence serait un crime pour moi. Je me trouve donc forcé d'employer à la fois deux choses très-contraires par leur nature, la crainte et la témérité.

» Mais bannissons d'abord cette crainte. Je ne dois pas en avoir, puisque rien ne me commande l'éloge ; c'est la pure expression de ma

Digitized by Google

volonté ; et nul danger, nul intérêt, ne m'engagent à louer. Loin de moi ces viles flatteries que la bassesse prodigue aux tyrans ; ces adorations fausses et mercenaires qu'arrache la crainte de la mort, ou l'exécrable amour de l'or ; ces perfides actions de grâces que l'on rend à des maîtres détestés ; ces panégyriques imposteurs adressés à des monstres puissans, pour ne pas être dénoncés par leurs infames satellites. Il est permis maintenant de parler et de se taire. On peut louer l'empereur, comme on peut n'en rien dire ; et c'est dans le moment où toute contrainte est bannie, que j'ouvre la bouche pour célébrer le bienfaiteur de l'humanité.

» Quel jour plus favorable pourrais-je choisir ! c'est celui de l'inauguration de Théodose, celui où nous vîmes la première aurore de la félicité publique. Et comme c'est toujours cette plage brillante du ciel où nous fixons nos yeux en rendant nos hommages à la divinité, je saisirai de même ce point du tems où le plus vertueux des empereurs commença à répandre la plus pure lumière sur l'empire romain. Avant lui, cet empire languissait accablé de mille maux. Les barbares, comme un déluge, y fondaient de toute part. Mais je vous en épargnerai les détails funestes, pour ne pas troubler la félicité présente par le souvenir amer de tant de calamités, et j'imiterai les

Digitized by Google

médecins habiles qui ne touchent les blessures profondes qu'avec une extrême délicatesse.

» Je vous dirai seulement que pour soutenir le colosse de la grandeur romaine qui s'écroulait, il nous fallait un homme qui jouît de l'estime universelle, qui fût d'une nation illustre, qui eût l'avantage d'une grande naissance, qui fût dans la maturité de l'âge, et qui n'eût pas acquis moins d'éclat à la tête des armées que dans l'exercice de l'administration politique. Or, voyons si le prince qui nous gouverne réunit toutes ces qualités.

» Sa patrie est l'Espagne, région heureuse, et plus que nulle autre favorisée des cieux, qui, sans être exposée aux orages de l'Auster, est encore à l'abri des froids glacés du Nord. Placée dans la plus douce température, entre les Pyrénées, l'Océan et la mer Thyrrénienne, elle est comme un autre monde, aussi fertile en esprits excellens qu'en toute sorte de productions abondantes et délicieuses. Remplie encore de villes superbes, offrant sans cesse aux yeux la plus belle culture et les plus riches troupeaux, avec des fleuves qui roulent l'or et les diamans, elle a été célébrée de tous tems par les plus grands poëtes, qui, pour charmer les oreilles, ont mêlé sans doute quelques fables à la vérité, mais qui du moins ont principalement exercé leur imagination brillante sur elle. En effet, s'ils ont aussi chanté en vers

Digitized by Google

pompeux les riches moissons de la Mysie, les nombreux troupeaux de Mévanie, les voluptueuses plaines de la Campanie, le merveilleux Pactole de la Lydie, ils ont attribué tous ces trésors ensemble à la seule Espagne. Cette magnifique contrée produit encore des soldats intrépides, de grands capitaines, des orateurs sublimes, des poëtes divins, des magistrats incorruptibles. Elle nous envoie les plus vertueux empereurs : un Trajan, un Adrien, un Théodose. Que l'on cesse donc maintenant de nous vanter la Crète qui s'énorgueillit du berceau de Jupiter, et Délos où Latone donna deux divinités à l'Olympe, et Thèbes où le grand Hercule vit le jour. Leur gloire est trop ancienne, et ce n'est qu'un récit antique propagé jusqu'à nous. Mais l'Espagne vient de nous donner un Dieu que nous voyons.

» Telle est la patrie de Théodose; mais comment pourrai-je assez dignement parler du brave Honorius, son père; comment rendrai-je tous ses grands faits d'armes sur les bords du Rhin, sur ceux du Danube où tant de Sarmates ont trouvé la mort sous son bras ? Vous parlerai-je de ses triomphes sur les Bataves, sur les Saxons, sur les Ecossais ? Vous retracerai-je la terreur qu'il inspira à tous les Allemands, obligés de fuir dans les solitudes les plus éloignées ? Ah ! si c'était encore l'usage de donner aux vainqueurs les noms des peuples

Digitized by Google

vaincus, combien de ces titres d'honneur le seul Honorius n'aurait-il pas attirés sur sa tête, tandis que les plus illustres héros de la République n'en avaient qu'un, celui de Macédonicus, d'Africain, de Crétois, de Numantin.

» Mais sans vouloir détailler, ô Théodose, tous les trophées de votre père immortel, jugeons seulement de lui par vous; et nous verrons sans peine, et quelle vertu il dut avoir pour former la vôtre, et quel fut son bonheur de donner le jour à un tel fils. O noblesse véritablement digne d'un empereur, que celle d'être sorti d'un père qui méritait ce rang suprême, et de devoir la couronne de l'univers, non-seulement à son propre courage, à sa propre sagesse, mais encore à la beauté la plus noble et la plus majestueuse! Qu'une si brillante fortune sied bien à la grandeur attirante empreinte dans tous vos traits, et quelle recommandation puissante pour faire aimer votre empire! Nous ne savons, en vous regardant, si la douceur de votre vertu s'insinue plus dans nos ames que la douceur de vos yeux. Ce n'est pas sans raison que les philosophes qui ont le plus soigneusement recherché les causes premières, nous disent que la beauté vient du ciel; car soit que la divinité, quand elle veut descendre dans un corps humain, se plaise à embellir elle-même son

Digitized by Google

domicile, soit qu'elle ne l'embellisse qu'après y être entrée, en général les personnes vertueuses ont toujours cet éclat. Mais sans vouloir ici creuser le secret de la providence, et pour vous le laisser partager avec le maître du ciel, du moins il me sera permis de dire, qu'il nous fallait un prince doué de cet éclat enchanteur, pour mériter l'adoration des peuples, pour fixer les yeux de l'univers, pour lui demander un tems serein quand on va naviguer, un heureux retour quand on entreprend un long voyage, un auspice favorable quand on est sur le point de combattre. Je sais, César, que vous mettez fort peu de prix à ce don fragile de la beauté. Souffrez cependant que je le fasse entrer dans vos louanges, d'autant plus que c'était le seul avantage qu'on ait pu louer dans la plupart de vos prédécesseurs. Je sais parfaitement que c'est votre vertu qui vous mérita l'empire; mais la beauté donne son suffrage à la vertu elle-même, et gagne en charmes ce que la vertu gagne en réalité. Elle communique un nouveau lustre au prince, en joignant l'amour à l'admiration; elle contribue à l'élévation des héros, et nous en voyons la preuve dans les Sylla, les Catulus, les Scipion.

» Nous aurions bien désiré que vous arrivassiez plutôt au trône impérial, notre bonheur en eût été devancé; mais nous espérons

Digitized by Google

que votre vie en sera plus longue, et que les Dieux ne nous laisseront rien perdre. Les destins vous ont toujours été si propices, qu'ils vous accorderont sans doute encore cette couronne. Quelle brillante carrière le ciel vous a déjà départie! C'était dans le dessein de vous mûrir pour l'empire, qu'il vous avait accordé tant de victoires acquises par mille dangers. On vous a vu affronter les hivers les plus durs; passer, ainsi que votre père infatigable, toutes les nuits sur des peaux; braver les ardeurs brûlantes de la canicule au milieu des combats; vous priver du sommeil pour veiller au salut de nos légions; ne quitter le champ de bataille que pour suivre sur les mers les ennemis des Romains. Annibal n'eut pas tant à souffrir dans ses pénibles expéditions, le grand Scipion n'eut jamais votre patience, et le héros de Macédoine n'acquit pas la gloire aussi chèrement que vous. Non, malgré tous les éloges que l'infidelle antiquité prodigue à ces hommes célèbres, ils n'ont rien fait de si laborieux que ce que nous vous avons vu faire.

» Mais combien les routes de la fortune sont incompréhensibles à nos yeux! qui n'aurait cru que votre ennemi vous reléguait ainsi dans les camps pour vous empêcher de connaître le grand art de gouverner les hommes et pour vous écarter du trône impérial? Inutiles projets! à peine vous sortez vainqueur de toutes

Digitized by Google

ces guerres terribles, vous employez votre tems entier aux exercices les plus louables de la vie civile, vous mettez plus d'activité dans votre loisir que les autres n'en mettent dans leurs affaires. Ce n'est pas sur un rivage enchanteur que vous allez tromper le tems qui fuit si lentement, et vous êtes loin de marquer vos heures par la diversité de mille plaisirs. Mais soit que vous viviez à la campagne ou que vous habitiez les villes, vous n'en êtes pas moins occupé de bonnes choses, et l'on vous y trouve au milieu des hommes de tout âge, saisissant les uns par vos bienfaits, prévenant les autres par des services importans, obligeant vos amis, veillant sur tous les intérêts des absens. Et comme si des soins pareils n'eussent pas rempli toute votre journée, vous vous imposiez encore d'autres tâches, dans la crainte de tomber dans une inertie léthargique et de vous laisser rouiller par une oisiveté insidieuse. C'est ainsi que les Curius, les vénérables Fabrice, les vieux Coruncanius, revenaient à leur charrue, après des moissons de lauriers déposés aux pieds de Jupiter dans le Capitole; c'est ainsi que ces grands hommes, en descendant de leur char de triomphe, se retiraient aux champs pour ne pas exposer leur vertu à languir dans une indigne mollesse.

» Il semble que les génies les plus divins sont nés pour le mouvement perpétuel, et

Digitized by Google

que, semblables à l'éternité, ils s'agrandissent encore par l'agitation. Comme les cieux gravitent toujours sur leur axe infatigable, comme la mer est sans cesse inquiète sous les vagues dont elle est battue, comme le soleil ne saurait avoir d'arrêt, vous ne goûtez pas plus de repos, César, au milieu de vos occupations sans bornes, et le cercle de vos affaires revient éternellement sur lui-même. A peine aviez-vous revu vos foyers en Espagne, qu'il vous fallut aller camper chez les Sarmates ; et vous n'aviez pas déposé vos armes victorieuses, que vous étiez obligé de les reprendre contre un nouvel ennemi, et de quitter les rivages de l'Ebre pour aller porter la gloire sur ceux du Danube. Vous n'avez pas même interrompu ces travaux forcés, quand vous fûtes arrivé à un rang supérieur ; et au lieu de partager vos peines, au lieu de jouir paisiblement de votre gloire, vous n'en êtes devenu que plus actif. On vous voyait toujours le premier à tous les exercices du camp, sous les drapeaux, à la tête des legions, au travail des retranchemens, aux gardes avancées, marchant au combat avant tous les autres, en sortant le dernier, général par la sagesse, soldat par la bravoure. Et lorsque tout ce que vous faisiez alors méritait la dignité impériale, vous n'aviez cependant nulle prétention à l'empire. Vous l'avez même hautement

refusé dans ce jour à jamais mémorable où tous les vœux vous y appelaient, et vous l'avez rejeté, non par une modestie feinte, mais avec la franchise d'un héros bien supérieur à toutes les dignités humaines.

» Il fallut que la République vous forçât elle-même de vous rendre; et dans les dangers pressans qui la menaçaient, sans doute elle vous tint ce langage qui ne fut entendu que de vous seul : « Théodose, les destins n'ont-ils pas assez retardé ton élévation? Veux-tu prolonger encore leur lenteur? Ne sais-tu pas que ta vie s'écoule, et que tu ne dois pas la laisser décroître à mon détriment? Un jour ton fils Arcadius, destiné à gouverner l'empire à son tour, regrettera toutes les provinces que les Huns, les Goths, les Alains, m'enlèvent aujourd'hui. J'ai déjà perdu l'importante Pannonie; je pleure tous les Romains que ces barbares ont massacrés dans l'Illyrie; je vois la ruine prochaine des Gaules. Le vieux Gratien ne peut plus soutenir seul tout le faix de l'empire, et tu pourrais différer encore d'en charger tes courageuses épaules! Dans le tems même où j'étais heureuse, je ne désirais que toi pour me régir. Oui, sous le sage Nerva lui-même, sous Titus qui était les délices du genre humain, sous Antonin si mémorable pour sa piété, sous Auguste qui m'embellissait par de superbes édifices, sous

Digitized by Google

Adrien qui me donnait de si belles lois, sous Trajan qui reculait mes frontières à l'extrémité du globe, je n'étais pas encore contente, parce que je n'étais pas à toi. Songe que tu es jusqu'à ce moment dans la dépendance, et que tu dois par conséquent obéir à ton empereur. Or, Gratien qui pourrait t'ordonner de régner, t'en prie seulement, et veut obtenir par amitié le consentement qu'il pourrait t'arracher par autorité. Tu serais maintenant aussi coupable de refuser l'empire de la main qui te l'offre, que si tu avais voulu l'en dépouiller contre sa volonté. »

» Ainsi vous parlait, ô César, la République alarmée de vos refus. Vous êtes le seul qu'on ait jamais prié de régner. Les autres montent sur le trône ou par les suffrages des légions, ou parce qu'il n'y a plus personne pour régir le sceptre, ou parce qu'ils sont parens du dernier prince; mais la vertu seule vous a fait nommer, la pourpre suppliante est venue s'offrir à vous,

> Digna legi virtus, ultrò se purpura supplex
> Obtulit, et meruit solus regnare beatus.

Vous n'avez pas eu besoin de brigue, ni d'occasion favorable, ni de parenté avec Gratien. Etranger, au contraire, au sang de nos empereurs, on vous appelle d'une contrée lointaine, et l'on force votre modestie de donner des lois à l'univers. Profitez, s'il est possible,

Digitized by Google

de ce bel exemple, ô lâches parricides, qui, au mépris de la bonne foi, ravissez le sceptre des mains de vos maîtres ; qui bravez tous les dangers pour commettre ce crime abominable, et qui n'achetez le nom de roi qu'en vous souillant du sang le plus auguste. Une ambition dévorante vous porte au diadême, et notre siècle a vu un modèle tout opposé, que nos neveux auront peine à croire. Mais ceux qui savent bien votre vie, ô Théodose, comprendront aisément pourquoi vous ne vouliez pas régner. Que faisait une couronne à vos vertus ? Le trône n'a d'attraits que pour ceux qui veulent se mettre au-dessus des lois, qui sont assez malheureux pour trouver des jouissances dans la cruauté, qui ne s'occupent que des moyens d'assouvir leur cupidité, qui s'abandonnent à toutes leurs passions. Mais vous, exempt de tous ces soucis criminels, que vous importait d'être empereur ? Vous n'êtes sur le trône qu'un homme privé. Vous n'en êtes ni moins réglé dans vos mœurs, ni moins ami de l'humanité, ni moins détaché des richesses et du faste. Nous vous retrouvons ce que vous avez toujours été, et vous ne vous permettez que ce que les lois permettent au dernier citoyen. Ce n'est pas pour suivre vos fantaisies, mais pour semer le bien dans le monde, que vous exercez la puissance souveraine. Vous ne nous montrez le prince que

Digitized by Google

pour nous convaincre que vous avez toujours vécu d'après les lois de votre conscience ; car en ne faisant aujourd'hui nul mal, lorsque vous en avez tout le pouvoir, c'est nous prouver que vous n'avez jamais voulu en faire.

» Vous n'avez seulement pas le soin de préserver votre ame de tous les vices, vous portez encore vos soins à corriger les mœurs publiques ; mais vous usez de la plus grande modération dans cette réforme, et vous cherchez plutôt la voie de la persuasion que celle de la contrainte. En effet, il fallait bien des ménagemens, tant à cause de nos habitudes avec la mollesse de l'Orient, qu'à raison du relâchement introduit par nos derniers princes. La licence avait fait trop de progrès pour obéir si aisément à des remèdes trop violens. Pour amener les esprits à cette réforme si nécessaire, vous avez commencé par réprimer le luxe insolent du palais. Vous avez donné l'exemple de la simplicité, exemple qui est peut-être le plus pénible de tous ; et quand on vit le maître de la terre et de tous ceux qui l'habitent, se restreindre à l'état le plus modique, quel homme eût osé se plaindre qu'on lui retranchât l'excès du luxe. Les repas du palais de César était aussi frugals que ceux d'un camp ; la cour ressemblait aux gymnases de Lacédémone. Dès-lors on aurait rougi d'envoyer chercher à grands frais les poissons du

Digitized by Google

lac Lucrin, ou les oiseaux délicats des contrées étrangères, ou les parfums de l'Arabie, ou les belles roses de l'Egypte. Le tems n'était plus où l'on faisait croître, avec des dépenses infinies, des fleurs par des chaleurs artificielles et dans une saison qui n'était pas la leur. Les jeunes voluptueux furent obligés de se priver des vins des régions lointaines, de toutes ces productions de l'Orient et de Colchos, qui coûtaient souvent la vie, dans des naufrages fameux, aux malheureux qui venaient les déposer aux pieds superbes de l'intempérance. Avant vous, César, vos prédécesseurs envoyaient des cohortes entières pour leur tuer à la chasse les animaux les plus exquis. Un seul repas de l'un d'eux coûta jusqu'à cent mille sesterces. Les vôtres sont simples comme la nature, et vous n'y avez que les productions du pays et de la saison. De cette manière vous avez corrigé toutes les dépenses somptueuses de la table. On serait honteux à présent d'avoir des soupés splendides, on commence à regarder l'économie comme une vertu, on se repent des anciennes prodigalités sans avoir besoin d'y être rappelé par des lois menaçantes; car il est certain qu'en ordonnant impérieusement cette grande réforme, elle aurait aigri les esprits : votre exemple, César, l'a consommée avec bien plus de succès, parce que vous y avez mis bien plus de douceur.

Digitized by Google

» Mais un moyen également efficace pour régénérer les mœurs publiques, c'est le soin religieux que vous avez de n'être entouré que d'hommes vertueux et respectables. Ce cortége choisi que nous vous avons vu dès le jour de votre inauguration, nous est, avec vous, le garant de la régénération des mœurs. Vous ne cessez depuis ce tems de placer les hommes les plus intègres à la tête de l'administration, des armées, des conseils. Aussi ils se trouvent tous investis de l'estime générale.

» Jusqu'ici on n'avait pas regardé l'amitié comme une vertu digne des Césars; elle était abandonnée au peuple et n'avait pas ses entrées à la cour. Nos empereurs étaient bien plus dans l'usage de prodiguer leurs trésors à des flatteurs, que d'accorder leur confiance à un homme de bien. Les meilleurs de nos princes étaient ceux qui enrichissaient, non ceux qui donnaient; ils savaient obliger avec grâce, mais le sentiment leur était inconnu. Il vous était réservé, César, d'ennoblir l'amitié ainsi rejetée dans les derniers rangs. Vous lui donnez la pourpre, des diamans, de l'or; vous la faites asseoir avec vous sur le trône, et vous montrez, non par des paroles, mais par des effets, que l'ame d'un prince doit avoir d'autant plus de sensibilité qu'il a plus de grandeur. L'élévation impériale ne fait qu'accroître en vous cette qualité précieuse;

Digitized by Google

mais jamais l'amitié ne vous rend injuste. L'ami que vous mettez à la tête de nos légions, est toujours celui que toute l'armée désire. Celui à qui vous conférez le gouvernement d'une province, est en même tems le plus intègre et le plus éclairé. Le consul que vous créez est le plus digne du consulat. Ainsi l'utilité publique préside encore à toutes les grâces que vous distribuez; et dans cette vue respectable vous ne faites pas même participer aux honneurs vos deux fils, qui sont la plus douce espérance de la République. Vous retardez leur avancement, vous nommez des hommes plus mûrs au lieu d'eux, et la voix du sang se tait devant votre justice. Vous faites pour vos amis qui le méritent, plus que vous n'auriez fait pour votre illustre père lui-même. Que l'orgueilleuse antiquité nous vante maintenant ses fameux modèles d'amitié, la fidélité inviolable de son Pirithoüs, le dévouement de Thésée si pompeusement célébré sur tous les théâtres, la dispute généreuse de Damon et de Pythias, qui voulaient mourir l'un pour l'autre. Théodose a fait bien plus encore. En effet, quoique la nature nous inspire plus d'amour pour nos enfans que pour nous mêmes, il a vaincu ce grand sentiment, et nous a donné l'exemple unique de leur préférer ses amis dans ce que la gloire a de plus flatteur et de plus brillant.

» Quelle douceur et quelle aimable franchise

Digitized by Google

vous avez quand on vous approche ! Vous écoutez tout le monde : donnant aux uns, consolant les autres, louant ceux-ci, invitant ceux-là à votre table, embrassant les plus respectables, avec dignité, avec une humanité bien rares dans un empereur, car l'orgueil est la compagne ordinaire du rang suprême, mais la compagne la plus odieuse pour des hommes libres. Aussi ce vice insultant fut la cause de l'expulsion de Tarquin le superbe. Mais si le premier Brutus, qui croyait ce vice attaché à l'empire, voyait vos vertus douces, votre modération, votre bonté inaltérable, Brutus trouverait que Rome est bien plus heureuse sous votre règne qu'elle ne le fut sous son consulat, et que ce n'était pas la royauté, mais le seul Tarquin qu'il fallait bannir.

» Comme en entrant dans une grande ville on a coutume d'admirer d'abord les temples sacrés, ensuite les gymnases, les vastes portiques, les belles promenades : de même, après avoir admiré aussi les mœurs pures et la décence qui règnent au palais de Théodose, j'avance d'un degré pour contempler ce qu'il a fait au dehors pour la gloire et l'utilité générale de l'univers. J'observe d'abord qu'il sort fréquemment en public sans craindre jamais de paraître aux yeux des peuples, qu'il se prête à tous les regards, qu'on peut l'aborder hardiment dans les rues, et lui présenter non-

Digitized by Google

seulement ses vœux, mais le consulter, lui demander des grâces. Il en refuse rarement, et quand il y est forcé, on est enchanté encore d'avoir vu du moins la divinité de l'empire. Ceux qui l'avaient précédé dans le rang suprême pensaient bien différemment. Ils auraient cru dégrader leur fière majesté, en se montrant aux yeux de l'ignoble vulgaire : ils restaient cachés dans leurs orgueilleux et tristes palais, comme le feu sacré dans le temple de Vesta. Dans cette ombre domestique et dans cette solitude où la mollesse les endormait, ils étaient encore retranchés, pour ainsi dire, dans un silence absolu. S'ils paraissaient quelquefois au grand jour, et s'ils pouvaient en supporter l'éclat, on les promenait dans des litières d'or ; une garde nombreuse les entourait en forme d'une vaste tortue ; le char allait en cadence mesurée, et des satellites insolens, armés de fouets, écartaient le peuple avec mépris, afin que le prince fût seul, même sur la place publique.

» Maintenant, au contraire, il nous est permis de voir notre empereur, comme le jour et le soleil. Nous le regardons tant qu'il nous plaît ; et loin de nous rassasier de l'admirer, nous le désirons encore en le voyant. Nous ne sommes pas les seuls à qui cet avantage soit permis. Est-il dans l'univers entier un peuple assez barbare qui ne connaisse tous ses

Digitized by Google

traits comme nous? Il a paru dans tous les climats, à ses sujets ainsi qu'à ses ennemis, pendant les frimats de l'hiver et les ardeurs dévorantes de l'été. Aux uns sa vue inspirait l'amour, elle frappait du moins les autres d'admiration, et souvent les ennemis de l'empire, avant d'être atteints de sa foudre, désarmés par sa présence majestueuse, oubliaient leurs hostilités; car vos auspices, ô César, font trembler les nations les plus lointaines, quelques forêts qui les éloignent de notre monde, quelques fleuves et quelques montagnes qui les séparent de nous, quelques barrières que la nature ait mises entre leurs habitations et le Capitole. Contre votre ascendant vainqueur l'Indien n'est plus défendu par l'Océan, ni le Thrace par ses neiges éternelles, ni l'Arabe par ses mortelles chaleurs. Vous avez porté votre empire dans des climats où le nom romain était parvenu à peine. Les Goths, soumis par vous, sont devenus soldats dans vos camps, ou cultivent paisiblement nos terres; les Scythes n'osent plus passer le Tanaïs; les Sarrazins ont porté la peine de leur perfidie: tout l'univers obéit à vos glorieuses lois. La Perse, naguères encore l'émule heureuse de notre empire, est à vos genoux, et son orgueilleux monarque qui dédaignait le titre de mortel, frappé maintenant de la terreur de vos armes, vous adore dans les mêmes temples où il se faisait adorer lui-même.

Digitized by Google

» Ne croyez pas cependant, Théodose, que je ne veuille faire entendre à vos oreilles que des choses agréables : je vous dirai avec la franchise gauloise, que nous sommes fâchés de tous vos triomphes ; car tandis que vous poussez vos conquêtes jusqu'à l'extrémité du monde, et presque au-delà des limites des choses et des bornes de la nature, comme si vous y vouliez surprendre le soleil à son berceau, quelque tyran, pendant votre absence, peut y trouver un lieu secret pour y établir le séjour de ses crimes. Souvent une petite chose donne naissance à de grands maux. C'est ainsi que jadis Spartacus, à la tête d'une horde d'esclaves rebelles, ravagea l'Italie après avoir mis le feu au théâtre de Lentulus ; ainsi que les pirates de Cilicie, osèrent livrer des batailles si sanglantes à des consuls romains ; ainsi que de vils prisonniers ne craignirent pas d'assassiner des sénateurs, après avoir rompu leurs fers. Qui de nous put s'empêcher de rire à la première nouvelle de la coupable insurrection de notre dernier conspirateur ? car son entreprise était au-dessous de la dignité de la colère ; qui de nous put s'empêcher de rire, lorsque cet exilé, avec quelques Bretons fugitifs, fit une descente dans les Gaules et menaça de réduire en cendres tout le continent ? Mais combien un mouvement si faible dans son origine devait être fatal à l'empire,

Digitized by Google

et quelle moisson de gloire vous était réservée, César, pour éteindre cet incendie, sur-tout lorsque vous deviez avoir à lutter contre des chefs perfides, contre des légions révoltées, contre tous ceux enfin qui devaient servir la République et qui la trahirent si indignement! Pendant cinq années entières, ce criminel Maxime, revêtu de la pourpre usurpée, tyrannisait la Gaule, se vantant de votre alliance, de votre faveur, et sous cette assurance mensongère entraînant les peuples dans sa révolte. Pourquoi étiez-vous si loin de nous alors! La Gaule, ma patrie, n'aurait pas souffert tant de désastres. Les débordemens s'en sont répandus jusqu'en Espagne, jusqu'en Italie. Mais les premiers coups du furieux Maxime sont tombés sur nous, et le barbare a fait couler à grands flots dans nos provinces le sang des innocens; son insatiable avarice a dévoré toutes nos richesses. Il n'a fait qu'exercer sa cruauté dans les autres climats, mais il en avait établi le siége au cœur de la Gaule. Quel peuple du monde est comparable en calamité avec nous! Notre tyran se contentait de faire quelques excursions chez nos voisins, mais c'était toujours à nous qu'il revenait montrer sa rage. Ses exécutions continuelles dépeuplaient nos villes, les déserts les plus affreux devenaient le tombeau de notre malheureuse noblesse, on confisquait les biens des plus ver-

Digitized by Google

tueux, et ce n'était qu'avec des monceaux d'or qu'on pouvait racheter par grâce la tête des innocens. Nous avons vu des hommes revêtus des premières dignités, chargés de fer; des anciens consuls dépouillés de leur toge honorable; des enfans au berceau souriant aux bourreaux qui allaient les massacrer. Et nous, qui avons par miracle échappé à tant d'horribles assassinats, nous étions forcés pendant ce tems-là à cacher notre douleur profonde, à mentir, à dire que nous étions heureux. Ce n'était qu'en tremblant que nous osions pleurer avec nos femmes et nos enfans dans l'intérieur de nos maisons. Une mort soudaine nous aurait attendus en public, si nous y avions porté le visage de notre fortune. Nous n'aurions pas manqué de rencontrer sur toutes les places et dans toutes les rues des flots homicides de délateurs, qui dans leurs vociférations impies se seraient écriés, d'où vient la tristesse de cet homme? est-ce qu'il n'est pas content du gouvernement? pourquoi avec son habit de deuil vient-il altérer l'alégresse publique? Il a perdu son frère, répond un autre; mais il lui reste un fils, c'est une victime de plus qu'il nous faut. Ainsi nous ne pouvions gémir sur nos pertes, sans risquer de voir immoler ce que nous avions encore. Ainsi au milieu de toutes ces horreurs nous étions obligés de prendre un visage serein, et de rire sous les coups de

Digitized by Google

la mort, comme ceux qui goûtent l'herbe fameuse de la Sardaigne. Ah ! cependant dans le malheur la nature nous accorde au moins l'adoucissement de verser des larmes, et la permission de soulager par quelques soupirs notre cœur oppressé. Mais l'abominable Maxime, en nous rendant si malheureux, ne voulait pas même que nous le parussions.

» Ce monstre était insatiable dans tous ses excès ; et quoique par la nature la satiété suive toujours l'abondance, sa cupidité s'agrandissait de jour en jour ; sa rage, en devenant immense, ne faisait que s'irriter encore par tout le sang déjà répandu. C'était un hydropique dont la soif devenait plus dévorante en buvant. Il avait ravi toutes les richesses de la Gaule, et au milieu de tant de rapines, son avidité était une hydre toujours croissante. On le voyait sans cesse sur la place avec son manteau de pourpre, debout au milieu des balances, des poids et mesures, pâle et la bouche ouverte, comptant le nombre des marcs d'or et d'argent. On apportait à ses indignes pieds l'argenterie de nos provinces, les confiscations des exilés, les biens des hommes d'honneur qu'il avait juridiquement assassinés. Les brigands ses satellites venaient lui montrer les bracelets qu'ils avaient arrachés aux dames, les bulles d'or dont ils avaient dépouillé les enfans des Sénateurs, l'argent de ceux qu'ils

Digitized by Google

avaient massacrés. On ne voyait par tout que compter des écus, en remplir des coffres, les accumuler dans le palais du tyran, réduire en lingots les plus beaux vases. Ce n'était pas dans la résidence d'un empereur qu'on croyait être, mais dans la caverne d'un voleur; et ce voleur qui s'appropriait avec tant d'insolence la substance des malheureux, prodiguait toutes ces rapines aussi aisément qu'il les amassait. Son palais dévorait tout en un instant, comme le gouffre de Carybde. Que dis-je? Carybde rejette au moins sur les rivages de Tauromi-nium les débris des navires qu'elle engloutit ; au lieu que tous nos trésors allaient bien continuellement au palais par le même chemin ; mais rien n'en sortait, et le gouffre gardait tout.

» Le principe favori des tyrans est de faire part de leurs rapines pour s'attacher des partisans. Ils se flattent d'effacer l'odieux de leurs brigandages par la grandeur de leurs présens. Ils se trompent : ces partisans ne sont que des misérables qui les abandonnent quand l'horison se rembrunit pour eux. Ah ! ce n'est pas ainsi qu'on est heureux dans le rang suprême. Le plus grand bonheur d'un prince est de faire celui de tout son peuple, d'éloigner de lui le besoin, de lui procurer l'abondance, de vaincre pour cela la fortune, et de donner une destinée nouvelle à ceux qu'il commande.

Digitized by Google

Un bon empereur doit bien se persuader que ce que l'on prend n'est jamais à soi, et qu'on ne possède véritablement que ce qu'on donne. En effet, comme tout roule autour du prince, et que semblable à l'Océan qui, en environnant la terre, lui rend les eaux qu'elle lui a données, ainsi tout ce qui émane des citoyens doit leur revenir. C'est un commerce également avantageux au gouverneur et au gouverné; car l'un en retire de la gloire, et l'autre de l'argent avec le bonheur. L'affreux et l'imbécile Maxime pensait bien différemment. Loin de s'occuper du bonheur des peuples, toute sa passion était de les dépouiller; et au lieu d'aller chercher, comme les autres rois, l'or caché dans les entrailles de la terre, ce qui n'appauvrit personne, il aimait mieux l'arracher à ceux qui le possédaient; et il y trouvait bien plus d'éclat et de pureté, quand il lui était apporté empreint encore des larmes des infortunés auxquels on l'avait ravi. Mais son glaive et ses poignards étaient bien plus redoutables que son avarice, toute affreuse qu'elle était. Aussi la pauvreté passait en vœux parmi nous, et nous aimions beaucoup mieux nous voir enlever nos biens, que de mourir de la main des bourreaux. Vous retracerai-je les noms de tous les hommes illustres qui ont péri sous la hache fatale! Hélas! les femmes même les plus vertueuses n'ont pas trouvé grâce

Digitized by Google

aux yeux du barbare. O sublime Eutrochia, digne épouse du savant rétheur Delphidius, votre piété divine est un crime que le tyran des Gaules n'a pu vous pardonner. C'est un évêque espagnol qui se rendit l'accusateur d'une chrétienne, un évêque qui fit contre vous l'abominable office de dénonciateur, de satellite, de bourreau! C'était le digne ami de notre Phalaris. Nos maux étaient à leur comble, Maxime avait tué le bon empereur Gratien, qui nous avait donné Théodose; notre perte totale était infaillible.

» Enfin le Dieu de miséricorde tourna sur nous des regards propices, et inspira à notre tyran la fureur de déclarer la guerre à Théodose, qui cueillait alors en Orient des moissons de lauriers. Il eut l'audace de passer les Alpes Cottiennes, en se précipitant, non à la guerre, mais au supplice. O César, il vous aurait suffi d'arriver seul contre un pareil ennemi; car si jadis il ne fallut à des maîtres que montrer des fouets à leurs esclaves révoltés, pour les faire rentrer dans leur devoir, votre présence aurait opéré soudain le même effet sur ce misérable. Il n'eût pas soutenu vos regards, cet homme, qui après avoir rempli le ministère le plus vil dans votre maison, s'était avisé de se faire empereur; car ne savait-il pas que votre père était un triomphateur, et qu'il n'était que le bâtard d'un homme obscur; que

Digitized by Google

vous sortiez de la plus haute naissance, et qu'il rampait dans les dernières classes du peuple; que Rome et l'univers vous regardaient comme leur libérateur, et que la terre entière le rejetait; que vous aviez été nommé prince dans le sein même de la République, par les suffrages unanimes des armées, par le consentement de toutes les provinces, par la volonté de l'empereur, et qu'il avait furtivement usurpé la tyrannie dans un coin du monde, à l'insçu des légions, malgré les provinces, sans aucun auspice? Ne savait-il pas que vous aviez pour vous la foi publique, le droit, la justice, la clémence, la pudeur, la religion; tandis qu'il n'avait pour lui que la perfidie, le brigandage, l'impiété, la corruption, la cruauté, tout le cortége honteux des vices et des crimes?

» Mais non, vous n'aurez pas seul la gloire de le terrasser; quelle affluence de peuples s'empresse à détruire ce haïssable tyran sous vos drapeaux? O guerre, digne d'une éternelle mémoire! on vit alors marcher sous les aigles romaines les ennemis des Romains eux-mêmes. Le fier Pannonien, le Goth belliqueux, le Hun intrépide, l'infatigable Alain, servaient également notre prince contre l'ennemi du genre humain, sans le moindre tumulte, la moindre confusion, le moindre pillage. Chacun d'eux, ô Théodose, se disputait seule-

Digitized by Google

ment l'honneur d'être votre soldat. C'était-là toute leur ambition, et c'était l'ambition de la vertu. Ils tenaient à gloire d'être à vous, et en les avouant vous leur accordiez la plus belle des récompenses.

» La première fois qu'on ait vu combiner une armée étrangère avec une armée romaine, ce fut lorsque Cléopâtre, brillante maîtresse de Marc Antoine, joignit ses phalanges égyptiennes aux légions de ce triumvir, pour aller combattre Octave. Mais ici, quelle différence dans les personnes, dans les tems, dans les choses ! Cette reine que je viens de citer, arrivait mollement sur de superbes navires, dont les voiles étaient de pourpre, dans le dessein d'assassiner les Romains par les Romains ; elle attirait sur ses pas ses sujets voluptueux par le charme de sa beauté ; elle ne les enflammait que des feux de l'amour, et ces hommes efféminés du Phase et de Canope ne semblaient voler qu'aux plaisirs. C'était, au contraire, le seul amour de la gloire, qui faisait arriver, à la voix de Théodose, tous ces guerriers menaçans du Caucase et du Taurus, surchargés de leurs armes pesantes, dans des chemins impraticables, au son brisé de leurs trompettes aiguës et de leurs clairons retentissans. Et ce n'était pas pour mettre Rome en esclavage, comme les Egyptiens, qu'ils faisaient des marches si pénibles, mais

pour lui rendre la liberté. Il fallait que Maxime fut un terrible monstre, pour que des Barbares, eux-mêmes, vinssent le combattre de si loin! Ils le combattirent, ils le vainquirent avec plus de rapidité que je ne le puis dire ici, et son sang criminel, qu'ils répandirent, furent comme les prémices de cette guerre. Ils taillèrent en pièces ses escadrons rebelles, déchirèrent leurs drapeaux coupables, et après avoir fait mordre la poussière à cet infame Maxime, ils privèrent son cadavre des honneurs funéraires, et empêchèrent, ô César, l'effet ordinaire de votre clémence, par leur vengeance anticipée. C'est ainsi que les ennemis de l'Empire, en détruisirent le plus grand ennemi, avec l'admiration de l'Univers.

Mais cette bataille que vous gagnez, est bientôt suivie d'une autre bataille, ou plutôt d'une nouvelle victoire. Marcellin, frère du tyran Maxime, ranime aussitôt la faction sacrilége que vous veniez de terrasser. Il arrive contre vous avec les torches de Mégère. La nuit tombait, et vos braves compagnons d'armes accusent le soleil de se cacher sitôt; ils devancent son cours par leur impatience. La lumière paraît enfin, et la plus noble ardeur anime tout votre camp: on est en présence; toutes vos dispositions sont si bien faites, que vous aviez déjà vaincu par la discipline avant d'avoir essayé vos forces. Les troupes enne-

Digitized by Google

mies, cependant, comme de ténébreux nuages, luttent contre la valeur romaine et contre le plus grand de nos empereurs. Pour se rendre maîtresses de l'Italie, dont on leur avait promis le pillage, elles se dévouent à la mort; chaque soldat se battait avec le désespoir des gladiateurs, restant ferme à son rang, et résolu de vaincre ou de mourir. Mais que peut tant de courage contre des légions guidées par Théodose, qui charge à leur tête? La mort se répand sur l'armée de Marcellin. Armes, javelots, hommes, chevaux, blessés, mourans couvrent la plaine. Les uns, mutilés, fuyaient avec une partie d'eux mêmes; les autres suivaient, autant que le permettait leurs blessures; d'autres encore, portaient dans les fleuves ou dans les bois la mort déjà reçue dans leurs entrailles. On en a vus, qui, avant de rendre le dernier soupir, étaient en même tems frappés d'admiration pour votre nom, et d'horreur pour celui de Maxime et de Marcellin. Le carnage n'a cessé que lorsque la mort n'a plus voulu donner d'ennemis aux vainqueurs, et que la nuit leur eut retiré le jour. Un seul corps de troupes qui s'était détaché de l'armée des rebelles, en baissant ses drapeaux supplians, en demandant le pardon de la nécessité, en baisant la place où vous aviez passé, en déposant ses armes à vos pieds, éprouva à l'instant votre générosité. Vous ne re-

Digitized by Google

çûtes pas ces malheureux avec orgueil comme des vaincus, ni avec colère commes des coupables, ni avec indifférence comme des hommes qui marquent peu, mais avec toute la bonté de la vertu. Vous en faites aussitôt une cohorte romaine; elle est réunie à l'armée victorieuse, et ce sont des membres étrangers ajoutés au corps de la République sous les ordres du même chef. O César, la pieuse ville d'Hémona en Illyrie, vous donna sur-tout alors une grande preuve d'amour, en se précipitant de ses portes, à la nouvelle de votre victoire et de votre arrivée, avec cette impatience si vive quand on a long-tems espéré. Vous n'arriviez pas assez vîte au gré de ses désirs. Située à la chûte des Alpes, le tyran la regardait comme sa plus forte barrière. Mais s'il avait les clefs de la ville, il était loin d'en avoir les cœurs. Votre victoire inspira à tous les Hémoniens des transports de joie qui égaraient toutes les têtes. Ce fut en dansant qu'ils parurent en votre présence; et tandis que les uns célébraient votre triomphe au son des instrumens et de la musique la plus bruyante, les autres dévouaient les deux tyrans aux Dieux infernaux. Ils obstruaient tous les chemins par lesquels vous passiez, marchant tous en foule devant vous, se précipitant à vos côtés, vous pressant de toute part, sans songer alors que vous étiez leur maître, et

Digitized by Google

n'étant occupés qu'à manifester toute leur joie. Le respect pour vous ne commença que lorsque vous entrâtes dans leurs murs. Toute la noblesse arriva alors aux portes pour vous féliciter. Les sénateurs en longues robes blanches, les magistrats en manteaux de pourpre, les prêtres avec leurs mitres respectables, les jeunes filles avec des fleurs qu'elles jetaient à vos pieds, vous reçurent d'une manière plus convenable, mais non plus attendrissante. Les plus belles tapisseries tendues sur toutes les places, semblaient ondoyantes sous l'haleine des vents. Mille fanaux suspendus suppléaient à l'éclat du jour qui fuyait. Il ne resta personne dans les maisons. Les vieillards étaient ravis d'avoir vécu jusqu'à ce jour; les enfans vous exprimaient leur amour avec la grâce de leur âge; les mères étaient dans l'enchantement, et les vierges dans la sécurité.

» Cette grande victoire, ô Théodose, que vous remportez, comme en jouant, aux pieds des Alpes Juliennes, nous prouve visiblement que la fortune vous comble de toutes ses faveurs. Sans doute nous pouvons aussi imputer vos succès aux autres qualités qui vous distinguent; mais si vous faites par vous-même de si belles choses dans la guerre, la fortune vous en offre-t-elle de moins flatteuses après la guerre? Et si nous pouvions la faire parler et lui donner un juge, ne plaiderait-elle pas

Digitized by Google

elle-même sa cause, de manière qu'en rendant justice à vos vertus personnelles, elle revendiquerait pour sa part beaucoup de choses éclatantes qui illustrent votre vie? Oui, oui; et si la bravoure qui est en vous disait : C'est par moi que Théodose a entrepris une guerre si dangereuse et si terrible; et si la patience ajoutait : C'est moi seule qui lui ai fait supporter sans se plaindre, les hivers, la faim, tous les durs travaux de la guerre; si la prudence disait encore : C'est parce que je l'éclairais qu'il a fait de si belles dispositions de bataille et qu'il a eu l'art de multiplier la terreur de ses ennemis; si cette grande vertu qu'on appelle la force par excellence s'écriait : C'est parce que je l'inspirais qu'il était vainqueur aussitôt qu'il attaquait; enfin si toutes ces vertus ensemble demandaient à la fortune : Que peux-tu réclamer dans tous ses exploits, et que la fortune leur répondit : J'ai animé l'ardeur de tous ses soldats, j'ai semé la crainte dans l'ame de ses ennemis, j'ai souvent remis dans ses mains d'illustres vaincus que vous vouliez toutes immoler, et que je confiais à sa clémence pour lui procurer encore la grâce de pardonner; si la fortune tenait un pareil langage, qu'aurait-on à lui répliquer? César, vos plus superbes conquêtes sont, en effet, les victoires que vous avez remportées sur vous-même, et voilà ce que l'on doit sur-tout

Digitized by Google

transmettre à la mémoire des hommes. O vous donc, poëtes amis de l'humanité, consacrez vos doctes veilles au plaisir de les propager jusqu'à nos derniers neveux. Et vous, estimables artistes, voilà ce qui désormais doit occuper vos crayons et vos ciseaux ; rejetez loin de vous tous les sujets fabuleux, les travaux d'Hercule, les conquêtes de Bacchus dans les Indes, les combats des impies Titans. Théodose mérite seul vos savantes mains. Retracez dans nos places et dans nos temples les images de ses plus vertueuses actions; rendez-les vivantes sur l'ivoire et sur le marbre, animez-les de vos couleurs parlantes, donnez-leur du mouvement sur le bronze lui-même, et que l'éclat des diamans dont vous les ornerez leur ajoute encore un nouveau prix. Vous travaillerez ainsi pour tous les siècles; et si quelqu'un, dans la suite, formait quelque dessein criminel, ses yeux puiseraient la vertu et l'innocence à la seul vue de vos chef-d'œuvres. Tout ambitieux en usurpant la pourpre impériale penserait au coupable Maxime qui en fut dépouillé. Le misérable qui voudrait envahir l'or et les diamans qui ne sont pas à lui, serait frappé encore de l'image de ce même Maxime, obligé de marcher pieds nus après une magnificence si insolente. Ce qui est arrivé peut ne plus avoir lieu ; mais il ne faut pas même que le peuple ait la crainte d'un pareil retour.

Digitized by Google

» En supposant que la main de nos artistes puisse rendre aux yeux de la postérité curieuse tous les grands faits d'armes de notre héros, et le représenter dignement ou franchissant les revers des Alpes, ou passant les fleuves à la nage, ou conduisant ses bataillons ardens de triomphe en triomphe, quel pinceau trempé dans le ciel exprimera jamais sa clémence ? Comment nous faire sentir cette vertu divine qu'il développa, lorsqu'il reçut dans son sein miséricordieux toute cette armée de Maures cruels qui se croyaient dévoués aux manes et qu'il traita comme ses frères ? A-t-il jamais confisqué les biens des coupables, attenté à la liberté d'un citoyen, diminué la dignité de personne, fait le moindre outrage, dit la moindre injure, infligé la moindre punition ? Une fois qu'il avait posé les armes, il rendait tous ses ennemis à leurs foyers, à leurs femmes, à leurs enfans et (ce qui est bien plus doux encore) à leur innocence. Aussi, grand prince, voyez combien vous a servi votre clémence divine : on cesse de se croire vaincu, quand on vous a eu pour vainqueur.

» O Rome ! tel est le spectacle enchanteur dont tu jouis du haut de tes sept collines. Après avoir éprouvé les fureurs de Cinna, la vengeance cruelle de Marius, la rage sombre de Sylla, les horribles proscriptions d'Octave ;

Digitized by Google

après tous les massacres de tes citoyens, de tes sénateurs, de tes consuls; après avoir vu tes Catons obligés de se donner la mort, et ton Cicéron indignement mutilé sur la place par des scélérats, et ton grand Pompée privé de sépulture; après avoir vu renouveler tout ce que tu souffris lorsqu'Annibal était à tes portes, que Brennus pillait le Capitole, qu'on faisait couler le plus pur de ton sang sur les bords du Tibre, le ciel t'envoya enfin un ange consolateur pour fermer tant de cicatrices, pour terminer tes guerres civiles, pour te délivrer de la tyrannie du crime, pour te rendre la liberté.

» Mais je ne veux pas effleurer davantage vos vertus, ô César : ce serait entreprendre sur le droit du sénat. Il me suffit d'avoir indiqué ce que vous avez fait au-dehors contre les barbares. Des voix plus éloquentes diront ce que vous faites pour la capitale de l'empire, et publieront le charme que vous y avez répandu dès le premier jour, l'alégresse que vous avez excitée dans le temple de Jupiter Capitolin, les applaudissemens que vous avez reçus à la tribune, la magnificence des fêtes qu'on vous a données, l'amour qui volait devant vous, le respect profond que vous témoigniez dans ses temples au roi des rois. Telle est la glorieuse tâche de vos plus illustres orateurs. Pour moi, je ne puis que m'applau-

Digitized by Google

dir d'être venu du fond de la Gaule pour vous admirer ici. O voyage heureux en effet, ô fatigues au prix desquelles j'ai acquis une joie si vive ! que de merveilles j'aurai à raconter dans ma patrie, et de combien de bons Gaulois je serai entouré quand je dirai : J'arrive de Rome, j'ai vu Théodose, et j'ai vu en lui seul un prince, le vengeur d'un prince, le sauveur d'un prince. On viendra me chercher de toutes les villes, on me demandera ce que j'aurai vu encore. Les poëtes tireront de mes recits mille sujets de beaux vers, les historiens me citeront comme leur garant ; et du moins, César, si je ne vous ai pas assez dignement loué, j'apprendrai aux autres à vous louer d'une manière plus convenable. »

Il est bien étonnant que personne n'ait jamais pensé à nous donner dans notre langue au moins une idée de ce superbe discours. Quel parti n'en tirerait pas un sage professeur de rhétorique, sous le triple rapport de l'art, de l'histoire et de la morale !

1.° Sous le rapport de l'art, il expliquerait à ses élèves l'ordonnance de notre panégyrique, ses distributions, le développement de chaque partie, la magie avec laquelle l'orateur sauve la monotonie naturelle de l'éloge, en y mêlant son contraire, la grandeur et le charme de ses descriptions, le choix des plus magnifiques figures, cette brillante prosopopée où

Digitized by Google

il personnifie la République romaine et la fait si noblement parler, cette éthopée sublime où il met les vertus en scène avec la fortune, le style toujours enchanteur de ce Gaulois qui vient disputer le prix de l'éloquence à la première cour du monde; enfin toute la contexture du discours qui coule comme un beau fleuve.

2.° Sous le rapport de l'histoire, le professeur instruit ferait connaître à ses pupiles les grands événemens du règne de Théodose qu'on sait fort peu en général. Il lui ferait un tableau de l'univers à cette époque, et lui montrerait tous ces Gohts, ces Huns, ces Alains qui tombent sur le vaste colosse de l'empire et qui se trouvent arrêtés soudain par le bras du héros de Pacatus. Il leur ferait observer ensuite, que cet immortel Théodose ne s'écarta qu'une seule fois dans toute sa vie de la clémence divine qu'on lui attribue ici avec justice, et ce fut quand il ordonna le massacre de Thessalonique, en punition duquel le magnanime Saint Ambroise lui interdit l'entrée de l'église de Milan à la tête de toute sa cour; mais dans le tems de ce panégyrique, Théodose n'avait pas encore souillé tant de gloire par cet acte de cruauté.

3.° Sous le rapport de la morale, qui vaut bien les deux autres, le professeur ferait comme un faisceau de tous les traits vertueux

Digitized by Google

renfermés dans ce chef-d'œuvre, et toujours présentés avec autant de force et de vraie philosophie, que de naturel et de vérité.

Mais je ne veux pas mettre la faulx dans une moisson étrangère, et je vais continuer de dérouler les siècles pour en faire sortir les grands hommes ignorés, sans m'écarter de mon sujet.

PANÉGYRIQUE

DE L'EMPEREUR MAXIMIEN,

Prononcé à Trèves, par Claude Mamertinus, en 287.

Je dois d'abord avertir ici, que le *Spicilége latin* de panégyriques anciens, recueillis par un Oratorien, et dont je me sers, n'est pas exact. Ce rédacteur, qui les fit paraître au Mans, en 1653, ne savait pas fort bien l'histoire du Bas-Empire, et il fait un anachronisme considérable, en plaçant après Théodose, Maximien qui le précéda au contraire de plus de cent ans,

Après avoir relevé cette erreur, disons maintenant un mot de Mamertinus, auteur du présent discours, et ensuite de l'empereur qui en est l'objet.

Mamertinus, qui florissait déjà vers le milieu du troisième siècle, était Batave, et d'une

Digitized by Google

ville voisine du Rhin qu'il appelle son fleuve. Son éloquence le rendit cher aux empereurs, qui l'élevèrent aux premières dignités, non par une fortune rapide, mais par degrés, à la manière des vertus. La Gaule s'étant révoltée de son tems contre les Romains, Maximien, que Dioclétien venait de s'adjoindre à l'empire, appaisa ces troubles ; et tous les Gaulois, rentrés dans le devoir, décernèrent des actions de grâces à ce fameux Maximien vainqueur. Mais ne trouvant pas chez eux un homme assez éloquent pour être leur interprête (nous sommes bien plus riches aujourd'hui), ils chargèrent de cet honorable emploi notre Mamertinus, qui se rendit à Trêves où résidait Maximien, et prononça en sa présence, et au nom de toute la Gaule, ce panégyrique, en 287.

Quant à Maximien, qui porta encore le nom de Valère-Hercule, et qui occupa le trône de l'Univers, c'est un des plus grands exemples des caprices heureux de la Fortune. Son père n'était qu'un pauvre paysan des environs de Sirmich en Esclavonie, et cet homme, destiné à s'asseoir sur le trône des Césars, était sévère, dur, bouillant dans ses passions, sans politesse, emporté comme un homme des champs. Mais deux choses inspirèrent pour lui de la confiance à l'empereur Dioclétien, sa bravoure et sa haine pour les Chrétiens, et

Digitized by Google

ce ne fut que pour cela qu'il fut associé à l'empire. Il remplit la double attente du prince qui l'élevait à ce haut rang ; car il extermina d'abord des nuées de scélérats, qui, sous le nom de Bagaudes et conduits par deux chefs forcenés, Elien et Amand, dévastaient la Gaule et menaçaient le monde. Il fut ensuite le bourreau d'une multitude innombrable de chrétiens, et en fit périr cent quarante mille dans la seule Egypte : c'était un véritable déluge de sang. J'ai vu encore auprès de Saint Maurice, dans le Valais, où il fit massacrer la légion Thébéenne, avec son collègue, la terre empreinte de ses fureurs ; mais j'ai vu aussi la dégradation de ce monstre couronné dans son orgueilleuse statue, qui, par la durée de quinze siècles, s'est enfoncée dans les terres. Je l'ai vue couverte de rouille et flétrie par l'injure du tems, dans la cave d'un vilain cabaret voisin, ayant un mauvais tonneau de vin entre les jambes, détestée encore de tous les bons habitans du pays, tandis qu'on y révère toujours les hommes vertueux qu'il immola. C'est ainsi que tôt ou tard le crime reçoit sa punition, comme l'innocence reçoit sa couronne.

On me demandera sans doute après cela comment on a pu louer Maximien. Assurément je suis loin de croire qu'on doive jamais louer le crime, et je viens de prouver que j'ai

Digitized by Google

bien plus de plaisir à célébrer la vertu en mettant dans notre langue les éloges mérités de Théodose, de Trajan, et des autres grands personnages qu'on a vus dans ce volume. Mais, 1.° Maximien n'avait pas encore commis, à l'époque du discours, les horreurs dont il entacha depuis sa mémoire; 2.° il rachetait ses vices par plusieurs grandes qualités; 3.° ce n'est pas une chose indifférente, de voir comment l'orateur se tire d'un pareil sujet; 4.° enfin je me réserve à faire quelques observations à la fin du panégyrique. Ecoutons à présent Mamertinus.

« Si dans toutes nos fêtes solennelles nous devons égaler l'honneur de nos deux Césars au niveau des Dieux immortels, c'est sur-tout en ce jour où nous célébrons l'inauguration de l'un à l'empire, et le triomphe si brillant de l'autre; en ce jour où Rome fut bâtie encore par un roi étranger : car ce n'est pas une vaine fable imaginée par les poëtes, que l'établissement d'un palais sur la roche tarpéïenne, par Evandre; le grand autel d'Hercule, qui subsiste toujours, en atteste la réalité. Evandre y reçut le glorieux fils d'Alcmène revenant vainqueur de Géryon. Ce faible palais annonçait déjà sa majesté future, et devait être l'habitation de nos empereurs, après avoir été l'hospice du plus grand des demi-Dieux. Ainsi tandis qu'au moment où je parle à

Digitized by Google

Trêves, les magistrats de Rome, les pontifes, les prêtres, tous les sénateurs, vont adorer Hercule dans son temple du Capitole, en mémoire de ses conquêtes aux plages occidentales, il est juste que nous chantions ici la victoire récente de Maximien, qui est un Hercule aussi, et par son nom et par son bras foudroyant.

» Mais par où commencerai-je votre éloge, ô César? Retracerai-je d'abord tous les services signalés que votre patrie rendit à la République romaine? Eh! ne sait-on pas que si depuis bien des siècles Rome est la maîtresse du monde par l'antiquité de la gloire, l'Esclavonie est sa rivale par la vertu guerrière? Sorti d'un peuple de héros, élevé au milieu des camps, vous avez mêlé les premiers cris de votre enfance au bruit des armes, des clairons, de tous les instrumens militaires, et vous avez vérifié dans votre berceau ce qu'on avait imaginé de celui de Jupiter dans la Crète. Si je voulais rappeler à la mémoire tous vos exploits, il faudrait que j'allasse en recueillir les trophées épars dans l'Univers, sur les bords du Danube, sur ceux de l'Euphrate, puis encore sur ceux du Rhin et les rivages de l'Océan : il faudrait des années, un siècle entier pour en faire le dénombrement. Je dois donc resserrer mon sujet, et j'en détacherai d'abord une vérité qui pourra surprendre, mais

Digitized by Google

qui n'en est pas moins incontestable ; c'est que Dioclétien, en vous associant à l'empire, a reçu beaucoup plus de vous que vous n'avez reçu de lui. Il ne vous a en effet donné qu'un éclat extérieur, la robe triomphale, les faisceaux consulaires, la chaire curule, ces flots d'adulateurs qui cherchent les distributeurs des grâces, cette couronne qui rend votre tête plus auguste aux yeux de l'univers. Tous ces ornemens sont beaux et superbes sans doute ; mais quels plus magnifiques dons n'avez-vous pas faits en retour à votre bienfaiteur, en chargeant votre ame de tous les soins d'une administration si vaste, en vous rendant garant des destins du monde, en vous oubliant vous-même pour ne plus vivre que dans les peuples confiés à votre sagesse, en vous tenant debout et ferme sur le sommet orageux et rapide des choses humaines, en contemplant de-là d'un œil sûr l'immensité des terres et des mers, en distinguant les climats où règne la sérénité et ceux qui peuvent être menacés de quelque orage, en examinant si les magistrats imitent votre justice et répondent à la gloire de votre vertu, en recevant de toute part des courriers innombrables et donnant vos ordres relativement à leurs importantes dépêches, en ne vous occupant, jour et nuit, que de la sûreté et du bonheur de tant de villes, de provinces, de nations, sans avoir le tems de vous donner

Digitized by Google

une pensée à vous-même ! Nouvel Hercule, pour soutenir avec un tel succès le globe sur vos épaules, il vous a fallu autant de force que votre frère eut de sagesse en vous le confiant. Tant que le vaisseau de la République a navigué sous des vents prospères, vous n'avez pas approché la main du gouvernail, et ce ne fut que lorsqu'il était près d'être submergé, que vous avez pris votre siége à côté du prince. Vous fîtes alors ce que le premier Hercule avait fait pour Jupiter, en lui procurant sur les Titans une victoire dont il désespérait, et en rendant le ciel à ce même Dieu qui le lui avait remis en garde. Vous n'eûtes pas moins de dangers à braver alors que ce vieux héros ; car s'il fut obligé de lutter contre ces géans monstrueux hérissés de serpens, vous avez été forcé de réduire des paysans rebelles devenus fanatiques contre leurs maîtres, et vous les avez réduits non avec la massue, mais par la seule clémence, lorsqu'avec des armes impies il massacraient leurs compatriotes et surpassaient les atrocités sanglantes des plus cruels barbares.

» Sorti à peine de cette guerre douloureuse que je ne fais qu'indiquer, pour ne pas rappeler un souvenir amer, vous arrivez dans nos Gaules menacées par des hordes bien plus sanguinaires encore. Les Bourguignons, les Allemands, les Caïbons, les Hérules, le ramas

Digitized by Google

impur de tous les brigands du monde, se précipitent en flots contre notre malheureux pays. Dans ce désordre affreux, quel autre Dieu que vous pouvait nous sauver? Votre prévoyance divine, ô César, devance alors pour nous votre bravoure elle-même. Vous commencez par ôter tous les moyens de subsistance à ces multitudes de scélérats; ils tombent dans la famine la plus profonde, la famine les plonge ensuite dans les horreurs de la peste; et quand vous les voyez réduits à ce point de misère qu'ils avaient si bien méritée, vous donnez l'ordre à vos soldats de combattre et de vaincre, et ces méchans sont à l'instant rayés du nombre des vivans. Vous daignez cependant faire l'honneur aux plus braves de périr plus glorieusement, et à la tête de quelques-unes de vos cohortes vous les terrassez vous-même dans la plaine. Qu'aviez-vous besoin, en effet, de toute votre armée? Votre présence ne suffisait-elle pas toute seule pour résister, pour faire trembler, pour finir la guerre? On vous a vu marcher au combat et vous répandre dans la plaine comme un grand fleuve grossi par les torrens des hivers, jetant une telle épouvante parmi ces ennemis de l'humanité, et les combattant avec un tel succès, qu'il n'en échappa pas un seul pour aller apprendre leur déroute à leurs femmes et à leurs enfans.

Digitized by Google

» Mais pour tâcher d'imiter un peu dans mon discours la rapidité de vos conquêtes, je franchis toutes les autres victoires que vous avez remportées dans les Gaules, et je rapporterai seulement une circonstance unique qui distingue votre caractère : c'est que le jour même de votre inauguration, qui ne fut jamais pour les autres qu'un jour de fête, a été un véritable triomphe pour vous; et non content de prendre les auspices le 1.er de Janvier, pour commencer heureusement la guerre, vous avez terminé par une grande victoire cette guerre importante dans l'un des jours les plus courts de l'année. Ainsi le soleil vous vit, en quelques heures, du haut de son char, prendre à la fois les rênes de l'empire et en assurer la gloire. Vous avez rempli les vœux que vous faisiez pour la République, à l'instant même que vous les formiez; vous avez rompu la distance ordinaire qui se trouve entre le présent et le futur éloigné, et les Dieux ont fait avancer la roue du tems en votre faveur. Nous vous avons admiré le même jour en habit de paix et en habit de triomphe, et Jupiter ne varie pas avec tant de célérité la face du monde que vous la face de l'empire, en rejetant la pourpre pour prendre la cuirasse, en posant le bâton consulaire pour vous armer d'une lance, en vous élançant du tribunal au champ d'honneur, en descendant de la chaire curule pour

Digitized by Google

monter à cheval ; en ramenant, quelques heures après, dans cette même ville de Trêves alarmée, la victoire avec vous ; en y excitant une alégresse universelle, et vous y attirant dans tous ses temples les honneurs qu'on n'a coutume de rendre qu'à la Divinité.

» Quelle merveille un tel début ne nous annonçait-il pas ! Vous avez rempli toute notre attente, et rien n'est plus étonnant que votre passage en Germanie. Vous êtes le premier de nos empereurs qu'on y ait vu triomphant, et vous y montrez hautement que la République romaine est sans bornes, ainsi que votre valeur. Jusqu'à vous on avait regardé le Rhin comme une barrière insurmontable que la nature avait placée entre notre puissance et la domination des barbares. C'était même un bonheur pour les Césars qui vous ont précédé, d'avoir contre les fiers Germains cette limite imposante, pour les empêcher de pénétrer si aisément dans les Gaules. Avec quelles alarmes ne voyait-on pas décroître ses eaux conservatrices de notre pays ? La Gaule n'était pas moins protégée par les embrassemens de ce beau fleuve, que la Syrie par ceux de l'Euphrate. Invincible empereur, vous nous avez affranchi de cette crainte. Tout tremble au bruit de votre nom, comme au mouvement du sourcil de Jupiter. Vous avez dompté ces nations cruelles et si terribles par leur valeur,

Digitized by Google

leur inhumanité, leur fureur dans le pillage. Le bras du nouvel Hercule a repoussé tous nos dangers. Le Rhin peut tarir maintenant, il ne nous laissera pas d'inquiétude. Tout ce que je découvre au-delà de ses rives est Romain. Rome ne vainquit Carthage que parce que Scipion alla porter la guerre en Afrique; et pour triompher de nos ennemis, c'est dans leurs propres foyers qu'il faut les aller attaquer, pour les alarmer sur les dangers de leurs femmes, de leurs enfans, de tout ce qu'ils ont de plus cher. Voilà ce que vous avez fait, Maximien, soit par votre propre inspiration, soit par l'exemple des grands hommes dont il est toujours beau de suivre les pas. En effet, peut-être que la prudence s'oppose à une première tentative de la fortune, et que la gloire en est plus sûre quand on marche dans une route déjà frayée. Ainsi, que vous ayiez imité Scipion, il est du moins incontestable que Domitien vous imita lui-même; car il entra quelques tems après en Allemagne par la Rhétie, comme vous y aviez pénétré par le Rhin, et sa valeur fut rivale de la vôtre. Voilà comme vous rendez à ce Dieu mortel le centuple de ce qu'il vous a donné; voilà comment vous partez des deux points du monde pour vous rejoindre tous deux et vous présenter une main fraternelle; voilà comment Domitien vint vous offrir, sur les bords du

Digitized by Google

Danube, les trésors de la Perse, tandis que vous déposiez à ses pieds les glorieuses dépouilles de la Germanie, sans que ces libéralités mutuelles ralentissent votre ardeur pour la victoire ; car toujours vous êtes aussi braves l'un et l'autre que généreux, et cette heureuse sympathie resserre de plus en plus les nœuds de votre amitié ; ensorte que si vous n'êtes pas frères par le sang, vous l'êtes du moins par le cœur. L'empire lui-même partagé entre vous deux, ne saurait vous inspirer le moindre sentiment de jalousie ; vous régnez sans le moindre nuage si naturel dans une si grande concurrence. Nous croyons voir revivre en vous Castor et Pollux. Que dis-je ? ces deux jumeaux divins avaient bien moins de mérite que vous à rester amis. Leur mère leur avait caché lequel des deux avait le droit d'aînesse. Dioclétien, au contraire, était le maître du monde, et vous estima assez pour vous associer à sa puissance absolue. Il vous choisit parce que vous lui ressembliez, non par le visage, mais par les mœurs, ce qui vaut bien mieux. Il fit un acte de jutice, vous faites journellement des actes de reconnaissance. Il s'établit de-là entre vous deux un commerce de grandeur d'ame et de sentimens dont les humains n'avaient pas encore eu d'exemple, et cette harmonie, que nulle passion ne peut troubler, est visiblement l'ouvrage des Dieux, qui ont voulu

Digitized by Google

nous donner dans nos deux empereurs une image de l'harmonie céleste.

» O Maximien ! je ne trouve dans toute l'antiquité, qu'Hercule dont vous portez le nom que je vous puisse comparer ; car le grand Alexandre lui même me paraît bien petit en rendant ses états à un roi des Indes, quand je vous vois bien plus magnifiquement replacer sur le trône tous les monarques de la terre vaincus par vous, et tout récemment encore Esatech, roi des Français, et Génobon, souverain d'un autre peuple barbare. Ces deux princes, après avoir trouvé grâce à vos yeux, se faisaient un honneur de vous servir, pour accoutumer leurs nations à vous respecter, tandis que Domitien, votre collègue, s'attirait le même hommage de la part du grand roi de Perse, qui s'était toujours fait passer pour un Dieu. Ainsi la fortune couronnait également nos deux empereurs à l'un et l'autre pôle du monde. En gouvernant la République par le même esprit, leurs succès étaient par tout les mêmes, ainsi que leur amitié, en dépit de la distance des lieux. Leur majesté qui se divisait en se séparant, se rapprochait perpétuellement en conservant toute sa plénitude. Avec nos deux Césars, ce sont deux moissons de bonheur que le ciel nous accorde chaque année.

» Mais ce qui nous flatte principalement en vous, Maximien, c'est votre ame loyale et

Digitized by Google

franche. Vous êtes l'ennemi de l'adulation, et vous ne voulez avoir à vos côtés que ceux qui vous ressemblent. Vous bannissez de votre cour tous les lâches complaisans.

» Si Dioclétien remplit sur la terre le rôle de Jupiter en donnant ses ordres à la nature, vous y renouvelez le rôle d'Hercule en nous délivrant des monstres destructeurs. Votre auguste collègue conçoit les projets, et vous les exécutez. C'est par ses lumières et par votre bravoure que nos soldats, ministres de vos hautes destinées, viennent de pénétrer par la victoire aux bords de l'Océan, et que cette mer immense a mêlé, dans son reflux, à ses vagues écumantes tant de sang de nos ennemis immolés sur le rivage. Au bruit triomphant de vos armes, quelle n'est pas aujourd'hui l'épouvante de ce terrible pirate de la Génabrie, de ce fier Crausius, tyran de tout le détroit par lequel la Gaule est séparée de la Grande Bretagne, et qui à l'approche de votre flotte, fut trop heureux de s'enfuir avec la marée rétrogade pour éviter la mort. Dans quelle île et dans quel autre Océan peut-il désormais se réfugier? Comment échappera-t-il à la juste vengeance de la République, à moins qu'il n'aille se briser sur quelque rocher, ou qu'arrivé sur la terre il ne rencontre sous ses pas un gouffre qui l'engloutisse? Nos Césars viennent de lancer en mer les plus superbes

Digitized by Google

flottes dans toute l'étendue de l'Océan ; et comme pour ce grand armement il fallait une année entière de beau tems pour abattre les arbres et pour suffire à cette construction infinie, cette année entière fut sereine, on n'y vit aucun jour pluvieux, l'hiver y eut toute la température du printems, nous ne pensions plus être sous le septentrion, les astres semblaient avoir changé pour nous, nous sentions la douce influence des terres méridionales. Notre beau fleuve lui-même, ce Rhin si impétueux, privé depuis si long-tems de pluie, rejetait tous les navires et ne voulait porter que les arbres destinés à vous donner des flottes. Ce ne fut, ô Maximien, que lorsque cette grande construction fut achevée, que le ciel se fondit en eau pour grossir nos rivières, parce que vous en aviez besoin pour faire naviguer de toute part vos légions à l'Océan.

» Ainsi les saisons changeaient leur marche ordinaire pour couronner tous vos projets. O Rome ! connaîs donc tout le prix de ton bonheur. Ce bonheur n'est-il pas plus doux que celui que tu goûtas sous Romulus et Rémus ? car ces deux frères, quoique jumeaux, se disputèrent cependant l'honneur de te donner leur nom ; ils prirent des auspices différens, l'un sur l'Aventin, l'autre sur le mont Palatin ; ils furent rivaux pour un empire qui n'avait pas plus d'étendue qu'un verger ; et

Digitized by Google

nos deux Césars, loin d'être jaloux de l'empire du monde, dont ils règlent les destinées, n'en sont que les conservateurs. Ils reviennent au Capitole sur le même char de triomphe, ils habitent le même palais ! O Rome, combien tu serais plus auguste en ce jour où l'on célèbre ta fondation, si tu pouvais voir tes deux empereurs réunis dans l'enceinte du temple de Jupiter Capitolin, avec ton sénat, tous tes chevaliers, tous tes citoyens, invoquans tous deux à la tête du peuple-roi, et selon l'usage des ancêtres, Jupiter Stator et Hercule vainqueur, eux que l'on compare depuis si longtems à ces deux grands immortels ! Sans doute que cette douce réunion s'accomplira bientôt, puisqu'il ne leur reste plus d'ennemis à vaincre dans le monde entier. Sans doute vous retournerez dans peu en cette heureuse ville, ô Maximien, en tenant par la main votre fils qui apporte de la nature de si belles dispositions pour les arts honnêtes, et qu'attend un instituteur digne de former un César. Quelle facilité un maître vertueux n'aura-t-il pas pour inspirer l'amour de la véritable gloire à cet enfant privilégié ! Il ne sera pas nécessaire de lui citer pour modèles les Camille, les Fabius, les Caton, les Curius ; il suffira de lui montrer seulement la vie de son père.

» Cependant, puisque le soin de l'empire vous retient encore pour quelque tems dans

Digitized by Google

la Gaule, nous vous prions, invincible empereur, de ne pas frustrer de votre présence la brillante ville de Trêves jusqu'à votre départ. Toute cette terre, heureuse de vous voir, étend ses mains pieuses pour vous embrasser, tandis que l'Orient veut retenir dans ce moment Dioclétien par le même transport d'amour. Nous vous devons déjà l'inapréciable faveur de la paix, consommez votre ouvrage en assurant notre bonheur. Que tous vos bienfaits soient pour nous les gages de bienfaits nouveaux. Vous nous les devez, César ; car voyez nos yeux : nous jouissons encore de votre présence, et déjà nous soupirons après votre retour. »

Nos langues modernes ne sont pas susceptibles de cette plénitude d'éloquence qui coule à grands flots sous la langue abondante des Romains. Nous ne connaissons pas ces grandes images qui entraînent et qui brûlent souvent le papier. J'ai promis des richesses inconnues à mes lecteurs, et je ne les trompe point. Ils seront sans doute enchantés du style de mon orateur Mamertinus, qui ne dépare pas ses illustres compatriotes de la Belgique, dont je révèle à la lumière les noms éteints. *Sermo illi plenus et virilis, crebra acumina, modestia singularis, ut potè qui non magis ad laudem, quàm ad fidem dixisse videatur.* C'est l'éloge que le savant Sigonius a fait de

Digitized by Google

lui. Cependant, me dira-t-on, c'est le cruel Maximien qu'il loue avec tant de pompe. Oui, mais comme je l'ai déjà dit, c'est Maximien pur encore, ou bien moins criminel. Il le loue d'ailleurs pour une excellente et belle chose, pour avoir sauvé la Gaule contre des brigands. Il le loue comme on louait Néron les deux premières années de son règne, où il n'avait encore fait que du bien. Enfin il le loue de manière à devenir un modèle pour les jeunes orateurs qui auront des héros à célébrer. Il faut convenir encore que ce terrible Maximien est l'un des plus grands guerriers du bas empire.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES.

Epitre *dédicatoire à une Princesse d'une Maison souveraine et étrangère à la France.* . . . . . Page 1

Plan de ce Spicilége *en général, dans lequel on développe la manière avec laquelle seront traités les différens genres de littérature qui en composeront tous les volumes, ensorte que chaque genre y formera un ouvrage séparé.* 11

Discours préliminaire *sur le genre particulier de ces deux premières parties de l'ouvrage; c'est-à-dire, sur le* Panégyrique, *dans lequel on recherche l'origine, les progrès, l'usage, l'abus de cette brillante partie de l'art oratoire dans tous les siècles et chez tous les Peuples de la terre.* . . . . . Pag. 17

Recherches *plus approfondies, en commençant par Périclès. Idée des* Eloges *composés par ce grand homme. Anecdotes et détails*

Digitized by Google

sur le caractère de son éloquence, avec la traduction du seul ouvrage en ce genre qui nous reste de lui; c'est-à-dire, de son Oraison funèbre *en l'honneur des Athéniens qui avaient péri dans la première campagne de la guerre du Péloponèse.* . . . . . Pag. 53

Recherches *sur l'éloquence de la courtisane Aspasie, bien plus célèbre encore que sa beauté. Comment elle fut le maître de Rhétorique de Périclès. Fragment d'un* Eloge public *qu'elle fit des braves qui étaient morts pour la patrie.* 69

Adulations *des Sophistes de l'antiquité, qui les premiers ôtèrent la dignité du* Panégyrique, *en répendant le poison de la flatterie dans la Grèce.* 77

Panégyrique *de la belle Hélène, par Isocrate. Avec quelle élégance cet orateur traite la* louange, *genre de son éloquence. Détails sur sa personne et sur le tems où il a vécu.* 83

Oraison funèbre *du même Isocrate, en l'honneur d'Evagoras, roi de Chypre, adressée à Nicoclès, fils de ce prince, et ami de l'orateur.* 92

Eloge *de Busiris, par le même Isocrate, adressé au sophiste Polycrate, ou plutôt*

Digitized by Google

critique du sophiste qui avait loué cet abominable tyran, et tour adroit qu'il aurait au moins dû prendre pour traiter un pareil sujet. . . . . . Pag. 109

Le Panathénaïque, *du même Isocrate, ou l'*Eloge *des Athéniens, ouvrage qui avait coûté dix ans de travail à son auteur.* 118

Altération du Panégyrique *dans la Grèce, introduite par Démétrius de Phalère.* 129

Le Panégyrique *chez les Romains.* Eloge *du grand Pompée, par Cicéron, dans le discours pour la loi Manilia, où l'on voit la pompe majestueuse que ce grand orateur savait déployer dans cette belle partie du genre démonstratif.* 132

Panégyrique *de l'empereur Trajan, par Pline le jeune. Note historique sur ce prince et sur son orateur. Traduction nouvelle de ce discours, dont on a retranché quelques longueurs.* 159

Le Panégyrique *sous le Bas-Empire, tant à Rome qu'à Constantinople.* Eloges *de l'empereur Constance, fils du grand Constantin, et de l'impératrice Eusébie, son épouse, avec quelques autres fragmens de* Panégyriques *grecs, par l'empereur Julien, surnommé l'Apostat. La traduction des* Eloges *qui suivent, est précédée de notes*

Digitized by Google

historiques et critiques qui peignent ce fameux Julien. . . . . . Pag. 201

Analyse *critique du premier* Panégyrique *prononcé par Julien en l'honneur de l'empereur Constance, son cousin, qui avait voulu le faire assassiner, et dont il fut le successeur.* 210

Analyse *du second* Eloge *de l'Empereur Constance, par le même.* 217

Panégyrique *de l'impératrice Eusébie, par le même, à qui elle avait sauvé la vie.* 223

Notice *sur les autres* Eloges *de Julien.* 229

Panégyrique *de l'Empereur Théodose, prononcé en sa présence, à Rome, par Latinus Pacatus, l'an* 389, *avec des notes.* 231

Panégyrique *de l'empereur Maximien, prononcé à Tréves, en* 287, *par Claude Mamertinus, orateur Batave, que les Gaulois allèrent chercher dans ses marais, pour exprimer leur reconnaissance à ce prince, parce que dans toute la Gaule ils ne purent trouver un homme capable de bien rendre leurs sentimens.* . . . 271

Fin de la Table et de la première Partie des Panégyriques.

Digitized by Google

Digitized by Google

Google